This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

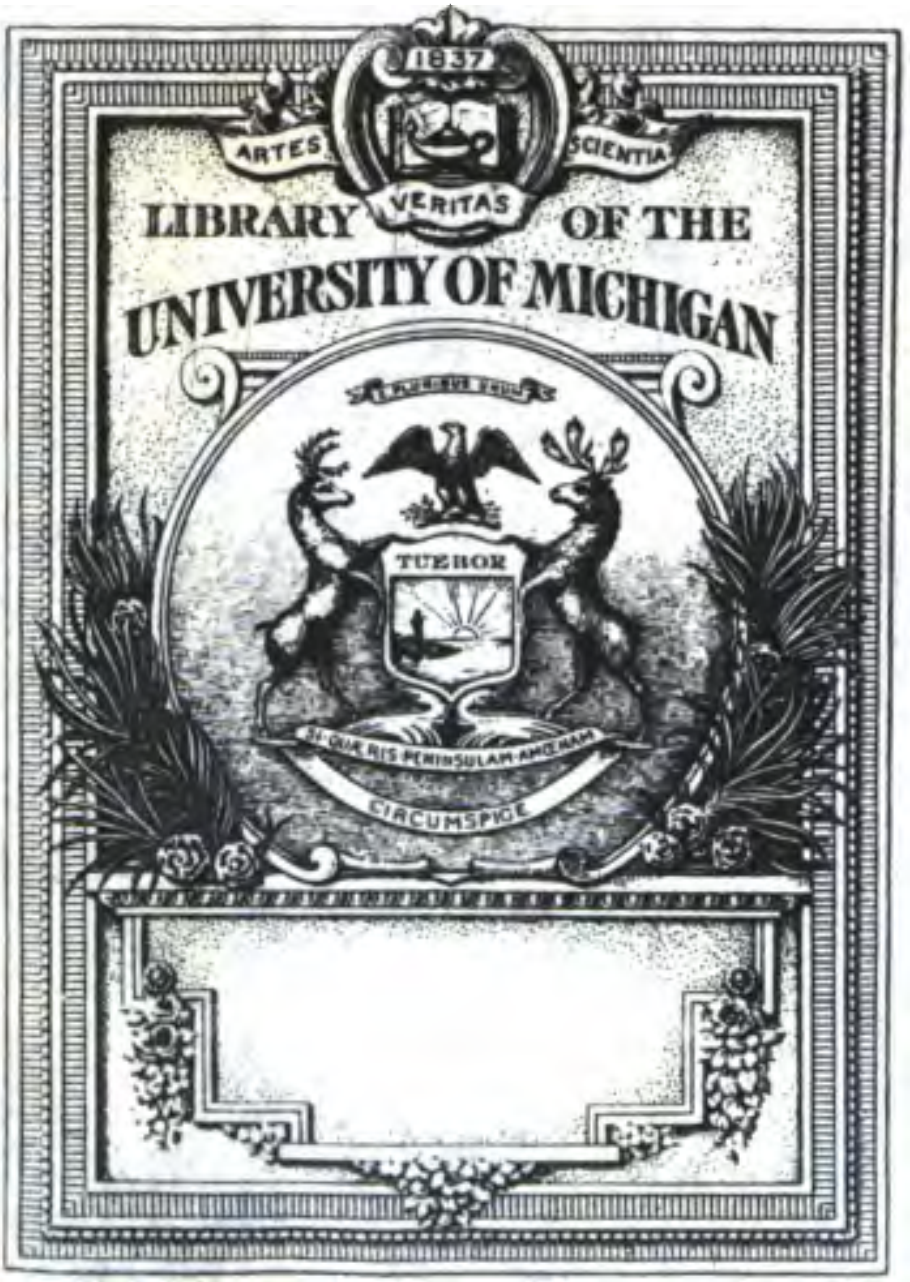
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
Francais

840.8
P47
V.62

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue de la Sourdierre, n°. 14.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez { Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome vingt-cinquieme.

Vie de Le Sage, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Crispin rival de son Maître.

Turcaret.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

LE SAGE.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

MICH. UNIV. OF

A.R. LE SAGE
né à Vanne en Bretagne en 1668,
mort à Boulogne sur mer en 1747.
peint par Gudard, 1789. gravé par R. De Launay.

Cercle Français
gift
1-10-1927

VIE DE LE SAGE.

ALAIN-RENÉ LE SAGE naquit à Vannes, en Basse-Bretagne, en 1668. Il n'avoit encore que sept ans lorsqu'il perdit son pere et sa mere. Il avoit de la fortune, et il fut mis sous la tutelle d'un oncle qui, au lieu de la faire valoir, ou, au moins, de la conserver par ses soins, la laissa détruire par sa négligence.

LE SAGE fit ses études au Collége des Jésuites de la même Ville, mais avec tant de lenteur que lorsqu'il vint à Paris, à l'âge de vingt-cinq ans, son principal dessein fut d'y faire sa philosophie.

Avec beaucoup d'esprit naturel, du goût pour la Littérature et une figure agréable, LE SAGE se trouva bientôt répandu dans les meilleures sociétés de la Capitale. Il y fit la connoissance d'une femme de condition peu riche, à

la vérité ; mais assez, cependant, pour lui être très-utile, et qui lui offrit, avec sa main, le partage de sa fortune. Mais cette aventure n'eut point de suite et eut même si peu d'éclat que l'on ignore jusqu'au nom de celle qui en fut l'héroïne. Ce que l'on sait, seulement, c'est que, soit après, soit peut-être durant cette intrigue, LE SAGE devint amoureux de la fille d'un Maître Menuisier de la rue de la Mortellerie, et qu'il l'épousa.

Ni la galanterie, ni l'amour n'avoient occupé LE SAGE au point de le distraire entiérement de son goût pour les Lettres. Il s'étoit lié particuliérement avec Danchet, dont il avoit fait la connoissance aux Jésuites de Paris, et que le Pere Jouvency fit aller à Chartres pour y professer la Rhétorique. Danchet engagea LE SAGE à se joindre à lui pour traduire les Lettres galantes d'Aristenete, Auteur Grec, mais d'après la traduction latine qu'en avoit donné Bongars, et il se chargea de les faire imprimer, à Chartres, en 1695.

Une circonstance qui fait honneur au cœur de LE SAGE, c'est que ses amis influerent beaucoup

sur le choix de ses occupations Littéraires. L'Abbé de Lyonne, qui avoit de l'attachement pour LE SAGE, qu'il combloit de présens et auquel il fit toute sa vie une pension annuelle de six cents livres, aimoit beaucoup la Langue Espagnole. Il la lui apprit, lui-même, et lui rendit familiers les bons Auteurs Castillans, en lui faisant goûter le genre de beautés qui leur est propre.

Les Comédies du *Traître puni*, de *D. Félix de Mendoce* et du *Point d'honneur* furent les premiers fruits des découvertes de LE SAGE dans un pays que nos Littérateurs François du siecle dernier, les Voiture, les deux Corneilles, les Scarron, &c., avoient soigneusement parcouru. Mais, en général, LE SAGE n'a pas été très-heureux dans les sujets des Pieces qu'il a pris chez nos voisins : aussi, en revanche, tout ce qu'il a emprunté de leurs Romans a fait fortune chez nous.

Le Diable boiteux, qu'il publia en 1707, et dont *El Diablo cojuelo*, de Louis Velez de Guevara lui fournit le titre et l'idée, eut une vogue prodigieuse. On raconte au sujet de ce Roman une anecdote singuliere qui prouve avec

quelle rapidité extraordinaire il se vendit. Deux jeunes gens de qualité arriverent ensemble chez le Libraire qui le débitoit, au moment où il n'y en avoit plus qu'un seul exemplaire de la seconde édition en vente. Ni l'un, ni l'autre ne voulut le céder; et l'expédient qu'ils imaginerent pour décider lequel des deux l'auroit fut de sortir devant la boutique du Libraire, de mettre l'épée à la main, de se battre, et le vainqueur emporta le volume.

Le Sage prit encore chez les Espagnols le sujet de sa Comédie de *D. César Ursin*; puis il travailla d'après lui-même celle de *Crispin rival de son Maître* et celle de *Turcaret*. Ces Pieces font regretter qu'il n'ait pas toujours travaillé pour le Théatre François, quand il s'est occupé d'Ouvrages Dramatiques; mais le retard de sa *Tontine*, petite Comédie de circonstance, reçue à ce Théatre en 1708, et qui n'y fut jouée qu'en 1732, avec les railleries qu'il s'est permises, dans tous ses écrits, sur les Comédiens, feroient croire qu'il eut à se plaindre d'eux.

Quoi qu'il en soit, il revint aux Romans, et *Gilblas de Santillane* mit le sceau à sa réputa-

tion, dans ce genre de composition Littéraire.

Peut-être les ressentimens de LE SAGE contre les Comédiens François, en le ramenant aux Romans, le jetterent-ils aussi dans un genre qu'il avoit d'abord paru dédaigner; (1) ce sont les Spectacles subalternes de la Foire, auxquels il se consacra ensuite presqu'uniquement pendant plus de vingt-cinq ans.

Il travailla pour ces Théatres à quatre-vingt-huit Pieces, dont vingt-neuf sont de lui seul, et le reste fut fait en société avec d'Orneval, Fuzelier, Autreau, Lafont, Piron et Fromaget. Ces Pieces, qui sont en un, deux, ou trois actes, firent le plus grand plaisir et attirerent tout Paris; de sorte qu'on peut regarder LE SAGE comme le créateur de ce nouveau genre d'Ouvrage, qui devint une troisieme espece de Drame mixte, partie chanté, partie parlé, et que l'on désigna sous le nom d'Opera-Comique.

---

(1) Au moins, c'est ce que l'on peut croire d'après ce qu'il en a dit dans la Critique dialoguée qu'il a faite, lui-même, de sa Comédie de *Turcaret*.

Mais toutes ces petites Pieces, et quelques-unes qu'il fit pour le Théatre Italien, ne l'occuperent pas tellement qu'il ne trouvât encore du tems pour entreprendre d'autres Ouvrages. Il traduisit de l'Italien du Boyardo l'*Orlando inamorato*, sous le titre de *Roland l'amoureux*, et il le fit paroître en 1717. Il avoit eu aussi le projet de traduire l'*Orlando furioso* de l'Arioste, mais ce projet est resté sans exécution.

Le Sage travailloit beaucoup et soignoit tous ses Ouvrages. Long-tems il fut heureux dans son ménage, où il jouissoit d'un sort tranquille, qui lui permettoit de se livrer, avec toute la sécurité possible, à son goût pour les Lettres. Il avoit eu de son mariage quatre enfans, dont trois garçons et une fille. Sa femme remplie d'attention pour lui et de tendresse pour ses enfans, partageoit avec lui les soins de leur éducation. Rien ne pouvoit lui faire desirer de s'éloigner de chez lui, et quand il étoit obligé d'en sortir, il étoit assuré de n'y jamais rentrer sans plaisir. Mais quel être vivant peut se flatter d'enchaîner le bonheur ? Quand il fallut que ses enfans se fissent un état, son fils aîné, qu'il desti-

noit au Barreau, et son troisieme, sur lequel il n'avoit encore aucune vue déterminée, lui causerent le plus grand chagrin, en se faisant Comédiens, l'un et l'autre, le premier sous le nom de Montmény, et le dernier sous le nom de Pittenec. C'étoit de tous les états de la société celui pour lequel LE SAGE avoit le plus d'aversion. Mais son second fils prit l'état Ecclésiastique, et obtint un Canonicat à Boulogne-sur-Mer, où il se rendit recommandable par sa conduite édifiante; ce qui, avec l'attachement constant de sa fille, consola LE SAGE des désagrémens de contrariétés que ses deux autres fils lui faisoient éprouver.

Il s'occupa encore à composer quelques Romans, et il publia successivement *Gusman d'Alfarache*, *Les Aventures du Chevalier de Beauchesne*, *Le Bachelier de Salamanque*, *Les Nouvelles aventures de D. Guichotte d'Avellanida* et *Estévanille*.

Après ces Ouvrages, LE SAGE ne songea plus qu'à passer ses derniers jours dans le repos. Il avoit eu dès sa jeunesse des symptômes de surdité, qui s'étoient tellement augmentés dans la suite

qu'à l'âge de quarante ans il n'entendoit déjà plus que très difficilement. Il alla, pour se distraire un peu, voir son second fils, à Boulogne-sur-Mer, et, pendant le séjour qu'il fit chez lui, il y rencontra Montmény, son fils aîné, avec lequel il se réconcilia. Il le ramena à Paris dans sa famille, et dès ce moment il n'eut pas d'ami plus intime que lui, ni d'autre société que celle de son épouse, celle de ce fils et celle de sa fille.

Montmény étoit au Théatre François, depuis 1728, et Pittenec, son frere cadet, couroit les Troupes de Province, depuis ce tems à-peu-près.

Quand Montmény étoit au Théatre le soir le seul amusement de LE SAGE étoit d'aller dans un café de la rue Saint-Jacques, où il se trouvoit beaucoup de monde pour l'écouter. On faisoit cercle autour de lui; on montoit sur les siéges sur les tables pour mieux l'entendre. Avec des idées justes, une élocution claire, brillante relevée par un organe sonore et flexible, il excitoit la même attention, et quelquefois les mêmes applaudissemens dans ces assemblées particu

lieres, que son fils Montmény dans les rôles de Valets et de Paysans, qu'il rendoit avec une supériorité dont on se souvient encore. LE SAGE perdit Montmény bien malheureusement, au moment où il lui étoit le plus utile de le conserver auprès de lui. Il fut surpris d'un mal violent, dont il mourut subitement, en 1743, à la Villette, près Paris, aux environs de laquelle il étoit allé chasser. Cette perte fut un coup de foudre pour LE SAGE, qui ne put jamais s'en consoler. Il retourna, avec sa femme et sa fille, à Boulogne-sur-Mer, chez son fils le Chanoine, où il vécut dans un triste état d'affaissement, jusqu'au 17 Novembre 1747. Il avoit près de quatre-vingts ans lorsqu'il succomba sous le poids de l'âge et des infirmités. Un anonyme lui a consacré cette épitaphe, dont la simplicité le caractérise mieux que ne pourroit faire le plus brillant éloge.

Sous ce tombeau gît LE SAGE abattu
Par le ciseau de la Parque importune.
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

Nous allons rapporter ici une Lettre adressée

par le Comte de Tressan à l'Éditeur anonyme des Œuvres de LE SAGE, pour l'édition en quinze volumes, *in*-8°., donnée à Paris, chez Cuchet, en 1783, et qui peint parfaitement les dernieres années de cet estimable Auteur.

« Vous m'avez prié, Monsieur, de vous donner quelques notions sur les derniers jours du célèbre Auteur de *Gilblas* et de plusieurs Ouvrages estimés. Voici, Monsieur, les seules que je puisse vous donner. »

« Après la bataille de Fontenoi, à la fin de 1745, le feu Roi m'ayant nommé pour servir sous les ordres de M. le Maréchal de Richelieu, les événemens et de nouveaux ordres m'arrêterent à Boulogne-sur-Mer, où je restai Commandant en Boulonnois, Ponthieu et Picardie. »

« Ayant su que M. LE SAGE, âgé d'environ quatre-vingts ans, et son épouse, à-peu-près du même âge, habitoient à Boulogne, un de mes premiers soins fut de les aller voir et de m'assurer, par moi-même, de leur état présent. Je les trouvai logés chez leur fils, Chanoine de la Cathédrale de Boulogne, et jamais la piété filiale

filiale ne s'est occupée avec plus d'amour à soigner et embellir les derniers jours d'un pere et d'une mere, qui n'avoient presque aucune autre ressource que les médiocres revenus de ce fils. »

« M. l'Abbé Le Sage jouissoit à Boulogne d'une haute considération. Son esprit, ses vertus, son dévouement à servir ses proches, le rendirent cher à M. de Pressy, son digne Évêque, à ses confreres et à la société. »

« J'ai vu peu de ressemblances aussi frappantes que celle de l'Abbé Le Sage avec le sieur Montmény, son frere ; il avoit même une partie de ses talens et de ses dons les plus aimables. Personne ne lisoit des vers avec plus d'agrément ; il possédoit l'art si rare de ces tons variés, de ces courts repos qui, sans être une déclamation, impriment aux auditeurs le sentiment et les beautés qui caractérisent un Ouvrage. »

« Je regrettois et j'avois connu le sieur Montmény : je me pris d'estime et d'amitié pour son frere ; et la feue Reine, sur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de sa position

et de son peu de fortune, lui fit accorder une pension sur un bénéfice. »

« On m'avoit averti de n'aller voir M. Le Sage que vers le milieu du jour ; et ce vieillard me donna l'occasion d'observer, pour la seconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmosphere peut faire sur nos organes, dans les tristes jours de la caducité. »

« M. Le Sage se réveillant le matin, dès que le soleil paroissoit élevé de quelques dégrés sur l'horizon, s'animoit et prenoit du sentiment et de la force à mesure que cet astre approchoit du méridien ; mais lorsqu'il commençoit à pencher vers son déclin la sensibilité du vieillard, la lumiere de son esprit et l'activité de ses sens diminuoient en proportion, et dès que le soleil paroissoit plongé de quelques degrés sous l'horizon, M. Le Sage tomboit dans une sorte de létargie, dont on n'essayoit pas même de le tirer. »

« J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les tems de la journée où son intelligence étoit la plus lucide, et c'étoit à l'heure qui succédoit à

son dîner. Je ne pouvois voir sans attendrissement ce vieillard estimable qui conservoit la gaieté, l'urbanité de ses beaux ans, quelquefois même l'imagination de l'Auteur du *Diable boiteux* et de *Turcaret*; mais un jour, étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis, avec douleur, que la conversation commençoit à ressembler à la derniere homélie de l'Archevêque de Grenade, et je me retirai. »

« M. LE SAGE étoit devenu très-sourd. Je le trouvois toujours assis près d'une table, où reposoit un grand cornet. Ce cornet, saisi quelquefois par sa main avec vivacité, demeuroit immobile sur sa table, lorsque l'espece de visite qu'il recevoit ne lui donnoit pas l'espérance d'une conversation agréable. Comme Commandant dans la Province, j'ai eu le plaisir de le voir s'en servir toujours avec moi, et cette leçon me préparoit à soutenir bientôt la pétulente activité du cornet de mon cher et illustre confrere et ami, M. de La Condamine. »

« M. LE SAGE mourut dans l'hiver de 1746 à 1747. Je me fis un honneur et un devoir d'assister à ses obseques, avec les principaux Offi-

ciers sous mes ordres. Sa veuve lui survécut peu de tems. L'Abbé Le Sage fut regretté quelques années après par son Chapitre et la société éclairée dont il avoit fait l'admiration par ses vertus.»

« J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime possible,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.....

LE COMTE DE TRESSAN, *Lieutenant-Général des Armées du Roi, de l'Académie Françoise et de celle des Sciences.*

CATALOGUE DES PIECES DE LE SAGE.

LE Traître puni, Comédie, en cinq actes, en prose, non représentée; imprimée, avec une Préface, à Paris, en 1700, chez Jean Moreau, *in*-12.

Cette Piece, qu'il n'auroit tenu qu'à Le Sage d'appeler Tragédie, puisqu'il y a mort d'homme à la catastrophe, est une imitation d'une Piece Espagnole, de D. Francisco de Roxas, intitulée *La Traicion busca el castigo :* « La trahison cherche le châtiment. » Le principal personnage est un libertin, nommé D. André d'Alvarade, qui feint d'être amoureux de toutes les femmes de l'Espagne, afin d'en tromper un plus grand nombre. Il ne peut vaincre la résistance de Léonore, qui aime D. Garcie, mais que l'on force d'épouser D. Juan, ami de D. André. Pendant un voyage que l'époux est obligé de faire, il charge

D. André, duquel il ne se défie point, de veiller à ce que D. Garcie ne s'introduise pas auprès de Léonore; et, D. André s'y introduit, lui-même, dans la nuit. Léonore crie au secours. D. Garcie, qui est logé près d'elle, accourt, pour la défendre, et D. Juan revient pendant ce tems-là à Valence, où la scene se passe. D. André lui persuade qu'il ne s'est trouvé chez Léonore que pour s'opposer aux entreprises qu'avoit tentées D. Garcie contre elle. D. Juan et D. André vont pour poignarder D. Garcie; mais, par un qui-pro-quo, que produit l'obscurité, D. Juan porte le coup mortel à D. André, qui, en expirant, avoue sa trahison, de laquelle il est ainsi puni.

Dancourt mit cette Piece en vers, en y faisant quelques changemens, et il la fit jouer, au Théatre François, en 1707, et imprimer en 1708.

D. Félix de Mendoce, Comédie, en cinq actes, en prose, non représentée; imprimée, avec une Préface, dans le même volume que *Le Traître puni*, &c.

Cette Comédie est aussi une imitation d'une Piece Espagnole, de Lopez de Véga, intitulée *Guardar y guardat se*, « Garder et se garder. »

D. Félix de Mendoce, s'expatriant pour fuir des ennemis qui en vouloient à ses jours, a rencontré sur les frontieres d'Arragon une Dame inconnue, qui lui a donné une lettre de recommandation pour

D. Pedre, Souverain de cet État. D. Pedre a chargé le Comte de Tortoze, son Connétable, de veiller à la sûreté de D. Félix, qui retrouve sa bienfaitrice dans Dona Elvire, sœur du Connétable. Elvire a inspiré de l'amour à D. Félix, et elle le partage; mais il apprend que D. Pedre est son rival, et que ses ennemis, qui ont découvert sa retraite, l'ont rendu suspect au Connétable, en lui écrivant anonymement qu'il ait à se tenir en garde contre celui qu'il avoit ordre de garder; ce qui donne le titre à la Piece originale. D. Félix, désespéré de porter involontairement le trouble à la Cour de D. Pedre, veut s'en éloigner. Mais le Roi, apprenant les motifs de sa fuite, se pique de générosité, lui donne un Marquisat et l'unit à Elvire, en détrompant le Connétable sur les vains soupçons qu'on lui a inspirés contre D. Félix; et ce Monarque se détermine à épouser une Infante de Portugal, qui lui a été promise.

Le Point d'honneur, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 3 Février 1702; imprimée en trois actes, avec un Avertissement, à Paris, en 1739, chez Barois, *in*-8°., et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Le Capitaine D. Lope de Castro a composé un *Traité sur le point d'honneur*, et il a la manie de vou-

loit juger, d'après les regles qu'il a établies dans son Livre, tous les différens qui ont lieu à Madrid. Il a obtenu le consentement de D. Alonze de Gusman pour épouser sa sœur, Léonor, et il a promis à D. Alonze la main d'Estelle d'Alvarade, sa niece; mais ils ne sont aimés, ni l'un, ni l'autre, de ces deux jeunes personnes. Léonor aime un Cavalier, connu sous le nom de D. Carlos, lequel, sous celui de D. Luis de Pachéco, qui est son véritable nom, est aimé d'Estelle. Il a une entrevue avec Léonor, chez Estelle, qui est son amie, et qu'il aimoit, avant que l'inconstance l'ait fait pencher vers Léonor. D. Lope et D. Alonze rencontrent D. Luis avec Estelle et Léonor, et D. Lope reconnoît en lui un Cavalier qui lui a sauvé la vie dans les guerres de Flandres, et qu'une affaire d'honneur a depuis contraint à prendre le nom de D. Carlos. D. Lope se trouve fort embarrassé. Il sent tout le prix du service que lui a rendu D. Luis, et desireroit pouvoir le traiter en ami, mais ses principes s'y opposent; et il se déclare forcé de prendre les armes contre lui, pour venger sa niece de son infidélité. Estelle termine, enfin, ce débat, en dégageant D. Luis de sa parole, et en épousant D. Alonze. D. Lope approuve ce mariage, parce que D. Alonze se trouve être le premier amant d'Estelle, et que, suivant son Livre, la date doit décider entre deux rivaux d'un mérite égal. D. Luis reclame aussi cette loi, qui est à son avantage, et D. Lope se voit obligé de lui céder Léonor.

Cette Comédie est encore une imitation d'une Piece Espagnole, de D. Francisco de Roxas, intitulée *No ay amigo para amigo*; « Il n'y a point d'ami pour » ami. » Elle n'eut que deux représentations au Théatre François. Croyant en rendre la marche plus vive, Le Sage la réduisit à trois actes et la fit jouer au Théatre Italien, le 10 Avril 1725, sous le titre de *L'Arbitre des différens*, avec un Prologue, intitulé *Arlequin Prologue*, auquel d'Orneval eut part, ainsi qu'aux changemens de la Piece, qui n'a point été imprimée de cette maniere; mais elle n'eut encore que deux représentations à cette époque.

Le Pere du Cerceau, Jésuite, a composé aussi une Comédie, en cinq actes et en vers, intitulée *Le Point d'honneur*, qui a été représentée dans des Colléges, mais qui n'a pas été imprimée, et dont on ne connoît point le sujet.

D. César Ursin, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 15 Mars 1707; imprimée, avec un Avertissement, à Paris, en 1739, chez Barrois, *in*-8°.

Floride, fille du Gouverneur de Naples, est aimée, sans l'aveu de son pere, de D. César Ursin, qui l'a surprise avec un rival. Il l'a soupçonnée d'infidélité, a blessé mortellement son rival et s'est enfui à Gaëte. Floride aimant véritablement D. César, a découvert ses traces et l'a suivi. Elle a demandé un

asyle à Lisarde, fille du Gouverneur de Gaëte. Ce Gouverneur est l'ami du pere de Floride, et il a été prié d'arrêter sa fille et D. César, qui a déja quelques liaisons avec Lisarde, que son pere surprend avec lui, déguisée et voilée, et qu'il prend pour Floride. On arrête D. César et Lisarde. Mais D. Juan, Gentilhomme Espagnol, qui vient demander la main de celle-ci, qu'on lui a promise, débrouille cette intrigue, en apprenant de D. César, son ancien ami, que ce dernier n'a nulles prétentions sur Lisarde, et qu'il borne tous ses vœux à épouser Floride. On obtient le consentement du pere de Floride à ce mariage, et celui de D. Juan et de Lisarde se conclut en même-tems.

Cette Comédie est une imitation d'une Piece Espagnole de Caldéron, intitulée *Peor esta que estava*; « Cela va de mal en pis. »

Elle avoit déja été imitée par de Brosse, qui avoit intitulé sa Piece *Les Innocens coupables*, et l'avoit fait jouer et imprimer en 1645, et par l'Abbé de Boisrobert, qui avoit donné à la sienne le titre des *Apparences trompeuses*, jouée en 1614, et imprimée en 1616.

* *Crispin rival de son Maître*, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 15 Mars 1707; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et dans toutes les

éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

* *Turcaret*, Comédie, en cinq actes, en prose, précédée d'un Prologue, et suivie d'un Epilogue, aussi en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 14 Février 1709; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Le Retour d'Arlequin à la Foire; Prologue, en prose et en vaudevilles, par écriteaux, suivi d'*Arlequin Baron Allemand*, ou *Le Triomphe de la Folie*, Opera-Comique, en trois actes, aussi en prose et en vaudevilles, par écriteaux, représentés, tous les deux le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de la veuve Baron, à la Foire Saint-Germain, en 1712; imprimés, à Paris, la même année, chez Valleyre, *in*-12.

* Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent du Prologue les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Thalie, protectrice des Forains, implore, en leur faveur, le secours d'Apollon; et Mercure an-

nonce un Arlequin, de la vieille Roche, qui, malgré le silence qu'il gardera, ne laissera pas d'exciter la curiosité du Public. Un Acteur Romain (c'est-à-dire un Comédien François) paroît, et se moque de l'arrivée d'Arlequin. Celui-ci, aidé de Pierrot, se bat contre le Romain et son confident et les chasse. Thalie assure les Forains que, quoiqu'ils soient privés de la faculté de parler, ils plairont par leur jeu Italien. On amene Pégaze. Arlequin, avant de le monter, dit à Thalie qu'il faut boire le vin de l'étrier; et la Piece finit par plusieurs rasades qu'il boit à la santé du Parterre. On voit que cette Piece n'avoit été composée que relativement à la défense faite aux Forains de chanter sur leur Théatre. »

On ne retrouve point la seule édition qui ait été faite de ces deux Pieces, et nous ignorons quel étoit le sujet de la seconde. Des Boulmiers nous dit, dans son *Histoire du Théatre de l'Opera-Comique*, que « cette Piece n'avoit ni plan, ni intrigue, ni comique, et qu'elle ne se soutint que par le jeu des Acteurs. » C'est tout ce que nous savons sur ces deux Pieces, qui furent faites en société avec Fuzélier et d'Orneval.

Les Acteurs des Spectacles de la Foire n'avoient alors la permission de chanter, ni de parler. On imagina d'écrire les couplets de leurs rôles, en gros caracteres, avec les indications des airs, sur des rouleaux de papier, qui descendoient du ceintre. L'orchestre donnoit le ton des airs, et le Public chantoit,

toit, lui-même, les couplets. C'est ce que l'on appela, dans le tems, des *vaudevilles par écriteaux.*

Arlequin, Roi de Sérendib, Opera-Comique, en trois actes et en vaudevilles, par écriteaux, représenté, pour la première fois, au Théatre de la veuve Baron, à la Foire Saint-Germain, en 1713; imprimé dans le *Théatre de la Foire*, Recueil en dix volumes *in*-12, édition publiée par Le Sage, d'Orneval et Carolet, à Paris, en 1737, chez Pierre Gandouin, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Le fond du sujet de cette Piece est tiré des *Contes Arabes*, mais Le Sage l'a arrangé selon le Théatre où elle devoit être jouée. Arlequin fait naufrage sur les côtes de l'isle de Sérendib, où il est d'usage de faire Roi, pour quelques instans, tout étranger qui y aborde, et que l'on sacrifie ensuite au Dieu Késaïa. Arlequin, après avoir reçu les honneurs de la Royauté, est près d'être immolé à l'Idole, mais l'Auteur le tire de ce mauvais pas, en terminant sa Piece par la Parodie de l'Opera d'*Iphigénie en Tauride*, commencé par Duché et Des Marest, et fini par Danchet Campra, et qui fut représenté en 1704.

Cette Piece fut trouvée très-plaisante, et eut beaucoup de succès.

Arlequin invisible, Opera-Comique, en un acte, en vaudevilles, par écriteaux, représenté, pour la premiere fois, au même Théatre, à la Foire Saint-Laurent, la même année, et imprimé, avec un Avertissement, dans le *Théatre de la Foire*.

Le Sage dit, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de cette Piece, qu'elle est la suite d'une autre où Arlequin délivroit Asmodée de la même maniere que D. Cléofas le fait dans le Livre intitulé *Le Diable boiteux*. Ce Démon, par reconnoissance, lui rendoit plusieurs services, et la Piece finissoit par une priere qu'Arlequin lui faisoit de le transporter à la Chine. »

Nous ne savons pas ce que cette Piece est devenue. Quant à celle d'*Arlequin invisible*, qui fut assez goûtée, c'est, en effet, Arlequin transporté à la Chine, par Asmodée, qui lui donne une plume, pour mettre à son chapeau lorsqu'il voudra se rendre invisible, afin de pénétrer dans l'intérieur du Palais du Roi de la Chine et de voir tout ce qui s'y passe sans être vu. Asmodée lui donne aussi un cornet, dans lequel il lui suffit de souffler pour l'appeler à son secours s'il se trouve en danger. Arlequin fait bientôt usage de ces deux talismans. Par le moyen du premier, il découvre une intrigue secrette de l'Esclave favorite du Roi avec un amant, qu'il sauve de la fureur du

Roi, à laquelle il échappe, lui-même, par le moyen du second.

Arlequin Thétis, Parodie, en un acte, et en vaudevilles, par écriteaux, représentée, pour la premiere fois, au même Théatre, à la Foire Saint-Laurent, la même année, et imprimée dans le *Théatre de la Foire*.

Cette Piece, qui réussit beaucoup, est une Parodie de l'Opera de *Thétis et Pélée*, de Fontenelle, mis en musique par Colasse, et représenté en 1689.

La Foire de Guibray, Prologue, en un acte, en prose et en vaudevilles, suivi d'*Arlequin Mahomet*, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, et du *Tombeau de Nostradamus*, Opera-Comique, aussi en un acte en prose et en vaudevilles, représentés, pour la premiere fois, tous les trois, le même jour, au Théatre de la veuve de Baune, à la Foire Saint-Laurent, en 1714; imprimés dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Le sujet du Prologue est l'ouverture de la Foire de Guibray, dans l'un des Fauxbourgs de Falaise,

en Normandie. Arlequin et Scaramouche, fameux filoux, voulant y faire quelques coups de main, se déguisent en Comédiens Arabes, et se mettent à la tête d'une Troupe. Ils sont en concurrence avec des Comédiens Italiens et un Chanteur. Tous donnent un échantillon de leurs talens au Juge du lieu, pour obtenir de lui la permission de les exercer pendant la Foire. Le Chanteur exécute, dans une cantate, la Fable de Diane au bain, métamorphosant Actéon en cerf. Arlequin danse, avec une de ses Actrices, et joue, avec une autre, en pantomimes, les amours d'un Prince et d'une Princesse imaginaires. Après quoi Arlequin annonce que sa Troupe va jouer une Piece chantée, sous le titre d'*Arlequin Mahomet*, et les Comédiens Italiens font annoncer aussi qu'ils en joueront ensuite une de même, intitulée *Le Tombeau de Nostradamus*.

Dans la premiere Piece, dont la scene se passe d'abord à Surate, et ensuite à Basra, Arlequin, ayant perdu sa fortune, dans le commerce, est sur le point d'être arrêté par ses créanciers, lorsqu'un habile Mathématicien vient lui offrir un coffre mécanique, qui, en volant, le dérobe à leur poursuite. Arlequin se rend à Basra, où il trouve un jeune Prince de Perse, accablé de douleur, parce qu'il aime la fille du Roi de Basra, et qu'un vieux Kam Tartare est près de l'épouser. Arlequin s'intéresse au Prince de Perse, et, à la faveur de son coffre volant, il se fait passer pour Mahomet, ordonne au Roi d'éconduire le vieux Kam, et d'unir le jeune Prince à la

Princesse, dont il épouse, lui-même, une des suivantes, en redescendant de sa prétendue gloire de Prophête.

Dans la seconde Piece, dont la scene se passe à Salon, en Provence, lieu de la retraite et de la sépulture de Nostradamus, plusieurs personnes viennent évoquer l'Ombre de ce prétendu Prophête, pour apprendre ce qu'elles desirent ardemment de savoir. Un amant, si sa maîtresse, qu'il croit éloignée de lui, est restée fidelle, et à laquelle il se trouve réuni; deux jeunes gens fats, s'en faisant accroire sur leur origine, et qui apprennent qu'elle n'est rien moins que sans tache; une Meûniere, se croyant veuve, voulant et ne pouvant s'en assurer, pour épouser son garde-moulin, qu'elle aime; une aventuriere, jouée par Arlequin et qui se destine à l'Opera, pour la danse, menacée d'avoir, à la suite d'une vie brillante, une ignominieuse fin.

Toutes ces scenes épisodiques sont terminées par une fête provençale, qu'exécutent les habitans de Salon, en réjouissance de l'apparition de l'Ombre de Nostradamus.

Ces trois Pieces furent très-bien exécutées, et très-applaudies. Le Ballet étoit de la composition de Dumoulin, l'aîné, et la plupart des airs neufs étoient de celle de Gilliers.

La Ceinture de Vénus, Opera-Comique, en deux actes, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Saint-

Edme, à la Foire Saint-Germain, en 1715; imprimé dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

La Fortune et l'Amour, descendus pour un moment sur la terre, se rencontrent au Bois de Boulogne, près Paris. Ces Divinités entendent deux mortels se plaindre; l'un, qui est Arlequin, de ce que la Fortune ne répand sur lui aucune de ses faveurs, ce qui l'empêche d'épouser Colombine, sa maîtresse, et l'autre, qui est son camarade Mézettin, de ce que l'indifférence de Marinette, qu'il aime, ne lui fait éprouver que les rigueurs de l'Amour. Pour faire cesser ces plaintes, la Fortune donne à Arlequin une bourse dans laquelle il peut toujours puiser sans que jamais elle se vuide, et l'Amour fait présent à Mézettin d'une ceinture qui doit le faire aimer de toutes les femmes. Les deux Divinités disparoissent, en recommandant à leurs nouveaux protégés de faire un bon usage de leurs dons. Arlequin et Mézettin font d'abord l'essai de la bourse et de la ceinture sur une jeune Bergere, nommée Nicole, et la ceinture seule réussit auprès d'elle. Mais arrivés à Paris, l'un et l'autre, leurs talimans operent tous les deux également, et ils en font un tel abus, Arlequin devient si insolent et Mézettin si avantageux, que les deux Divinités viennent reprendre leurs dons avant la fin de la journée. Arlequin et Mézettin re-

trouvent dans un Bal Colombine et Marinette. Celle-ci se reproche sa froideur, qui a rendu Mézettin inconstant : elle consent à l'épouser, pour le fixer auprès d'elle ; et Arlequin se hâte de profiter de quelques débris qui lui restent encore de son opulence pour s'unir aussi à Colombine. Quelques scenes épisodiques, telles que celle d'un Poëte indigent, celle d'un Maître à chanter, qui viennent offrir l'emploi de leurs talens à Arlequin, dans le moment où il est riche, et celle d'une Comtesse, plaideuse, jouée par Pierrot, sur laquelle la ceinture produit alternativement son effet pour Mézettin et pour Arlequin, qui se la renvoient, de l'un à l'autre, forment les accessoires de ce sujet, avec le Divertissement d'une noce de Village, qui termine le premier acte, et un Bal masqué, qui termine le second. La plupart des airs de cette Piece et de ses Ballets furent faits par Gilliers. Elle réussit beaucoup, et fut reprise, en 1727, au Théatre d'Honoré, pendant la Foire Saint-Laurent, avec le même succès que dans sa nouveauté.

Télémaque, Parodie, en un acte, en prose et en vaudevilles, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Saint-Edme, à la Foire Saint-Germain, en 1715 ; imprimée dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Cette Piece, dont quelques airs sont de Gilliers, et dont le rôle d'Eucaris, amante de Télémaque, fut joué par Arlequin, est la Parodie de l'Opera du même titre, paroles de l'Abbé Pellegrin, musique de Destouches, joué en 1712. Elle eut un très-grand succès, qu'elle conserva aux deux reprises qui en furent faites, la premiere au Théatre d'Honoré, à la Foire Saint-Germain, en 1725, et la derniere à celui de Ponteau, à la même Foire, en 1730.

Le Temple du Destin, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de la veuve de Baune, à la Foire Saint-Laurent, le 25 Juillet 1715; imprimé dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Colombine est aimée d'Arlequin, de Scaramouche, d'un vieux Docteur et de Pierrot, valet du Docteur; mais elle n'aime que Pierrot. Pour savoir quel est celui d'entr'eux qui l'épousera, ils vont tous, par l'avis de Mézettin, leur ami, consulter le Destin, dans son Temple. Il répond à son Grand-Prêtre, qui l'interroge pour eux, que celui qui épousera Colombine ne sera pas seul aimé d'elle. Arlequin et Scaramouche renonçent à sa main; et le Docteur persiste à vouloir s'unir à elle, sans être effrayé de

l'Oracle, qu'elle se réserve d'accomplir avec Pierrot. Le Destin est aussi consulté par quelques autres personnages épisodiques, tels qu'un jeune Berger et une jeune Bergere, qui s'aiment, malgré leurs parens, par un vieux Frippier et sa jeune épouse, et par un Comédien de Province, venant débuter à Paris. Les deux jeunes amans apprennent que la violence de leur amour forcera leurs parens à les unir. Le vieux Frippier s'entend dire qu'il aura un enfant de sa femme; mais dont il ne sera pas le pere, et le Comédien est menacé d'avoir peu de succès au Théatre de la Capitale.

Cette Piece, qui fut assez goûtée, est terminée par un Divertissement, exécuté par les Heures, qui forment la suite du Destin. La plupart des airs en furent composés par Gilliers.

Colombine Arlequin, et *Arlequin Colombine*, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de la veuve de Baune, à la Foire Saint-Laurent, en 1715; et imprimé dans le *Théatre de la Foire.*

Dans cette Piece, qui réussit beaucoup, la jalousie de Léandre l'a brouillé avec Isabelle, et Colombine les a raccommodés; mais, pour les faire se surveiller l'un l'autre, elle imagine qu'il doivent se donner mutuellement, lui une suivante à elle, et elle

un valet à lui. Colombine prend des habits d'Arlequin et se fait donner à Léandre, et Arlequin imagine aussi de s'habiller en femme et de se faire donner à Isabelle, sous le nom de Colombine. Pierrot, valet du Docteur, pere d'Isabelle, veut conter fleurette à la fausse Colombine, qui est aussi cajolée par le faux Arlequin. Le Docteur unit sa fille à Léandre, et, les travestissemens des surveillans devenus par-là inutiles, Arlequin est également uni à Colombine.

Les Eaux de Merlin, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, avec un Prologue, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de la veuve de Baune, à la Foire Saint-Laurent, le 25 Juillet 1715; imprimé dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, Arlequin désespéré des rigueurs continuelles de Colombine, qu'il aime, a quitté Paris pour se pendre, et est allé jusques dans la Forêt des Ardennes. Il y rencontre son ami Mézettin, qui, ennuyé aussi de languir inutilement à Paris, auprès de Marinette, a pris le parti de voyager et de l'oublier. Deux fontaines s'offrent à leurs yeux, et ils se désalterent l'un à l'une et l'autre à l'autre Ces fontaines, qui appartiennent à l'Enchanteur Merlin, ont la proprieté d'inspirer, l'une l'amour, l'autre

la haine. Mézettin a bu à la premiere et Arlequin à la derniere ; de sorte que celui-ci sent se ranimer sa tendresse et l'autre s'affoiblir la sienne. Mais Merlin paroît, et ils lui demandent la permission d'emporter à Paris de ces Eaux, espérant en avoir un débit qui les enrichira. Merlin y consent, et il ordonne à des Lutins de transporter ces différentes Eaux à Paris, et de s'attacher au service d'Arlequin et de Mézettin. Ce Prologue est terminé par un Ballet, que forment des amans heureux et des amans malheureux, qui sont venus boire de ces Eaux.

Dans la Piece, formée de scenes épisodiques, Arlequin et Mézettin, vêtus en Vénitiens, avec de longues barbes, distribuent d'abord de l'Eau de la haine à une Comtesse qui en veut faire boire à son mari, qu'elle n'aime pas, afin de cesser d'être obsédée par lui et de pouvoir s'amuser avec d'autres ; et Jeannot, valet ingénu de la Comtesse, en demande de celle d'amour, pour en faire boire à la servante Nicole, qui le tourmente d'agaceries et de laquelle il croit être haï. Damis, jeune homme amoureux d'une Actrice, pour laquelle il se ruine infructueusement, veut avoir de l'Eau de la haine, afin d'en boire et de ne plus songer à elle. Pierrot qui a une jolie femme, entourée sans cesse d'une foule d'amans, dont quelques-uns la combient de présens et d'autres ne lui en font pas, demande de l'Eau d'amour pour multiplier le nombre des premiers, et de celle de la haine pour écarter les autres. Colombine et Marinette se repentant d'avoir si mal traités Arlequin et Mézettin

qu'ils se sont éloignés d'elles, viennent les consulter, et ceux-ci s'en vengent en leur donnant à toutes deux des Eaux de l'amour, puis ils se découvrent à elles et font les cruels, à leur tour ; mais elles les forcent à boire des mêmes Eaux. Ils se réconcilient, et se disposent à s'épouser, quant un Commissaire et des Archers se présentent pour arrêter Arlequin et Mézettin, comme Charlatans. Arlequin et Mézettin appellent à leur secours les Lutins, qui les tirent d'embarras, en emportant le Commissaire et les Archers.

Cette Piece, dont quelques airs neufs sont de Gilliers, et qui réussit beaucoup dans sa nouveauté, fut reprise, avec le même succès, pendant la Foire Saint-Laurent, au Théatre de Ponteau, en 1735.

Arlequin Gentilhomme, malgré lui, ou *L'Amant supposé*, Opera-Comique, en trois actes, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, par la Troupe Italienne d'Octave, à la Foire Saint-Germain, en 1716 ; non imprimé.

Cette Piece, faite en société avec d'Orneval, et dont la musique de quelques airs neufs étoit d'Aubert, eut très-peu de succès. En voici le sujet.

Léandre doit épouser Isabelle, qui lui est promise, mais qu'il ne connoît point, et de laquelle il n'est point connu. Il fait prendre un habit magnifique à son valet Arlequin, duquel il prend, lui-même, l'habit,

l'habit, et, le faisant passer pour lui, il le présente, comme son maître, chez le Docteur, pere d'Isabelle. Léandre devient amoureux d'elle ; mais elle aime Octave et en est aimée, depuis long-tems, à l'insu de son pere. Toutes les balourdises grossieres que fait Arlequin et la découverte qu'elles entraînent de cette intrigue secrette forcent Léandre à se faire connoître. Le Docteur, dans cet embarras, remet à l'Amour même à décider du choix de son gendre, entre ces deux rivaux. On va consulter le Dieu dans son Temple, où il est assisté de Thémis, et accompagné de Thalie, des Jeux et des Plaisirs, et il prononce en faveur d'Octave. Une seconde fille du Docteur, nommée Angélique, est, de nouveau, promise à Léandre, et Arlequin épouse Colombine, suivante d'Isabelle, quoiqu'elle soit aimée aussi de Pierrot, valet d'Octave, mais, comme elle préfere Arlequin, l'Amour promet à Pierrot de le pourvoir, de maniere à ce qu'il n'ait rien perdu. Le premier acte est terminé par une danse d'un Paysan, qui avertit le Docteur d'une fête où l'on doit tirer au blanc, laquelle fête finit le second acte, et dans le troisieme, que termine un Divertissement, formé par la suite de l'Amour, plusieurs personnages épisodiques viennent implorer la Justice de ce Dieu. Un Procureur et sa femme, qui se plaignent l'un de l'autre, lui de la coquetterie d'elle, et elle de la mauvaise humeur de lui. Un Petit-Maître et une Actrice de l'Opera, se reprochant mutuellement, lui les infidélités nombreuses d'elle, et elle la jalousie ridicule de lui. Un Paysan et sa femme,

en querelle sur ce que celle-ci est trop exigeante, et que l'autre est trop nonchalant.

Cette Piece se trouve, avec beaucoup d'autres, faites en société par Le Sage et d'Orneval, dans un volume, *in*-4°., manuscrit de la Bibliotheque du Roi, qui nous a été communiqué, qui est tout entier de la main d'un ami de d'Orneval, et qui porte pour titre : *Pieces du Théatre de la Foire, qui n'ont point été imprimées, par MM. Le Sage et d'Orneval*, avec cette épigraphe : *In memoriam Carissimi amici d'Orneval. De Challoup scripsit, 1731, à Paris.*

D'Orneval détacha le troisieme acte de cette Piece, et il en fit une petite, sous le titre des *Arrêts de l'Amour*, en y ajoutant quelques nouvelles scenes épisodiques, telles que celle d'une coquette, vieillie et délaissée, sans fortune ; celle d'une jeune femme, ruinée par son époux libertin ; celle de deux Paysans, valets de ferme, qui se disputent sur la préférence que chacun d'eux croit que lui accorde sur l'autre leur maîtresse, jeune fermiere, veuve et fort amoureuse. L'Amour conseille aux deux premiers de se réunir et de tenir ensemble une maison de jeu, pour trouver les moyens de vivre, et il met les deux derniers d'accord, en leur apprenant que la fermiere leur préfere son troisieme valet, qui est plus jeune et plus nouvellement à son service qu'eux. Cette petite Piece fut jouée, la même année, 1716, au même Théatre, et à la même Foire, où elle réussit, et elle fut reprise, avec le même succès, au Théatre d'Honoré et Francisque, à la Foire Saint-Laurent.

en 1726. Elle est imprimée dans le *Théatre de la Foire*.

Le Temple de l'Ennui, Prologue, suivi du *Tableau du Mariage*, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, et de *L'Ecole des Amans*, Opera-Comique, aussi en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de la veuve de Baune, à la Foire Saint-Germain, en 1716; imprimés dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Le Prologue représente le Dieu de l'Ennui dans son triste Temple, où il fait vainement tout ce qu'il peut pour échapper à l'ennui qu'il cause aux mortels, et dont il n'est pas exempt, lui-même. Un Musicien vient lui chanter une cantate à sa louange; un Poëte tragique l'entretient d'une de ses nouvelles productions; Colombine, Arlequin, Mézettin et Pierrot, Acteurs Forains, essayent à l'égayer par leurs refrains: rien ne peut parvenir à vaincre la mélancolie de ce Dieu. Mais les Acteurs Forains appelent à leur secours le Dieu Momus, qui paroît, avec sa suite, composée des Ris et des Jeux. Il change le Temple de l'Ennui en un lieu agréable, où les Acteurs Forains se disposent à jouer *Le Tableau du Ma-*

riage et *L'Ecole des Amans*, pour éloigner le Dieu de l'Ennui, puisque rien ne peut le charmer, et ils se joignent à la suite de Momus, et forment un Divertissement qui termine ce Prologue.

Dans la premiere Piece, Diamantine, craignant les dégoûts qui suivent le mariage, ne peut se résoudre à épouser Octave, qu'elle aime et dont elle est sûre d'être aimée. Tout ce qu'elle a appris de l'inconstance et de la mauvaise humeur des époux la fait trembler pour elle-même. La fureur de son Marchand de rubans pour sa femme, l'indifférence de son Notaire pour la sienne, dont ils la rendent témoin, et un songe fâcheux qu'elle a fait redoublent encore ses craintes. Cependant, Octave la presse de se décider, et elle lui promet de le faire d'après l'examen de l'union de son oncle et de sa tante, M. et Madame Pepin, Bourgeois de Paris, desquels elle dépend, et qui sont mariés depuis environ quarante ans. Ils paroissent, s'accablant d'abord de caresses et se félicitant sur leurs longues amours; mais la date de leur union devient bientôt un objet de contestation entre eux. Ils se querellent, s'injurient, et finissent par se battre. Diamantine renonce, pour jamais, au mariage, ainsi qu'Olivette, sa suivante, qui étoit près d'épouser Arlequin, valet d'Octave; et le Divertissement qui étoit préparé pour célébrer leurs fiancailles est employé par elles à se réjouir de n'être point mariées.

Dans la seconde Piece, l'Enchanteur Friston, qui est devenu amoureux d'Isabelle, mais qui n'a pu

s'en faire écouter, parce qu'elle aime Léandre, dont elle est aimée aussi, a imaginé de l'enlever, de Florence, avec Léandre, et de les transporter dans un Palais, où pour les détacher l'un de l'autre, il leur laisse la liberté de se rassasier de plaisirs, en les obligeant à être toujours ensemble. Ce moyen ne manque pas son effet. Léandre et Isabelle, au milieu des fêtes que leur donne Friston, s'ennuient l'un de l'autre et se l'avouent. Arlequin, valet de Léandre, et Olivette, suivante d'Isabelle, ayant, d'abord, l'un pour l'autre, la même tendresse, ont subi la même épreuve et ressentent les mêmes dégoûts, qu'ils ne se déguisent pas davantage. Enfin, ces quatre amans prient l'Enchanteur de les séparer. Léandre et Arlequin s'éloignent, avec grand plaisir; Isabelle s'unit à Friston, et Olivette à Pierrot, valet de l'Enchanteur.

Ces trois Pieces, faites en société avec Fuzélier, réussirent beaucoup, et eurent un grand nombre de représentations. La musique des airs neufs étoit de la composition de Gilliers.

Arlequin Hulla, ou *La Femme répudiée*, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de la veuve de Baune, à la Foire Saint-Laurent, le 24 Juillet *1716*; imprimé dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes

les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Arlequin se trouve à Balsora, où Taher, dans un moment d'humeur, vient de répudier sa femme, Dardané, qu'il aime et qu'il voudroit reprendre; mais la loi porte qu'une femme répudiée ne pourra retourner avec son premier mari qu'après avoir été épousée et répudiée par un second. Ce second mari s'appelle Hulla, ou Licitateur, et Taher desireroit rencontrer quelqu'étranger malheureux qui, pour de l'argent, se chargeât d'épouser Dardané, à condition de la répudier aussi-tôt. Taher et Moussafer, son pere, apperçoivent Arlequin, qui leur paroît très-pauvre, et qu'ils soupçonnent devoir être disposé à leur rendre le service qu'ils attendent. Il le lui font proposer par un Iman. Arlequin consent d'abord à tout; mais dès qu'il a épousé Dardané, qu'il trouve jolie, il ne veut plus la répudier. Cependant, comme il est aussi gourmand et non moins ivrogne qu'amoureux, et que dans le repas qu'on lui donne il ne voit qu'une liqueur qu'il ne connoît point, et qu'on a préparée pour l'assoupir, il demande du vin. On lui représente la loi du Prophête qui le défend; mais il s'obstine à en vouloir, et on lui en accorde. Alors quelques esclaves de Taher se déguisent, l'un en Lieutenant du Cadi et les autres en Asas, ou Archers, et feignent de venir arrêter Arlequin pour avoir transgressé la loi. Il est menacé du pal; mais Taher et Moussafer s'offrent à le sauver, s'il répudie, sur le

champ, Dardané. Il s'y résoud enfin ; les deux époux sont remariés, et leurs amis et leurs esclaves forment un Divertissement pour célébrer cette réunion.

Cette Piece, faite en société avec d'Orneval, et dont la musique de plusieurs airs neufs étoit d'Aubert, eut beaucoup de succès.

Dominique et Romagnési firent ensemble une Comédie, en un acte et en prose, sur le même sujet et sous le même titre, mais dont le dénouement est tout-à-fait différent, et qui fut jouée au Théatre Italien, le premier Mars 1728, avec beaucoup de succès aussi, et imprimée, à Paris, en 1731; chez Briasson, *in*-12.

Le Château des Lutins, Opera-Comique, en un acte, en vaudevilles, par écriteaux, avec un Prologue, et représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Saint-Edme, à la Foire Saint-Germain, le 3 Février 1718; non imprimé.

« Cette Piece réussit médiocrement, » dit l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire.* Voici, à-peu-près, l'extrait qu'en donne Des Boulmiers, dans son *Histoire de l'Opera-Comique.*

« Au Prologue, tous les personnages de la Foire étoient d'abord immobiles sur des piédestaux, et Momus, après avoir consolé la Foire de l'interdiction du chant et de la parole, animoit ses sujets, qui faisoient tous leurs exercices. »

« Un Enchanteur ayant enlevé Isabelle, la fait garder par des Démons dans un Château. Le pere d'Isabelle consulte une Fée sur les moyens de retirer sa fille des mains de l'Enchanteur. La Fée lui donne un talisman, avec lequel quiconque aura le courage de passer la nuit dans le Château, sans être effrayé des différentes formes que prendront les Lutins pour l'épouvanter, Isabelle sera délivrée. Le pere fait mettre sur la porte du Château, qui est sur une grande route : *Mille pistoles à gagner.* Tous les passans lisent cette inscription, et il la leur explique. Arlequin, Scaramouche, un Petit-Maître et un Docteur tentent vainement l'entreprise ; mais un Officier, qui n'est point excité par l'appât du gain, desirant seulement obtenir Isabelle, en vient à bout, et la remet à son pere, qui la lui donne en mariage. »

Arlequin, Orphée, le cadet, Parodie, en trois actes, en vaudevilles, par écriteaux, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Saint-Edme, à la Foire Saint-Germain, en 1718, et non imprimée.

Cette Piece est la Parodie de tous les Opera du même titre qui avoient été donnés précédemment. « Elle eut beaucoup de succès, » dit Des Boulmiers, dans son *Histoire de l'Opera-Comique.*

Les Filles ennuyées, Prologue, en vaude-

villes, par écriteaux, suivi d'*Arlequin, valet de Merlin*, Opera-Comique, en un acte, aussi en vaudevilles, par écriteaux, représentés, pour la premiére fois, au Théatre de Saint-Edme, à la Foire Saint-Germain, en 1718, et non imprimés.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent les freres Parfaict de ces deux Pieces, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris.*

« Isabelle et Charlotte, sa jeune sœur, sont, avec Marinette, leur suivante, dans un Château, sous la garde d'une vieille nourrice, qui veut les occuper à filer et à faire de la tapisserie; mais cela les ennuie, et la nourrice sort, avec Charlotte, pour aller chercher de la compagnie. Pendant ce tems-là, Isabelle s'amuse avec Pierrot, valet du Château, et Marinette avec Scaramouche, Précepteur d'un jeune frere d'Isabelle. La nourrice et Charlotte reviennent: elles découvrent le double tête-à-tête; mais elles annoncent l'arrivée d'une Troupe de Comédiens, venant jouer au Château sa meilleure Piece, qui est *Arlequin, valet de Merlin.* »

« L'idée du Prologue est prise d'une des Comédies en Proverbes de Madame Durand, et qui est intitulée *Oisiveté est mere de tout vice.* »

« Quant à l'autre Piece, il s'agit d'une femme de laquelle le mari est éloigné, et qui vient consulter Merlin, dans sa grotte, pour savoir quel est le sort

de cet époux, dont l'absence la désole. Merlin lui conseille d'abord de se consoler avec un amant. Elle rejette cette proposition, en avouant, cependant, qu'elle aime un jeune homme, qu'elle épouseroit, avec plaisir, si elle pouvoit s'assurer qu'elle est veuve. Merlin lui apprend que son mari est vivant, mais qu'il est dans l'esclavage, et elle se retire désespérée. Après quoi, Merlin va faire un voyage, pendant lequel Arlequin, son valet, reste dans la grotte; et, au moyen de la baguette de son maître, qu'il y a laissée, il se fait obéir par les Génies, et transporter dans l'appartement de la Sultane favorite du Sophi de Perse, où il est surpris, et d'où il se sauve, à-peu-près, comme dans l'Opera-Comique d'*Arlequin invisible*, que nous avons déja fait connoître.

Arlequin valet de Merlin et son Prologue eurent fort peu de succès.

La querelle des Théatres, Prologue, en prose et en vaudevilles, suivi de *La Princesse de Carizme*, Opera-Comique, en trois actes, aussi en prose et en vaudevilles, représentés, pour la premiere fois, au Théatre de Saint-Edme et de Baune, réunis, à la Foire Saint-Laurent, en 1718; imprimés dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, la Comédie Françoise et la Co-

médie Italienne, personnifiées, assistant, avec leur suite, à chacune, à l'ouverture du Théatre de l'Opera-Comique, prennent querelle avec la Foire, jouée par Pierrot, et avec sa suite, aussi personnifiées, et elles passent bientôt des injures aux coups. L'Opera, joué par Arlequin, survient; il se range du parti de la Foire, qui le paye pour cela, et il la soutient. Les deux Comédies sont battues et repoussées, et le champ de bataille reste aux Forains, qui forment des danses pour célébrer leur victoire.

Zélica, fille du Sultan de Carizme, étant d'une beauté si parfaite qu'aucun homme ne peut la voir sans en perdre la raison, et un grand nombre ayant déja éprouvé le fatal pouvoir de ses charmes, le Sultan a résolu de la tenir cachée au fond de son Palais, lorsque le Prince de Perse, voyageant incognito, apprend cette étrange nouvelle, dont, malgré son indifférence naturelle, il veut connoître la vérité, par lui-même. Il séduit, à force de présens, le Bostangi et une femme du Sérail, qui est amoureuse du Bostangi, et ils lui en facilitent l'entrée, à lui et à son valet, Arlequin, déguisés, tous les deux, en femmes. Arlequin, craignant de devenir fou, ferme ses yeux devant Zélica; mais à peine le Prince a-t-il levé les siens sur cette Princesse, qu'il ressent pour elle une passion, dégénérée bientôt en folie, qui le fait découvrir. Pour le punir de s'être introduit dans le Sérail, le Sultan le condamne à la mort, ainsi qu'Arlequin, qui déplore, tout haut, cette triste destinée du fils unique du Roi de Perse.

Le Sultan étonné s'assure de la naissance du coupable insensé; et il prend ensuite tant d'intérêt au jeune Prince, qu'il consulte un savant Bracmane Indien sur les moyens de le guérir. Le Bracmane prétend que l'unique remede est d'unir le Prince à Zélica, qui y consent, ainsi que son pere. Le Grand-Prêtre procede à leur mariage, et le Prince de Perse recouvre sa raison, en devenant l'époux de la Princesse.

Cette Piece, dont le sujet est tiré des *Contes Arabes*, et de laquelle plusieurs airs neufs furent composés par Lacoste, eut le succès le plus éclatant, ainsi que le Prologue qui fut fait en société avec Lafont.

L'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, nous apprend que « S. A. R. Madame la Duchesse d'Orléans, ayant entendu dire beaucoup de bien de ces deux Pieces, voulut les voir, et qu'elle les fit représenter, l'une et l'autre, dans leur nouveauté, sur le Théatre de l'Opera, au Palais-Royal. »

Le Monde renversé, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, précédé d'un Prologue et suivi des *Amours de Nanterre*, Opera-Comique, aussi en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Saint-

Saint-Edme et de Baune, à la Foire Saint-Laurent, en 1718 ; les deux Opera-Comiques imprimés, sans le Prologue, dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Le Prologue, qui n'a point été imprimé, étoit une espece de Parodie, très-comique, de la Tragédie d'*Iphigénie en Aulide*, de Racine, à ce que nous apprennent les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Théatres de la Foire*.

Dans la premiere Piece, Arlequin et Pierrot se trouvant magiquement transportés, sur un Griffon, dans le Royaume de l'Enchanteur Merlin, dont ils ont été tous les deux valets, n'ont qu'à former des desirs pour les voir remplis aussi-tôt. Ils témoignent l'envie de manger ; une table, couverte de mets, se présente : ils demandent des femmes, pour se désennuyer ; Angélique et Diamantine paroissent. Arlequin s'empare de la premiere, Pierrot de la seconde, et ils leur proposent de devenir leurs époux ; ce qu'elles acceptent, à condition qu'ils triompheront de deux habitans du lieu, Zulima et Hanif, qui sont leurs rivaux. Le combat n'est pas meurtrier ; il ne s'agit pour obtenir les deux Belles que de les tirer aux dez, en présence d'un Notaire, et de passer dix. Arlequin amene trois, Zulima quinze, Pierrot dix et Hanif dix-huit. Zulima et Hanif se disposent à emmener leurs maîtresses, qui se désolent d'être obligées de

quitter Arlequin et Pierrot, qu'elles leur préferent. Mais Merlin, qui protége ces derniers, paroît sur son char, et, promettant à leurs rivaux de les dédommager, il unit Argentine à Arlequin, et Diamantine à Pierrot.

Quelques scenes épisodiques font connoître les mœurs du Monde renversé. Dans ce pays-là, qu'habitent l'Innocence et la Bonne-foi, en personnes, les Petits-Maîtres sont Philosophes, les Philosophes Petits-Maîtres; les Procureurs incorruptibles, les Notaires scrupuleux; les femmes y sont Médecins, et, sans être savantes, elles guérissent les malades; les filles disent toujours ce qu'elles pensent, et celles qui sont riches n'épousent que des hommes sans fortune, de même que les hommes riches ne s'unissent qu'à des filles pauvres. Toutes sont sages: il n'y a pas jusqu'aux Actrices qui ne soient des Vestales.

Dans la seconde Piece, la veuve Thomas, riche fermiere de Nanterre, près Paris, voulant épouser Lucas, son valet, qu'elle aime, s'oppose au mariage de Colette, sa fille, avec Valere, Capitaine d'Infanterie, fils du Procureur-Fiscal du lieu, et qui la recherche. Mais Colette, dans le dessein d'exciter la jalousie de sa mere, et de l'obliger à la marier promptement, pour se débarrasser de sa rivalité, feint d'aimer Lucas, qui donneroit volontiers la préférence à la fille sur la mere; et pour accélérer l'union des deux jeunes amans, Arlequin, Tambour du Régiment de Valere, fait boire Lucas et l'engage; de sorte que Madame Thomas, qui veut ob-

tenir le congé de Lucas, n'y parvient qu'en consentant au mariage de Colette, ce qui lui donne enfin la liberté de conclure le sien.

Le plan du *Monde renversé* avoit été fait par Lafont. Le Sage conserva ce plan et composa la Piece dessus, en société avec d'Orneval. Cette Piece fut trouvée très-morale et très-plaisante, et elle réussit beaucoup. Elle fut reprise, avec le même succès, au Théatre d'Honoré, à la même Foire, en 1725, et à celui de Ponteau, en 1731.

Les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, qui nous instruisent de ces particularités, nous apprennent encore que « *Les Amours de Nanterre* ne réussirent pas moins que la premiere Piece; que la Duchesse d'Orléans voulant voir la derniere, séparément, elle la fit jouer, dans sa nouveauté, sur le Théatre de l'Opera, au Palais Royal, et que cette Piece fut aussi reprise, avec succès, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1731. Elle fut composée en société avec Autreau et d'Orneval, et les airs neufs, ainsi que ceux du *Monde renversé*, en furent faits par Gilliers. »

Les Funérailles de la Foire, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opera, au Palais Royal, le 6 Octobre 1718; imprimé, avec un Avertissement, dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les

éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

« Cette Pièce fut faite sur le bruit qui courut à la fin de la Foire Saint-Laurent de 1718, qu'il n'y auroit plus d'Opera-Comique, » dit l'Avertissement que Le Sage a mis au-devant.

La Foire, jouée par Pierrot, se trouve tellement affoiblie des coups que lui ont portés la Comédie Françoise et la Comédie Italienne, ses rivales, et par les trop fortes saignées que lui a faites son cousin l'Opera, joué par Arlequin, qu'elle se sent mourir. Elle envoie chercher M. Craquet, son Médecin, qui ne lui donne aucune espérance, et M. Bontour, son Notaire, qui reçoit son testament, dérisoirement fait en faveur de ses deux rivales. Celles-ci viennent, avec leur suite, à chacune, pour être témoins des derniers momens de leur ennemie; mais sous le prétexte de se réconcilier avec elle, avant sa mort. Elle expire, en effet, à leur grand contentement, et au grand regret de tous ses sujets, de M. Vaudeville, son Poëte ordinaire, et de son cousin, l'Opera, dont elle s'étoit rendue tributaire. On célebre sa pompe funebre; après quoi les suivans de la Comédie Françoise et ceux de la Comédie Italienne forment des danses, en réjouissance de cet événement, qu'ils regardent comme devant leur être très-avantageux, et c'est ce qui termine la Piece.

Elle fut faite en société avec Fuzélier et d'Orneval, et les airs neufs qui s'y trouvent étoient de Gilliers. Le

Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire nous apprennent que « cette Piece eut un grand succès au Palais Royal, et que le Régent qui assista à la représentation, dit à la fin du Spectacle : *L'Opéra-Comique ressemble au cygne, qui ne chante jamais plus mélodieusement que quand il va mourir.*

L'Ombre de la Foire, Prologue, en monologue, en vers et en prose, suivi de *L'Isle du Gougou*, Piece en deux actes, aussi en monologues, en vers, en prose et en jargon, représentés, pour la premiere fois, par la Troupe de Francisque, à la Foire Saint-Germain, en 1720; non imprimés.

Dans le Prologue, Arlequin, à qui l'on a écrit, en Angleterre, où il étoit depuis quelque tems, afin de le faire revenir en France, à la Foire, revient, trouve la Foire détruite par l'influence maligne de la Comédie Françoise et de la Comédie Italienne, et ne voit pas un de ses anciens camarades. Il est dans une solitude, près d'un lac, et il cherche un asyle, autour de lui. L'Ombre de la Foire lui apparoît, lui indique, par écrit, une pierre sous laquelle il doit trouver des secours. Il y voit une corde, et veut se pendre avec; mais cette corde est une ligne, et il se met à pêcher dans le lac. Tous ses camarades vien-

nent, l'un après l'autre, au bout de la ligne; mais ils sont devenus muets. On leur a interdit le dialogue, et ils proposent, par signes, de former un Spectacle de Sauteurs. Pierrot, tiré du lac, comme les autres Acteurs Forains, fait signe, lui, qu'il est Auteur de Pieces en monologues, et il en présente une à Arlequin, sous le titre de *L'Isle du Gougou*. En attendant que l'on soit prêt à la jouer, on termine ce Prologue par des sauts.

Voici, à-peu-près, l'extrait que Des Boulmiers donne de cette Piece, dans son *Histoire de l'Opera-Comique*.

« Léandre et Arlequin, son valet, en cherchant, d'isle en isle, Argentine et Marinette, leurs maîtresses, qui leur ont été ravies par un Corsaire, font naufrage, sur les côtes de l'isle du Gougou. Ils sont près de devenir la proie de ce monstre, espece de crocodile, adoré par les Sauvages de cette isle, et auquel le Sagamo, leur Chef, va les donner à dévorer, lorsque la Princesse Tourmentine, fille du Sagamo, apperçoit Léandre et en devient amoureuse, comme sa suivante, Carabosse, le devient d'Arlequin. Ils ont le choix de les épouser, ou d'être livrés au monstre; mais le souvenir d'Argentine et de Marinette, l'espérance qu'ils conservent encore de les retrouver, et la laideur horrible de Tourmentine et de Carabosse ne leur permettent pas de consentir à cette affreuse infidélité. On les fait reléguer, par des Lutins, dans une isle noire, où ils souffrent

mille supplices ; mais où ils rencontrent leurs maîtresses, qu'un naufrage a aussi fait échouer dans le même lieu, et que le Sagamo et un de ses favoris ont mis dans la cruelle alternative ou de les épouser, ou d'être dévorées par le Gougou. Le Génie Béninguet qui protege ces amans leur apparoît, et leur apprend que s'ils peuvent s'emparer d'un diamant magique, qui est au doigt de Tourmentine, ils seront les maîtres de tous ces insulaires et de leur prétendu Dieu, et qu'ils pourront échapper à leur fureur. Arlequin imagine de porter à Tourmentine un petit anneau de Léandre et une paire de gants d'Argentine, en feignant que Léandre est enfin décidé à épouser la fille du Sagamo ; et, pendant que cette Princesse, pour mettre les gants, qui lui sont trop étroits, ôte son diamant magique, Arlequin le lui arrache, et il sauve ainsi son maître, Argentine, Marinette et lui-même. Il exige ensuite du Sagamo que l'on brûle le Gougou, afin qu'il ne mange plus d'étrangers naufragés ; et tandis qu'il fait préparer un vaisseau pour quitter ce vilain pays, il ordonne aux Lutins qui l'ont tant fait souffrir de former un Divertissement qui termine la Piece. »

Ces deux Pieces, qui eurent quelque succès, furent faites en société avec d'Orneval. Elles n'ont jamais été imprimées, mais elles se trouvent dans le manuscrit déja cité.

Le Diable d'argent, Prologue, en vers et en

prose, suivi d'*Arlequin, Roi des Ogres*, ou *Les Bottes de sept lieues*, Piece en un acte, aussi en vers, en prose et en jargon, et de *La Queue de vérité*, Piece en un acte et en prose, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Francisque, à la Foire Saint-Germain, en 1720; imprimés dans le *Théatre de la Foire.*

Le Prologue est composé de scenes épisodiques, dans lesquelles un Banquier, près de faire banqueroute; une Procureuse, que son mari tient dans la disette; un Chevalier Gascon, qui n'a pas de quoi jouer; une Ouvriere, dont le gain est trop foible; un Suisse, placé chez une vieille Marquise, où il n'a point de pour-boire; un Poëte, dont les productions n'ont point de rapport; un Professeur de Philosophie, qui n'a point de disciples; le Gargottier du Philosophe, se plaignant de ce que celui-ci ne peut pas le payer; Arlequin, suivi de sa Troupe Foraine, et une grande quantité d'autres supplians, de tous états, viennent implorer les libéralités du Diable d'Argent, qui a pris la Folie pour sa favorite, et qui, se laissant gouverner par ses conseils, envoie le Banquier dans la rue Quincampoix, où demeuroient alors tous les faiseurs d'affaires, et où ils s'enrichissoient d'agiotage; donne à la Procureuse une double clef du coffre-fort de son mari; une bourse au Gascon, pour tailler au

Pharaon ; envoie l'Ouvriere danser à l'Opera ; le Suisse à la porte d'une coquette ; dit au Poëte de faire une Ode à la louange d'un Partisan ; éconduit le Professeur de Philosophie, pour le punir de vouloir enseigner la sagesse, et son Gargottier, de ce qu'il nourrit la Philosophie ; donne à Arlequin et à sa Troupe la faculté de débiter, à l'improviste, force balivernes pour faire rire, et renvoie tous les autres supplians à une autre audience. Arlequin, déja pénétré du don qu'il a reçu, annonce que sa Troupe va en produire des effets sur le champ, dans la représentation des deux Pieces suivantes, *Arlequin, Roi des Ogres* et *La Queue de vérité* ; et c'est ainsi que finit ce Prologue.

Arlequin, Scaramouche et une bande de grivois et de jeunes filles, ayant été embarqués, en France, pour aller peupler le Missipipi, ont fait naufrage en route, et Arlequin s'est sauvé, à la faveur d'une planche, dans une isle habitée par des Ogres. Leur Roi est mort ; et comme les principaux d'entre eux se sont long-tems disputés la couronne, ils ont résolu de prendre pour Roi le premier étranger qui aborderoit chez eux. Arlequin est proclamé. Mais quand il apprend que ces insulaires se nourrissent de chair humaine, il est désolé de se trouver parmi eux, et il leur témoigne toute l'horreur qu'ils lui inspirent. Ils lui observent qu'ils sont moins cruels que ses compatriotes, qui font plus de mal à leurs semblables par les injustices qu'ils exercent mutuellement

contre eux que s'ils les faisoient mourir pour se nourrir de leur chair. Arlequin ne goûte point cette morale ; et les insulaires, qui ne font pas plus de cas de la sienne, et qui se sentent friands de sa personne, se disposent à le manger, lui-même, quand Scaramouche et quelques-uns des autres grivois, ses compagnons de voyage, échappés aussi au naufrage, par le moyen d'une chaloupe, abordent dans l'isle, et le sauvent des mains meurtrieres de ces antropophages. Arlequin conserve le Gouvernement de l'isle : il donne les places les plus importantes à Scaramouche et aux Grivois, et il abolit pour toujours l'affreux usage de la chair humaine. Scaramouche et les Grivois s'unissent à des Ogresses ; mais Arlequin ne peut se déterminer à vivre avec aucune des femmes qui ont voulu le manger, et il se sert d'un géant, nommé le grand Pourvoyeur, qui a les fameuses bottes de sept lieues, par le moyen desquelles il alloit faire la provision de bouche des Ogres, dans toutes les parties du monde, pour l'envoyer lui chercher une épouse en Asie. Le Pourvoyeur part, et lui amene, un instant après, une charmante Circassienne, qu'il a enlevée, pour lui, à Constantinople, au moment où on alloit la faire entrer au Sérail du Grand-Seigneur. Arlequin l'envoie ensuite à Paris prendre des dindons, des oies, des cochons de lait, tous rôtis, un muids de vin de Bourgogne, des Danseurs et des Danseuses de l'Opera, pour former le festin et le Divertissement de ses noces. Tout cela arrive, et la

Pièce finit par une répétition que les Danseurs et les Danseuses font de leur Divertissement en attendant la fin du festin.

Dans la seconde Piece, Arlequin, l'un des Bouffons du Roi de Tunis, est disgracié pour avoir parlé en faveur du fils du Roi, le jeune Prince étant injustement accusé d'attenter aux jours de la favorite de son pere. Un singe de la Cour vient carresser Arlequin, qui le tire par la queue, et la lui arrache. Le singe prend forme humaine, le remercie, et lui raconte qu'il est le Génie Padmanabe, qu'un pouvoir plus grand que le sien avoit métamorphosé en singe, sous le nom de Cascaret, par suite d'une rivalité, et qu'il devoit rester ainsi jusqu'à ce que quelqu'un lui arrachât la queue. Il ajoute que cette queue est magique, qu'elle a la faculté de faire dire la verité à tous ceux qui parlent devant celui qui la tient, et il disparoît, en la laissant entre les mains d'Arlequin, enchanté de posséder un tel trésor. Il apprend que sa disgrace est finie, et il fait l'essai de la queue merveilleuse sur son camarade Scaramouche, autre Bouffon du Roi, sur la maîtresse de Scaramouche, sur deux courtisans, sur un Poëte et sur un Musicien de la Cour, et sur sa propre maîtresse. L'effet en est certain; il découvre que Scaramouche est son véritable ami, que la maîtresse de Scaramouche le trompe, et qu'il est aussi trompé, lui-même, par la sienne. Quant aux deux Courtisans, au Poëte et au Musicien, la queue lui fait connoître qu'ils n'ont un peu de considération pour lui qu'au-

tant qu'il est bien dans les bonnes graces du Roi ; auquel elle sert à prouver que le jeune Prince a été faussement accusé par le Visir, qui a voulu se venger des rigueurs que la Favorite a opposées à ses tentatives séductrices, et qui en chargeant deux renégats de la faire périr, a exigé d'eux qu'ils mettroient cet assassinat sur le compte du Prince. Le Roi éclaircit cet odieux complot, par le moyen de la queue ; les deux renégats avouent tout. Le jeune Prince se justifie, la sincérité de la Favorite est reconnue, et le Visir est puni. Le Roi garde la queue merveilleuse, afin de pouvoir éprouver, dans la suite, tous ses sujets fideles ou infideles, et Arlequin fait venir des Danseurs et des Danseuses, pour célébrer cette heureuse journée par un Divertissement, qui termine la Piece.

Ces trois Pieces, qui furent faites en société avec d'Orneval, sont très-plaisantes, et eurent beaucoup de succès, à ce que nous apprend Des Boulmiers, dans son *Histoire de l'Opera-Comique*.

L'Isle des Amazones, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Francisque, à la Foire Saint-Laurent, en 1720 ; imprimé dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Les

Les Amazones qui habitent cette isle ont tué leurs maris, afin de pouvoir se gouverner elles-mêmes, et elles font, sans cesse, des courses pour prendre des hommes qui ne doivent rester avec elle que chacun trois mois. Après ce terme les époux sont obligés de quitter l'isle. Arlequin et Pierrot, faits prisonniers, subissent volontiers cette loi, et leur mariage est célébré par des danses. Trois époux répudiés, dont l'un est un Baron Suisse, qui aimoit mieux la bouteille que sa femme; l'autre un Espagnol, qui passoit tout son tems à dire des douceurs à la sienne, et le troisieme un François, qui a négligé la sienne dès les premiers jours, ne se font pas beaucoup regretter d'elles en les quittant, et offrent des scenes épisodiques dont les divers caracteres en contrastant entre eux ajoutent au fonds comique de la Piece. Elle fut faite en société avec d'Orneval, et les airs neufs en furent composés par Gilliers. Elle réussit et fut reprise, avec le même succès, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1731.

La Statue merveilleuse, Opera-Comique, en trois actes, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Francisque, à la Foire Saint-Laurent, en 1720; imprimé dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Zéyn, Roi de Cachemire, après une guerre glorieuse, revient dans ses États, et consulte le vieux Visir Mobarec sur un songe extraordinaire, dans lequel il a vu un vieillard lui annoncer que son Palais renferme un trésor dont Mobarec peut lui donner la connoissance. Ce sont six statues de diamant et un piédestal, prêt à en recevoir une septieme, plus précieuse encore, qui lui sera donnée s'il peut offrir au vieillard une fille de ses États qui ait vingt ans, qui n'ait rien à se reprocher et pour laquelle il ne ressente point d'amour. Mobarec évoque le vieillard; c'est Féridon, le Roi des Génies, qui vient confirmer la promesse, et qui apporte à Zéyn un miroir magique, pour éprouver la sagesse des jeunes filles de son Royaume. Celle qui pourra se regarder dans la glace sans la ternir par son haleine sera la seule digne du sort qu'on lui destine. Zéyn charge Arlequin et Pierrot, ses deux confidens, de publier cette nouvelle, de promettre mille sequins d'or à qui amenera la jeune fille desirée, et de faire sur toutes celles qui se présenteront l'épreuve du miroir. Arlequin la fait d'abord sur sa maîtresse, Amine, suivante de la Princesse, sœur du Roi; sur deux Cachemiriennes, et même sur une troisieme, qui n'a pas encore treize ans; sur une Paysanne, des environs de Cachemire, et ensuite, aidé de Pierrot, sur toutes les filles de cette ville et de ses fauxbourgs. Toutes ternissent la glace. Cependant, il reste encore à éprouver Rézia, fille de Mobarec et élevée, par lui, avec grand soin. Elle vient; le Roi tente

lui-même l'épreuve, et la glace reste dans toute sa netteté. Rézia est si belle que Zéyn ne peut s'empêcher de l'aimer et de regretter d'être forcé à la céder au Génie, qui vient la chercher, et qui dit à Zéyn d'aller voir la septieme statue sur son piédestal. Zéyn est agréablement surpris en y trouvant Résia, que Féridon lui destinoit pour épouse, au grand contentement du Visir. Arlequin s'unit aussi à Amine, malgré la peu satisfaisante épreuve qu'elle a faite de la glace, et Pierrot fait de même sa femme de Zélis, autre suivante de la sœur du Roi. Ce triple mariage est célébré par un Divertissement, que forme une troupe d'esclaves des deux sexes, et qui termine la Piece.

Cette Piece, tirée des *Contes Arabes*, et faite en société avec d'Orneval, reçut beaucoup d'applaudissemens. Pittenec, fils de Le Sage, la réduisit à un acte, et la fit reparoître au Theatre de Ponteau et de Vienne, associés, à la Foire Saint-Germain, en 1734, sous le titre du *Miroir véridique*, et un M. Fleury, qui y fit encore quelques changemens, la donna au Théatre de l'Opera-Comique, en 1752, sous le titre du *Miroir magique*, à ce que nous apprennent Des Boulmiers, dans son Histoire de ce Théatre, et les *Mémoires pour servir à celle des Spectacles de la Foire.*

Arlequin Endymion, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, suivi de

La Forêt de Dodône, Opera-Comique, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, et précédés, tous les deux, d'un Prologue aussi en prose et en vaudevilles, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Francisque, à la Foire Saint-Germain, en 1721; imprimés dans le *Théatre de la Foire*, et la seconde Piece seulement dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Le Prologue, qui se passe sur le Théatre de Francisque, est formé par la Comtesse de Vieux-Château, jouée par Mézettin; un Marquis; le Chevalier de la Polissoniere, joué par Arlequin; Colombine et Jasmin, petit laquais de la Comtesse, et il roule sur la nouvelle permission que les Forains venoient d'obtenir de parler, et même de chanter quelques vaudevilles. Cela fait plaisir à quelques-uns de ces personnages, et déplaît à quelques autres, comme il paroissoit alors que cette nouvelle avoit diversement intéressé le Public. Colombine annonce, cependant, que l'on va jouer deux Pieces, d'après cette permission; l'une sous le titre d'*Arlequin Endymion*, et l'autre sous celui de la *Forêt de Dodône*, et chacun va se préparer, en conséquence; ce qui termine le Prologue.

La premiere Piece est une espece de Parodie de *Diane et Endymion*, ou *L'Amour vengé*, Comédie de

Lélio, pere, et représentée par les Comédiens Italiens, la même année.

Dans la seconde Piece, une noce de village, près de la Forêt de Dodône, attire plusieurs personnages dans cette Forêt, dont les arbres ont la faculté de tout voir, de tout entendre et de parler, en forme d'oracles amphybologiques. Arlequin et Scaramouche, deux voleurs des environs, se disposent à profiter de la noce pour faire quelques coups de main. Ils enlevent la mariée, et l'emmenent dans la Forêt, en lui faisant accroire qu'ils ne veulent que la cacher un moment au marié, mais leur intention est de lui voler tous ses bijoux, et même jusqu'au plus précieux. Les garçons de la noce aident le marié à la chercher. Ils la retrouvent et l'ôtent des mains des deux voleurs, que ces chênes leurs font soupçonner tels. Un Apothicaire disparoît de la noce, avec une maîtresse, et est surpris par sa femme, dans la Forêt. Les chênes le rendent suspect, mais en lui faisant entendre que sa femme mérite les mêmes reproches que ceux qu'elle veut lui faire. Un jeune homme vient se battre dans la Forêt contre un Maître à danser, qu'il croit son rival préféré. Sa maîtresse arrive, sur leurs pas, et les sépare, en faisant interpréter par son amant le sens des paroles des chênes en faveur de sa fidélité, quoiqu'il lui soit tout-à-fait contraire. Telles sont les scenes épisodiques dont est composée cette Piece. Elle est terminée par les danses des gens de la noce, qui se félicitent d'avoir retrouvé la mariée, et de l'avoir soustraite aux coupables entreprises des voleurs.

Ces trois Pieces furent faites en société avec Fuzélier et d'Orneval. Il y avoit dans la derniere quelques airs neufs, composés par Aubert, et elles eurent toutes les trois beaucoup de succès, à ce que nous apprennent Des Boulmiers, dans son *Histoire de l'Opera-Comique* et les *Mémoires pour servir à celle des Spectacles de la Foire*.

L'Ombre d'Alard, Prologue, en prose, suivi de *Magotin*, Opera-Comique, en un acte, en prose, en vaudevilles et en jargon, et de *Robinson*, Opera-Comique, aussi en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Francisque, à la Foire Saint-Germain, en 1721, et non imprimés.

Nous ne savons pas sur quoi rouloit ce Prologue. On sait seulement qu'il y eut deux freres Alard, fils d'un arracheur de dents, et célebres Sauteurs, qui se signalèrent aussi comme Acteurs, dans les Pantomimes et dans les Pieces parlées et chantées, l'aîné sous l'habit de Scaramouche, et le cadet sous celui d'Arlequin. Ils furent, tous deux, Directeurs de Troupes, et le premier mourut des suites d'une chûte qu'il fit, en sautant, à la Foire Saint-Laurent, en 1711. Le cadet resta au Théatre jusqu'en 1721, qu'il s'adonna uniquement à arracher des dents.

comme avoit fait son pere. C'est donc l'Ombre d'Allard l'aîné qu'on avoit mis en scene dans ce Prologue, relatif, vraisemblablement, aux différens changemens que subissoient, sans cesse alors, les divers Spectacles de la Foire.

« Le sujet de *Magotin* est dans le goût des Contes de Fées, et a besoin du secours de la représentation et du jeu des Acteurs, » disent les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, où ils font connoître cette Piece, à-peu-près, de cette maniere.

« Magotin, le plus difforme des Génies, neveu de Bédra, la plus laide des Magiciennes, a trouvé, sur le chemin de Moussel, le portrait d'une jeune personne, dont il est épris subitement. La violence de sa passion l'oblige à prier sa tante de lui faire connoître l'original. Bédra découvre que c'est la Princesse de Moussel, et qu'elle doit, le jour même, épouser un Prince qu'elle aime. Elle la fait enlever; et, pour couvrir l'affreuse difformité de Magotin et sa propre laideur, elle donne à son neveu un bouquet qui a la vertu de faire paroître d'une beauté ravissante quiconque le porte, et elle se munit d'un semblable. Elle a aussi la précaution de faire prendre à la Princesse de l'eau d'oubli, qui bannit de sa mémoire le Prince, son amant. Mais, au moment où des Démons, transformés en Amours, sont prêts à célébrer, par des danses, les noces de Magotin avec la Princesse, et celles d'Arlequin, valet du premier, avec Feretillonne, suivante de Bédra, le Génie Féridon, qui protége la Princesse, paroît, dans un

char lumineux, détruit l'enchantement de Bédra, et emmene la Princesse pour la rendre au Prince à qui elle est destinée. »

Quant à *Robinson*, on ne sait pas comment cet Opera-Comique étoit traité. Les freres Parfaict, dans ce même Dictionnaire, et l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, se bornent à dire que « *Robinson* eut un succès marqué, à cause du Roman de ce nom, qui étoit alors dans sa nouveauté, et que le Public reçut avec empressement; » mais ils ne nous disent pas quelles étoient les situations du Roman qu'on avoit mises en scene.

Ces trois Pieces furent composées en société avec d'Orneval. Elles n'ont jamais été imprimées, et celle de *Magotin* se trouve seule des trois dans le Manuscrit de M. de Challoup, que nous avons cité plus haut.

La Fausse Foire, Prologue, en vers, en prose et en vaudevilles, suivi de *La Boîte de Pandore*, Piece en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, et de *La Tête noire*, Piece en un acte, aussi en vers, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Francisque, à la Foire Saint-Laurent, en 1721; imprimés avec un Avertissement au-devant de la premiere Piece, et un au-devant de la seconde,

dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Des Boulmiers, dans son *Histoire de l'Opera-Comique*, fait connoître le Prologue, en disant « qu'il présente une peinture très-satyrique de la situation où étoient alors la Troupe de Francisque et celle d'Alard, avec ses associés. Cette derniere, ajoute-t-il, y est travestie comiquement, sous le nom de la fausse Foire (jouée par Gille), et les Auteurs qui travailloient pour elle n'y sont pas épargnés. »

On avoit interdit de nouveau la danse, le chant et même la parole aux Forains; mais ils venoient de recouvrer la parole, et ils espéroient attirer encore le Public, par des Pieces en prose, mêlées de vers déclamés et de vaudevilles récités. L'Ombre de l'ancienne Foire, morte et évoquée par tous ses suivans, formant alors la Troupe de Francisque, vient dans le Prologue prédire une chûte prochaine à la Fausse Foire, sa rivale. Thalie, qui y paroît aussi, ranime la confiance des suivans de l'ancienne Foire, et l'un d'eux annonce qu'ils vont jouer *La Boîte de Pandore* et *La Tête noire*. Le Prologue est terminé par des exercices de Sauteurs.

La Fable de la Boîte de Pandore est arrangée ici de cette maniere. Jupiter a chargé Mercure d'examiner si Pandore ouvrira sa boîte. Elle est dans un hameau de la Colchide, où regnent encore l'Innocence et la Bonne-foi, et où une Bergere, de ses amies, est au

moment d'épouser un Berger qu'elle aime et dont elle est aimée. Pandore desirant ouvrir sa Boîte en est empêchée par Mercure, qui, sous les traits d'Arlequin, la menace d'en voir sortir tous les maux que les humains puissent redouter; mais, la curiosité l'emportant sur la prudence, elle feint d'espérer d'y trouver de quoi faire quelques présens aux jeunes mariés. A peine la fatale Boîte est-elle ouverte que tous les habitans du hameau se sentent assaillis et tourmentés par les passions et par les infirmités, qu'elles entraînent avec elles. Ils étoient tous amis, et n'avoient pas de plus grand plaisir que celui de concourir, de tout leur pouvoir, à se rendre mutuellement heureux, même au propre préjudice de chacun d'eux; mais l'intérêt personnel vient exciter en tous l'ambition, la rivalité, l'avarice, l'envie, la jalousie, la haine, l'injustice, la perfidie, et jusqu'à la cruauté: ils se nuisent, ils se détruisent. Un d'eux s'éleve sur les autres, par la force, devient leur maître, à tous, et ravit à l'amant la jeune amante, que la légéreté et la coquetterie contribuent aussi à rendre inconstante.

Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre de l'Opera-Comique*, dit « qu'il y a dans cette Piece des scenes digne de Moliere; que dans toute la Piece, la plus grande gaieté est réunie à la plus excellente morale; qu'elle méritoit d'être représentée au Théatre François, et qu'elle ne put manquer d'avoir le plus grand succès sur celui de l'Opera-Comique. »

Quant à *La Tête noire*, « cette Piece, dit l'Avertissement placé au-devant, fut faite à l'occasion d'un

faux bruit qui courut à Paris, qu'il y avoit, dans certaine Communauté, une jeune Demoiselle, dont le visage ressembloit à une tête de more. On offroit, disoit-on, une somme considérable au premier garçon qui voudroit l'épouser. Il se présenta effectivement pour la voir un grand nombre de jeunes gens, qui étoient assez crédules pour ajouter foi à cette fable, et qui vouloient même entrer, par force, dans cette Communauté. On fut obligé, pour les repousser, de mettre, pendant plusieurs jours, des gardes à la porte. »

Voici ce qui servit de fonds à cette Piece, qu'on arrangea de cette maniere pour le Théatre.

M. Jérôme, vieux garçon, avare, retiré du commerce, a eu un frere établi à Carthagêne, où il est mort, ainsi que son épouse. Ils n'avoient qu'une fille, nommée Argentine, qui vient à Paris, chez son oncle, pour se marier, et qui a cent mille francs qu'elle apporte avec elle. M. Jérôme, voulant s'approprier cette somme, imagine de mettre sa niece au couvent; mais, comme il a encore une sœur, nommée Madame Candi, Marchande Confiseuse, qu'il est nécessaire d'y faire consentir, il prend Arlequin à son service, l'habille en femme, le fait passer pour Argentine, et le présente à Madame Candi, comme une fille à qui son teint moresque ne permet pas de paroître dans le monde. Madame Candi desire que sa jeune niece soit mariée, et elle espere que ses cent mille francs trouveront quelqu'un qui ne sera pas effrayé de sa couleur. Elle la propose

à tous les garçons qu'elle rencontre, à un Clerc de Procureur, à un Peintre, à un Compagnon Boulanger, à un Gascon, enfin à un Suisse. Les quatre premiers fuient dès qu'ils apperçoivent cette tête noire; mais le Suisse, à moitié ivre, n'en est point épouvanté, et Arlequin ne trouve d'autre moyen de s'en débarrasser qu'en l'achevant d'enivrer et en le portant dans la rue. Cependant Madame Candi s'adresse encore à un jeune homme, nommé Clitandre, ancien maître d'Arlequin, qu'il reconnoît; et Arlequin le met secrétement au fait du stratagême. Clitandre signe le contrat, ainsi que Madame Candi, qui le fait signer aussi à M. Jérôme, et Arlequin va chercher la vraie Argentine pour lui faire donner sa signature, ne pouvant, en cette circonstance, la suppléer plus long tems. M. Jérôme voit qu'il est joué, et est forcé de consentir au mariage d'Argentine. Clitandre récompense Arlequin de ce qu'il a fait pour lui, et il l'unit à Marinette, servante de M. Jérôme.

Ces trois Pieces, faites en société avec Fuzélier et d'Orneval, furent trouvées très-plaisantes et réussirent beaucoup.

Le Rappel de la Foire à la vie, Opera-Comique, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, précédé des *Funérailles de la Foire*, Opera-Comique, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, et suivi du *Régiment de la Calotte*, Opera-Comique, en un acte, en

en vers, en prose, en vaudevilles et en jargon, représentés tous les trois, le même jour, le premier et le dernier, pour la premiere fois, au Théatre de Francisque, à la Foire Saint-Laurent, en 1721; imprimés, tous les trois, avec chacun un Avertissement, dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Nous avons placé l'extrait des *Funérailles de la Foire* à la date de leur premiere représentation au Théatre de l'Opera, au Palais Royal, en 1718, et le titre de cette Piece ne se retrouve ici qu'à cause de sa seconde représentation à la Foire, espece de reprise pour compléter le Spectacle à cette époque, avec les deux autres Pieces.

Le Rappel de la Foire à la vie offre les suivans de la Foire qui entourent son mausolée, élevé dans le Préau de la Foire Saint-Laurent, et qui expriment les regrets que leur cause sa mort, lorsque l'Opera, personnifié, vient leur annoncer qu'il va descendre aux Enfers pour chercher la Foire, sa cousine, d'où il la leur ramenera vivante. Il y descend, en effet, et Mercure, qui précede son retour, raconte aux Forains comment l'Opera est parvenu à endormir toute la Cour infernale, en lui chantant des morceaux de quelques Poëmes Lyriques nouveaux. Profitant de ce sommeil pour enlever la Foire, l'Opera reparoît avec

elle et la rétablit dans son domaine, à condition qu'elle recommencera à être sa tributaire. M. Vaudeville, le Poëte ordinaire de la Foire, lui consacre, de nouveau, ses talens ; et il est accueilli par elle, ainsi que par ses suivans, qui ont éconduit M. Giblet, autre Auteur, parce qu'il a fait un Livre contre elle, depuis qu'elle est morte. La Comédie Françoise et la Comédie Italienne, avec leur suite à chacune, sous le prétexte de complimenter la Foire sur son rappel à la vie, viennent encore pour lui chercher querelle. Mais le Public, personnifié, interpose son autorité et les réconcilie. La Comédie Italienne propose même à la Comédie Françoise de se loger près de la Foire, pour preuve de bonne intelligence entr'elles. La seconde s'y refuse ; et la premiere s'y déterminant, ordonne à ses suivans, des deux sexes, de se joindre à ceux de la Foire pour former un Divertissement, par lequel la Piece finit.

« Pour mettre au fait du Régiment de la Calotte ceux qui n'y sont pas, dit l'Avertissement placé au-devant de cette Piéce, ils sauront que c'est un Régiment métaphysique, inventé par quelques esprits badins, qui s'en sont fait eux-mêmes les principaux Officiers. Ils y enrôlent tous les particuliers, nobles et roturiers, qui se distinguent par quelques folies marquées, ou quelques traits de ridicule. Cet enrôlement se fait par des brevets, en prose ou en vers, qu'on a soin de distribuer dans le monde ; mais la plupart de ces brevets sont l'ouvrage de Poëtes téméraires, qui, de leur propre autorité, font des

levées de gens qui déshonoreroient le corps, par leur mérite et leur sagesse, si le Commissaire ne les cassoit point aux revues. »

Momus, chargé de la Police du Régiment de la Calotte, se plaint de la Folie, qui s'est mêlée d'en faire les recrues, et il prétend qu'elle a délivré des brevets à des sujets peu dignes de figurer dans ce corps. Pour s'en assurer il procede à la revue de ces nouveaux enrôlés. Ce sont un Avocat, qui a plaidé contre sa femme infidelle, et que Momus fait trompette; une autre femme galante, ruinée par un dissipateur, et qui se voit condamnée à être Vivandiere; un Parisien ayant la manie de toujours parier qu'il pleuvra, et qui est fait Astrologue du Régiment; un Poëte satyrique, qui en est fait sous-Secrétaire, et une Coquette à laquelle Momus donne la charge d'Inspectrice de la Troupe. L'Avocat et le Parieur étoient deux personnages existant alors à Paris. Le Pantalon de la Comédie Italienne vient ensuite solliciter des brevets pour tous ses camarades, en exposant les titres que chacun d'eux peut avoir pour être admis dans le Régiment. Momus assemble tous les Calotins et toutes les Calotines, qui sont vêtus, les deux sexes également, d'une robe parsemée de rats, et qui portent une calotte sur la tête et une marotte à la main; et après qu'il a prononcé un Discours, en latin macaronnique, et que l'on a fait subir à Pantalon un examen, dans le même jargon, comme à la réception de Médecin du *Malade imaginaire* de Moliere, on le reçoit, pour lui et pour

tous ses camarades, et les Calotins et les Calotines forment des danses qui terminent la Piece.

Ces trois Pieces, faites en société avec Fuzélier et d'Orneval, reçurent un accueil très-favorable, et furent jouées ensemble devant la Duchesse d'Orléans, sur le Théatre du Palais Royal, au mois d'Octobre de la même année. La premiere et la seconde furent reprises, aussi ensemble, le même jour, au Théatre d'Honoré, à la Foire Saint-Laurent, en 1725, et la premiere, seule, sous le titre du *Testament de la Foire*, retouchée par Pittenec, fils de Le Sage, eut encore une reprise, au Théatre de Ponteau et de Vienne, associés, à la Foire Saint-Germain, en 1734, à ce que nous apprend l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Théatres de la Foire.*

L'Ombre du Cocher Poëte, Prologue, en prose et en vaudevilles, suivi de *Pierrot Romulus*, ou *Le Ravisseur poli*, Parodie, en un acte, en prose et en vaudevilles, et du *Rémouleur d'Amour*, Opera-Comique, aussi en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés tous les trois, le même jour, pour la premiere fois, sur le Théatre des Marionnettes de La Place, à la Foire Saint-Germain, en 1722; imprimés, avec un Avertissement, au-devant de la premiere de ces Pieces, dans le *Théatre de la*

Foire, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

« Les Auteurs de l'Opera-Comique voyant encore une fois leur Spectacle fermé, plus animés par la vengeance que par un esprit d'intérêt, s'aviserent d'acheter une douzaine de Marionnettes et de louer une loge où, comme des assiégés dans leurs derniers retranchemens, ils rendirent encore leurs armes redoutables. Leurs ennemis, poussés d'une nouvelle fureur, firent de nouveaux efforts contre Polichinelle chantant, mais ils n'en sortirent pas à leur honneur, » dit l'Avertissement placé au-devant de ces trois Pieces.

Le Prologue qui se passe à Paris, sur le Pont-Neuf, est formé par Polichinelle, son compere, quelques Acteurs Forains, l'Enchanteur Gribouri et plusieurs habitués du Pont-Neuf, tels qu'un Opérateur, une faiseuse de touts de gibecière, des Marchands de Chansons, des crieuses de vieux chapeaux, des Décrotteurs, des Porte-faix et un Tisannier. L'Enchanteur évoque l'Ombre du fameux Cocher Poëte, Chansonnier du Pont-Neuf, afin qu'il doue les Comédiens Marionnettes de la faculté de chanter; ce qu'il opere, en leur donnant à chacun quelques coups de son fouet sur les épaules. Ensuite Gribouri leur présente deux Pieces, qu'il dit avoir tirées du Magasin de la Foire, et qui sont *Pierrot Romulus* et *Le Rémouleur d'Amour*. Ils se disposent à les jouer, et le Prologue finit par un Divertissement que forment

les habitués du Pont-Neuf, en réjouissance de l'heureuse apparition de l'Ombre du Cocher Poëte.

Pierrot Romulus est la Parodie de la Tragédie de *Romulus*, que Houdart de La Motte donna au Théatre François au commencement de la même année.

Quant au *Rémouleur d'Amour* en voici le sujet.

L'Amour vient à Paris chercher Pierrot, qui est Rémouleur, et il l'emmene à Cythere, ainsi que sa meule, en brouette, pour y aiguiser ses traits qui se trouvent émoussés. L'Amour doit donner audience à plusieurs personnages. Il expédie d'abord un jeune Paysan et une jeune Paysanne, qui sont troublés dans l'inclination qu'ils ont l'un pour l'autre par un riche rival. L'Amour promet de l'engager ailleurs; et, obligé de s'éloigner de Cythere, il charge Pierrot de recevoir, tous ceux qui se présenteront. Ce sont un Petit-Maître, qui se plaint de l'indifférence d'une Actrice à laquelle il n'a point offert d'argent; un Maître de Pension Latine, qui trouve mauvais que ses écoliers s'amusent avec sa femme et sa fille, au lieu d'étudier; une Coquette, qui voudroit que ses amans exigeassent chacun une moins longue constance d'elle; un Suisse, qui desireroit faire consentir une jeune Cabaretiere à l'épouser. Pierrot dit au Petit-Maître qu'il devoit enrichir sa Comédienne pour l'attendrir; au Maître de Pension, qu'il doit se défaire de ses écoliers quand ils commencent à grandir; il promet à la Coquette de rémoudre des traits pour ses amans, qui ne la feront aimer de cha-

eun d'eux qu'une semaine ; au Suisse d'en aiguiser un qui le fera rechercher par sa Cabaretiere. Pierrot voit aussi arriver vers lui la Couturiere Fanchette, sa maîtresse, jusques-là indifférente à sa flamme, et qui y est, enfin, devenue sensible ; et l'Amour, qui revient, les unit. Une troupe de Pélerins et de Pélerines de Cythere célebre cette union par des danses qui terminent la Piece.

Ces trois Pieces, composées en société avec Fuzélier et d'Orneval, eurent un tel succès que le Duc d'Orléans, Régent, voulut les voir, et que dans le tems il les fit représenter, toutes les trois le même jour, au Théatre du Palais Royal, à deux heures après minuit, à ce que nous apprend l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire.*

Le jeune vieillard, Piece en trois actes, en prose et en vaudevilles, précédée d'un Prologue, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, à la Foire Saint-Laurent, en 1722, et imprimée, sans le Prologue, dans le *Théatre de la Foire.*

« Le Prologue (qui n'a jamais été imprimé) consistoit, dit l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, en trois Poëtes venant présenter des Pieces aux Acteurs Italiens, et demandant excuse pour les épigrammes qu'ils avoient lâchées contre cette Troupe. Lélio et ses camarades

acceptoient les offres de ces Auteurs. On les faisoit passer sous le drapeau, et ils étoient embrassés par tous les Comédiens. »

Au premier acte du *Jeune vieillard*, Cansou, fameux Cabaliste, est dans une de ses maisons de plaisance, près Surate ; mais, voulant aller s'enfermer, pendant un an, dans une caverne, pour y méditer sur les merveilles de la nature, il charge Adis, un de ses jeunes esclaves favoris, né à Ceylan, de veiller sur sa maison et sur la conduite de Farzana, sa Favorite. Adis est tellement attaché à Cansou qu'il refuse de recouvrer sa liberté qu'un de ses parens veut lui faire racheter, par Arlequin, son valet, qu'il envoie de Ceylan, exprès, et il voit partir Cansou avec chagrin, en lui promettant de remplir ses intentions, durant son absence. Torgut, autre esclave, bouffon, vieux et contrefait, veut séduire Farzana, qui le méprise ; mais qui fait ensuite une déclaration au jeune et bel Adis. Celui-ci, fidele à son maître, se jette aux pieds de Farzana pour la conjurer de ne point le contraindre à trahir son devoir. Cansou, ayant oublié une lampe, dont il aura besoin dans la caverne, revient la chercher ; et Torgut, sachant que Farzana lui préfere Adis, le fait surprendre à ses pieds par Cansou, qui, furieux d'abord, croyant Adis coupable, emploie son art magique, et le change en vieillard décrépit. Adis se disculpe, et Cansou, par une seconde opération cabalistique, reconnoît son injustice, qu'il ne peut réparer, à moins qu'une belle fille, au-dessous de vingt ans, ne devienne amoureuse d'Adis. Cansou

pardonne à Farzana et à Torgut, à la priere d'Adis, auquel il donne ce dernier pour esclave, et il repart pour la caverne, en mettant Adis en possession d'un Palais superbe qu'il a à Surate. Adis, en s'y rendant, avec Arlequin, qu'il a retenu auprès de lui, rencontre une troupe d'esclaves, des deux sexes, avec le Marchand à qui ils appartiennent. Il les achete, pour remplir magnifiquement son Palais; et, afin d'essayer leurs talens, il leur fait exécuter des danses, qui terminent ce premier acte.

Au second acte, Adis se présente à plus de mille filles de Surate, qui sont venues le voir, espérant lui persuader qu'elles l'aimoient, afin de l'épouser, malgré sa vieillesse, et à cause de ses grandes richesses, d'après la publication qu'il en a fait faire, par Torgut, dans toute la Ville. Mais, aucune n'ayant opéré son rajeunissement, il ne peut douter de leur dissimulation. Une, pourtant, nommée Cadige, jolie Paysanne, des environs de Surate, lui avoue, de bonne-foi, avoir de l'amour pour le jeune Adis, qu'elle a vu à la suite de Cansou. Adis, enchanté de cette découverte, parce qu'il est devenu aussi amoureux de Cadige, dès qu'elle a paru devant lui, veut lui faire croire qu'il est le grand-pere de celui qu'elle aime; mais, cela ne produisant rien pour son rajeunissement, il lui apprend la vérité de sa métamorphose, et la condition à laquelle elle doit cesser. Cadige doutant de ce prodige n'en avance point le terme. Cependant, Adis, désolé, se rappelle que Cansou lui est apparu, en songe, et qu'il lui a annoncé

que s'il s'embarquoit pour Ceylan, il verroit la fin de ses malheurs. Cadige commençant à craindre de perdre le jeune Adis, si elle s'éloigne du vieillard, consent à le suivre dans ce voyage, pour lequel Arlequin fait préparer le vaisseau qui l'a amené à Surate. Cadige est confiée aux soins et à la garde d'une vieille esclave, nommée Sutlumémé; et, avant ce départ, les autres esclaves d'Adis forment un nouveau Divertissement, qui termine le second acte.

Au troisieme acte, le vaisseau d'Adis battu par une tempête a échoué contre une isle, où les vieillards, des deux sexes, sont préférés aux jeunes gens, en amour et en affaires. Deux Officiers de la Reine qui gouverne cette isle veulent d'abord s'emparer de Sutlumémé, dont ils se disputent la possession; et celui à qui l'autre est forcé de la céder, en fait sa favorite, en destinant Cadige, qu'il dédaigne, à la servir. On conduit Adis devant la Reine, qui veut aussi-tôt l'épouser et lui faire partager son trône. Les Insulaires lui donnent une fête, pendant laquelle deux enfans de quatorze ans, un Prince et une Princesse, dont la Reine est la grande mere, présentent à Adis le sceptre et la couronne. Mais la jeune Princesse ressentant subitement de l'amour pour Adis, en fait hautement l'aveu, et par-là le désenchante soudain. Ce changement le fait paroître aux habitans de cette isle aussi peu digne de la jeune Princesse que de la vieille Reine. On l'accuse même d'être Sorcier, et, comme tel, on se dispose à le faire périr, ainsi que tous ceux qui l'ont suivi. Mais Can-

sou vient à son secours, avec une troupe de Génies et de Gines. Il lui apprend qu'il avoit découvert, dans des livres que recele la caverne, d'où il sort, l'existence et la situation de cette isle des vieillards, et que c'étoit le lieu où devoit s'opérer son rajeunissement; ce qui l'avoit engagé à lui conseiller, en songe, de s'embarquer, en lui inspirant pour motif de voyage le dessein de retourner à Ceylan. Il l'unit à Cadige, agréablement convaincue qu'elle retrouve le jeune Adis dans le vieillard rajeuni. Les Génies et les Gines célebrent, par des danses, cet heureux événement; après quoi Cansou monte sur le vaisseau d'Adis, et s'en retourne à Surate, avec les deux époux, dont il ne veut plus se séparer, et sa suite et la leur les y accompagnent aussi. Il y a, dans cet acte, quelques scenes épisodiques de différens personnages de l'isle des vieillards, qui viennent faire leur cour à Arlequin, et l'intéresser, par des présens, à leur accorder sa protection auprès d'Adis, qu'ils croient devoir être leur Roi. Ce sont un Financier, qui voudroit obtenir la ferme des lunettes, des cannes et des béquilles de toute l'isle; une Marchande, qui a inventé une pommade et une essence faites d'eaux propres à vieillir les jeunes gens, en peu de tems, et qui demande un privilége pour s'en assurer le débit, et un Comédien, de soixante ans, sortant du Collége, ayant besoin d'une dispense d'âge pour entrer dans la Troupe de la Reine, où l'usage veut qu'on ne paroissent point avant d'en avoir soixante et dix.

Cette Piece, tirée des *Contes Persans*, eut peu de succès. Elle fut faite en société avec Fuzélier et d'Orneval, et les airs neufs en étoient de la composition de Mouret.

Le Dieu du Hasard, Prologue, en prose, suivi de *La Force de l'Amour*, Piece en un acte, en prose et en vaudevilles, et de *La Foire des Fées*, Piece aussi en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés tous les trois, le même jour, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, à la Foire Saint-Laurent, en 1722; imprimés dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, qui se passe au Parnasse, Arlequin et Pantalon, Comédiens Italiens, viennent prier Thalie de leur donner quelques Pieces nouvelles, pour l'ouverture de leur Théatre de la Foire. Elle leur répond que c'est le Dieu du Hasard qui préside au choix des productions Dramatiques; et ce Dieu, auquel elle les présentent, leur fait tirer, dans une urne, les titres de deux Pieces, qui sont *La Force de l'Amour*, et *La Foire des Fées*. Il les envoie à son Magasin, avec les numéros de ces deux Pieces, que le Caprice, son Secrétaire, doit leur délivrer, et qu'ils se proposent de jouer ensuite.

Dans

Dans *La Force de l'Amour*, Lélio, Gentilhomme Napolitain, arrivé à Livourne, pour y épouser sa cousine, Isabelle, rencontre une troupe d'Égyptiens et d'Égyptiennes, et il devient amoureux de la premiere de celles-ci, nommée Spinette, qui, pour s'assurer s'il l'aime véritablement, exige qu'il entre dans la troupe et qu'il en prenne l'habit. En se travestissant ainsi, il laisse tomber le portrait d'Isabelle, à laquelle il avoue avoir été près de s'unir, sans la connoître et sans en être connu; et le frere de Spinette, nommé Clarin, prenant de l'amour pour Isabelle, sur la seule vue de son portrait, il fait consentir Lélio à le laisser passer pour lui auprès d'Isabelle, qu'il desire obtenir. Lélio se prête, malgré lui, à cette tromperie, par la force de son amour pour Spinette, qui l'y contraint. Cependant, le Marquis d'Ascorino, pere de Lélio, survenant, sans être attendu, découvre la fourberie, et les prétendus Égyptiens sont obligés de se faire connoître. Clarin n'est autre chose qu'Alphonse, Prince Sicilien, et Spinette, la Princesse Mathilde, sa sœur, qui s'étoient déguisés de cette maniere, avec leur suite, pour se soustraire à la vengeance de Roger, Roi de Sicile, qui avoit eu des querelles politiques avec leur famille, et dont le Gouverneur de Livourne leur apprend la mort, dans le moment même. Alphonse est uni à Isabelle, ainsi que Lélio à Mathilde; et Arlequin, valet de Lélio, se joint, avec Scaramouche, valet du Marquis, à la suite du Prince et à celle de la Princesse, pour célébrer, par des danses,

cette heureuse journée et ce double mariage, qui finit la Piece.

Quant à *La Foire des Fées*, voici quel en est le sujet.

Les Fées, voyant que leur empire sur les humains est fort diminué, et voulant essayer de le rétablir, imaginent d'ouvrir, dans leur pays, une Foire, pendant laquelle elles se proposent de satisfaire, gratis, les vœux de tous les peuples de la terre, en commençant par la France. Les Fées Argentine, Gracieuse, Spirituelle, Courageuse, Savante et plusieurs autres, présidées toutes par la Fée Doyenne, remplissent les boutiques de leur Foire des choses dont elles veulent douer ceux qui s'adresseront à elles; et il suffit de souhaiter une de ces choses pour se trouver transporté aussi-tôt dans cette Foire. Il y paroît un mauvais Poëte, qui desire de devenir riche. La Fée Doyenne l'envoie à la Fée Argentine, qui, d'un coup de sa baguette, le doue de la faculté de voir entrer dans sa poche une pistole à chaque cheville qu'il mettra dans ses vers. Un Plaideur Normand venant demander un moyen de tromper sans qu'on le trompe, reçoit seulement la faculté de n'être point trompé. Une petite fille qui voudroit, sur le champ, devenir grande, pour avoir des amoureux, est plongée dans un sommeil de plusieurs années, d'où elle ne sortira qu'avec la dose de sagesse suffisante pour se bien conduire. Un Gascon, infatué de son mérite, n'obtient rien, parce qu'il croit avoir tous les dons en partage. Une Bretonne qui a

vu son amant s'éloigner d'elle, parce qu'elle le rendoit malheureux, à force de mauvais traitemens, qu'elle vouloit qu'il regardât comme des preuves de son amour, reçoit le don de la douceur, pour le ramener à elle. Un Agioteur, qui autrefois a été Cocher de fiacre, qui a fait une grande fortune depuis, dans les affaires, et qui s'est enfin ruiné, en folles dépenses, voudroit qu'on lui donnât un moyen de réparer ses pertes, et il n'obtient que l'endurcissement de son dos aux coups de cannes, pour reprendre son premier métier. Une jeune Agnès de Village, honteuse de son ingénuité, qu'elle croit avoir dégoûté son amant, et demandant à connoître l'art de la coquetterie; mais à laquelle on n'en montre que les dangers. Arlequin, amant de Violette, fille de Pantalon, qui ne veut pas la lui donner, parce qu'il le trouve trop pauvre, vient aussi demander un don; c'est celui de pouvoir convertir en or tout ce qu'il touchera. Il l'obtient, et en fait l'épreuve sur Pantalon, dont il touche le nez, qui devient or. Ils sont désolés, tous les trois; mais la Fée Doyenne, à la priere de Pantalon, lui remet son nez dans l'état naturel, et, à celle de Violette, elle retire son premier don à Arlequin, auquel elle fait présent d'une phiole intarissable contenant l'eau de beauté, dont le débit doit lui faire faire fortune à Paris. Alors Pantalon consent à l'unir à Violette, et les Fées terminent cette premiere séance de Foire et la Piece par des danses.

Ces trois Pieces furent faites en société avec d'Or-

neval, et la musique des airs neufs étoit de la composition de Mouret.

Arlequin, Barbet, Pagode et Médecin, Piece Chinoise, en deux actes, en prose, en monologues, mêlée de jargon, et précédée d'un Prologue, en prose et en vaudevilles, représentée, pour la premiere fois, par la Troupe de Restier, à la Foire Saint-Germain, en 1723, et non imprimée.

Dans le Prologue, qui est formé par Gille, Arlequin et une troupe de Sauteurs, le premier annonce au Public que restrains, de nouveau, aux Pieces en monologues, et sans s'y être attendus, ils n'ont aucune de ces Pieces prête à être jouée, et qu'ils ne savent comment l'amuser jusqu'à ce qu'il leur en vienne quelqu'une. Mais Arlequin arrive, avec un paquet, qu'il dit être de vieux papiers d'un Poëte Allemand, qui faisoit des Ouvrages François, et qui est mort de misere; que ces papiers, achetés par une beurriere, lui ont été cédés, au poids de deux livres, pour la somme de sept sols. La liasse porte pour titre: *Recueil de Pieces en monologues et à la muette.* Arlequin et Gille la feuillent ensemble, et s'arrêtent d'abord à la Piece intitulée *Arlequin, Barbet, Pagode et Médecin*, qu'ils vont se préparer à jouer, pendant que les Sauteurs font des exercices, pour terminer le Prologue.

Dans la Piece, le fils du Roi du Japon, devenu amoureux de la fille du Roi de la Chine, sur la seule vue du portrait de cette Princesse, vient à la Cour de Pékin, incognito, avec Arlequin, son valet; mais, ne sachant comment parvenir à voir la Princesse, Arlequin se couvre de la peau d'un vieux Barbet, qui leur est mort, la veille, en chemin, et, à la suite du Roi de la Chine, rentrant dans son Palais, il s'introduit jusques dans l'appartement de la Princesse. On l'en chasse; mais il y a remarqué deux fort belles Pagodes, d'où il a deviné qu'elle aimoit ces sortes de figures, et, muni d'une lettre du Prince et de son portrait, il se fait passer pour une nouvelle Pagode, d'une savante mécanique, se fait annoncer ainsi à la Cour, est acheté par le Roi et placé chez la Princesse, à laquelle il déclare l'amour de son maître, dont il lui remet la lettre et le portrait. La Princesse partage aussi-tôt cet amour; et, desirant, à son tour, voir le Prince, elle dit à Arlequin qu'il pourroit s'introduire dans le Palais, en se donnant pour Médecin, lui apprenant que celui du Roi vient de mourir, et ajoutant qu'il n'a qu'à se proposer pour le remplacer. Arlequin goûte ce projet; et, pour sortir du Palais, il engage la Princesse à faire accroire qu'il y a quelque chose de dérangé dans la nouvelle Pagode, que le Roi fait reporter chez le Marchand qui l'a vendue. Arlequin prend une robe de Médecin, déguise le Prince en Apothicaire, et ils sont présentés, pour tels, au Roi, par le Colao, son premier Ministre et son favori. La Princesse feint

d'avoir la migraine, et le Roi lui envoie, lui-même, le prétendu Médecin, qui se fait suivre par l'Apothicaire. Pendant ce tems-là, un Ambassadeur du Roi du Japon vient demander en mariage, pour le fils de son maître, la fille du Roi de la Chine, et il l'obtient. Alors Arlequin fait reconnoître au Roi et à l'Ambassadeur ce jeune Prince dans l'Apothicaire. Le Roi leur pardonne leurs fourberies, unit le Prince à la Princesse et Arlequin à une de ses esclaves ; et la Piece est terminée par un Divertissement, que forment d'autres esclaves Chinois, des deux sexes, avec la suite de l'Ambassadeur du Japon.

Cette Piece et son Prologue furent faits en société avec d'Orneval, et ils se trouvent dans le manuscrit que nous avons cité.

Les trois Commeres, Opera-Comique, en trois actes, en prose et en vaudevilles, précédé d'un Prologue, et représenté, pour la premiere fois, par la Troupe de Restier, à la Foire Saint-Germain, en 1723 ; imprimé, avec un Avertissement, dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Cet Opera-Comique fut composé en société avec d'Orneval et Piron. Nous l'avons fait connoître dans le Catalogue des Pieces de ce dernier, tome dix-neu-

vieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.

Les Captifs d'Alger, Prologue, d'abord en prose, et ensuite en vaudevilles, par écriteaux, suivi de *La Toison d'Or*, Piece en un acte, d'abord en prose, et ensuite en vaudevilles, par écriteaux, et de *L'Oracle muet*, autre Piece en un acte, aussi d'abord en prose, et ensuite en vaudevilles, par écriteaux, représentés tous les trois, le même jour, pour la premiere fois, par la Troupe de Dolet et de La Place, associés, à la Foire Saint-Laurent, en 1724, et non imprimés.

Ces trois Pieces furent faites en société avec d'Orneval.

« Pour être au fait du Prologue, disent les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, il faut savoir qu'Honoré, Maître Chandelier à Paris, et alors nouvellement en possession du Privilége de l'Opera-Comique, ayant donné la préférence aux Pieces de MM. Fuzélier et Piron, MM. Le Sage et d'Orneval, par dépit, travaillerent pour un autre Spectacle Forain, tenu par Dolet et La Place, associés. Ce Prologue est donc une Critique de la conduite de cet Entrepreneur, et dans laquelle les Auteurs insererent le Conte du *Calendrier des Vieillards*, de La Fontaine, et une scene d'une Gasconne, ve-

nant à Alger, où la scene se passe, pour racheter un jeune Barbier, de Bordeaux, qu'elle aime, et qui est esclave; mais qui, se faisant passer pour Gentilhomme, par vanité, voit mettre sa rançon à un prix si haut qu'elle ne peut l'acquitter. Plusieurs Acteurs Forains viennent ensuite trouver le Corsaire Opérario, qui tient la Foire en esclavage, et conviennent, avec lui, de lui payer huit mille francs pour sa rançon. Deux Bourgeois de Paris se présentent, pour la même chose, et offrent dix mille francs, et mille écus de pot-de-vin. Le Corsaire, guidé par son seul intérêt, rompt son premier marché, et conclut avec les derniers venus, qui emmenent la Foire, malgré ses cris et ceux de ses Acteurs. Mais la Félouque des Bourgeois se brise contre un écueil; ils se sauvent, à la nage, et l'on retire la Foire noyée, au grand regrets de ses fideles Acteurs. »

Tel est, à-peu-près, l'extrait que donnent les freres Parfaict de ce Prologue, qui se trouve dans le manuscrit de la Bibliotheque du Roi, avec les deux autres Pieces, et y est précédé d'un Avertissement, qui en explique le sujet, et suivi d'une note, qui nous apprend qu'après les trois premieres représentations qu'on en donna, ainsi que des deux autres Pieces, Honoré les ayant toutes trois fait supprimer, par ordre, les Auteurs les mirent en vaudevilles, par écriteaux, en retranchant du Prologue la petite intrigue du Conte du *Calendrier des Vieillards* et la scene de la jeune Gasconne, comme faisant longueurs, et que ce fut de cette seconde maniere qu'il fut toujours joué depuis.

La petite Piece de *La Toison d'Or* est une sorte de Parodie de la Tragédie à machines de P. Corneille, sous le même titre, de l'Opera de J. B. Rousseau, sous celui de *Jason*, de la Comédie Françoise et Italienne de Fatouville, sous celui d'*Arlequin Jason*, et de toutes les autres Pieces où ce sujet avoit été déja précédemment traité à tous nos Théatres.

Quant à *L'Oracle muet*, voici quel en est le sujet.

Arlequin, Scaramouche et Gille, Pêcheurs, des bords de la Seine, après avoir été long-tems sans rien prendre, amenent, dans un filet, un vase de bronze, qu'ils ouvrent, et d'où ils voyent sortir un Diable, qu'un pouvoir magique y tenoit enfermé depuis cent ans. Bien content d'être délivré, il s'éloigne, et laisse le vase à Arlequin, en l'assurant qu'il a la faculté de rendre des Oracles muets. Il ne s'agit que de mettre la main dedans, en l'interrogeant, et l'on en retire de symboliques réponses. Arlequin se propose de faire sa fortune avec ce vase, en vendant ses oracles à tous ceux qui en seront curieux; et, pour l'éprouver le premier, il y met la main, desirant savoir comment son pere mourut. Il retire une corde, avec un nœud coulant. Scaramouche demandant au vase ce qui lui arriva un jour, à Paris, en plein marché, en tire une poignée de verges. La vérité de ces réponses leur laisse si peu de doutes sur la vertu de ce vase, que Gille ne se soucie pas de l'interroger. Mais le Diable a fait annoncer l'Oracle, et il leur vient, de toutes parts, des curieux, auxquels ils font payer leur curiosité. Un

jeune homme voulant savoir si celle qu'il a le dessein d'épouser est telle qu'elle doit être, tire du vase une cage ouverte, dont l'oiseau est envolé. Une femme qui est recherchée en mariage par un Marquis, par un Chymiste, et par un riche Marchand de Bois, veut savoir avec lequel des trois elle peut être plus heureuse. Pour le premier elle tire une souriciere tendue, pour le second il ne sort que de la fumée, mais pour le troisieme elle voit paroître des perles et des diamans. Un Paysan, dont la prétendue est venue passer quelques mois à Paris, chez sa maraine, avant le terme où il doit l'épouser, veut savoir ce qu'elle a fait là pendant ce tems, et il tire une poupée, représentant un enfant au maillot. Un Poëte Dramatique et un Auteur Critique, inquiets sur le sort futur de leurs Ouvrages, tirent le premier des sifflets et le second des cornets à épiceries. Deux jeunes personnes aimant le même homme, et desirant savoir laquelle d'entr'elles il aime véritablement, tirent un papillon qui s'envole, malgré les efforts qu'elles font, l'une et l'autre, pour l'attraper. Un Chapelier, sur le compte de la femme duquel ses voisins plaisantent, mais qu'il croit que l'Oracle va justifier, en tire une paire de cornes, en présence de deux des voisins, qui perdent la curiosité de tenter, pour eux-mêmes, une pareille épreuve. Une Ouvreuse de Loges de l'Opera-Comique, envoyée par les Entrepreneurs afin d'apprendre s'ils bénéficieront ou non sur l'entreprise, tire une balance, dont l'un des bassins, qui est ce-

lui de la recette, est en haut, et l'autre, celui de la dépense, est en bas. Enfin, quatre émissaires de l'Opera-Comique viennent fondre sur Arlequin, Scaramouche et Gille, pour se venger des prédictions de l'Oracle. Après quelques coups donnés, de part et d'autre, Scaramouche et Gille se sauvent, Arlequin se jette dans le vase, d'où ressort le Diable, qui épouvante les émissaires de l'Opera-Comique et les fait fuir, et ce combat termine la Piece.

Une note qui se trouve à la fin de cette Piece, dans le manuscrit de la Bibliotheque du Roi, nous apprend que lorsque les Auteurs en mirent la prose en vaudevilles, par écriteaux, ils supprimerent, comme faisant longueurs, la scene du Poëte et du Critique, celle des deux amoureuses d'un volage, et celle du Chapelier et de ses voisins; et que ce fut de cette seconde maniere qu'on la joua toujours depuis.

La Pudeur à la Foire, Prologue, en vaudevilles, par écriteaux; suivi de *La Matrône de Charenton*, Piece en un acte, en vaudevilles, par écriteaux, et des *Vendanges de la Foire*, autre Piece, aussi en un acte, en vaudevilles, par écriteaux, représentés tous les trois, le même jour, pour la premiere fois, par la Troupe de Dolet et de La Place, associés, à la Foire Saint-Laurent, en 1724, et non imprimés.

Le Prologue est une Critique de l'Opera-Comique. La Pudeur, personnifiée, raconte au Limonadier de la Foire Saint-Laurent, qu'ayant été obligée d'abandonner l'Opera et la Comédie Françoise, elle veut aller chez Dolet. Le Limonadier lui conseille d'essayer plutôt de l'Opera-Comique. Elle y va; mais, un instant après, elle en revient très-offensée; et, armée d'un bâton, elle décharge sa colere sur le dos du Limonadier, et sur celui du Gille de Dolet, parce qu'elle trouve le Gille et le Limonadier riant ensemble de la nouvelle et malheureuse épreuve qu'elle vient de tenter. Ainsi finit ce Prologue.

La Matrône de Charenton est une sorte de Parodie de la Tragi-Comédie de *L'Ephésienne*, de Brinon, jouée en 1614, de la Comédie Françoise et Italienne, de *La Matrône d'Ephese*, de Fatouville, jouée en 1632, mise en vaudevilles, par Fuzélier, sous le même titre, pour l'Opera-Comique, en 1714, et de la petite Comédie Françoise du même titre, de Houdart de La Motte, jouée en 1702.

Quant aux *Vendanges de la Foire*, c'est encore une Critique de l'Opera-Comique, et particuliérement relative aux *Vendanges de Champagne*, Piece en vaudevilles, que Fuzélier venoit d'y donner, dans le même tems, qui réussit peu et qui donna lieu au titre de celle-ci, dans laquelle l'Opera-Comique, personnifié, les Entrepreneurs, les Acteurs et Actrices de ce Spectacle font d'abord une entrée triomphante, en Vendangeurs et en Vendangeuses, dans un riche vignoble, prêt à être récolté; mais ils en sont pour les frais

frais de l'entreprise, qu'ils se voient forcés à céder à d'autres, et ces autres sont les Acteurs et Actrices de la Troupe de Dolet, vêtus, de même, en Vendangeurs et en Vendangeuses, qui, par une entrée pompeuse aussi, se mettent, à leur tour, en possession du vignoble, et en devoir de le vendanger : ce qui finit la Piece.

Ces trois Pieces, faites en société avec d'Orneval, se trouvent dans le manuscrit de la Bibliotheque du Roi, avec un Avertissement au-devant de la premiere, et un au-devant de la troisieme, pour en expliquer les sujets.

Divertissement préparé pour le Roi, au voyage de Chantilli, Piece en un acte, en vers libres, destinée à être entiérement mise en musique neuve ; non représentée et non imprimée.

Vénus, l'Amour, Diane, suivie de la Nymphe Aréthuse, et Mars, suivi d'une troupe de Guerriers, viennent dans la Forêt de Chantilli se disputer le droit de régner, exclusivement, sur le cœur de Louis XV, et d'occuper tous ses momens ; mais ils finissent par consentir à se le céder, tour-à-tour, et la Piece est terminée par le siége simulé d'un Fort, qu'une partie des Guerriers défend et que l'autre attaque et prend.

Cette Piece, composée en société avec d'Orneval, est, dans le manuscrit de la Bibliotheque du Roi, précédée d'un petit Avertissement qui dit que « faute de tems, elle n'a pas été représentée ; le Roi ayant moins demeuré à Chantilli qu'on ne s'y étoit attendu. »

Arlequin Prologue, Prologue, en un acte, en prose, suivi de *L'Arbitre des différens*, Comédie, en trois actes, en prose, représentés, tous les deux le même jour, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 10 Avril 1725; non imprimés.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de ce Prologue les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*.

« Mario, Comédien Italien, vient au bas du Mont Parnasse, de la part de ses camarades, pour chercher un Prologue, dont on ne peut se passer au-devant d'une Piece nouvelle. Il rencontre *Le Mercure Galant*, personnifié, et joué par Trivelin, qui l'adresse au Prologue même, personnifié aussi, et joué par Arlequin, vêtu d'une maniere qui désigne tous les Théatres. Mario prie le Prologue d'accompagner une nouveauté qui va paroître sur le Théatre des Comédiens Italiens. Le Prologue s'en défend long-tems, comme fatigué de se trouver à tous les Théatres; mais il se rend, enfin, aux instances de Mario, et il se fait aussi-tôt remplacer par une troupe de Danseurs et de Danseuses, lesquels, en attendant la Piece, exécutent un Divertissement, qui caractérise les différens Théatres de Paris. »

Cette Piece n'est autre chose que la Comédie du *Point d'Honneur*, de laquelle nous avons parlé plus

haut. Le Prologue et quelques changemens dans la Piece furent faits en société avec d'Orneval. Elle se trouve, avec le Prologue, dans le manuscrit de la Bibliotheque du Roi.

L'Enchanteur Mirliton, Prologue, en prose et en vaudevilles, suivi du *Temple de Mémoire*, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, et des *Enragés*, ou *La Rage d'amour*, Opera-Comique, aussi en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré, à la Foire Saint-Laurent, en 1725; imprimés tous les trois dans le *Théatre de la Foire*, et le second seulement, dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, Mézettin et Olivette sont envoyés, par l'Opera-Comique, au Palais de l'Enchanteur Mirliton, joué par Pierrot, pour lui demander des Pieces en vaudevilles. Il leur fait venir du Pont-Neuf, par une opération magique, Cloupletgor, le Démon des couplets, qui s'y trouvoit alors, et qui leur apporte les deux Pieces du *Temple de Mémoire* et des *Enragés*; et, pour terminer ce Prologue par un Divertissement, Cloupletgor fait paroître les différens ha-

bitués du Pont-Neuf, des deux sexes, qui sont ses suivans, et qui forment des danses, selon leurs divers caracteres.

Dans la premiere Piece, la Folie a chargé la Renommée de publier, par toute la terre, que lasse du célibat, elle étoit disposée à épouser celui d'entre les hommes qui se croiroit le plus fou ; mais, aucun prétendant ne s'étant présenté, Pierrot, son confident, lui observe qu'elle auroit mieux réussi en cachant ses défauts sous un extérieur séduisant, comme font toutes les filles à marier. Elle goûte cet avis, prend le nom de la Gloire, et, d'un coup de sa marotte, se bâtit un Temple, auquel elle donne le nom de Temple de Mémoire. Elle fait annoncer, de nouveau, par la Renommée, qu'elle veut se marier, et que celui qu'elle croira digne d'être son époux obtiendra l'immortalité. Aussi-tôt il se présente un grand nombre de prétendans ; un Conquérant ; un Meûnier, enrichi par ses vols de grain ; un Peintre ridicule, joué par Arlequin ; un Bel-esprit, prôneur de Poëtes, et plusieurs Poëtes. La Folie les interroge, l'un après l'autre ; et, après avoir examiné leurs titres à sa main, elle les envoie, chacun séparément, prendre possession du Temple de Mémoire, en attendant l'Hymen. Mais ils s'impatientent bientôt d'attendre ; et, piqués de se voir en concurrence, ils viennent tous la presser de conclure, en faveur de l'un d'entr'eux. Elle se fait alors connoître pour la Folie. Désolés d'avoir été ainsi trompés, ils veulent tous s'enfuir ; mais elle les retient, et leur montre une

foule d'hommes, de toutes conditions, qui viennent aussi, dans l'intention de l'épouser, et auxquels elle joint les femmes de sa suite, pour former des danses, qui terminent la Piece.

Cette Piece, qui parut très-gaie, réussit beaucoup, et fut jouée, dans sa nouveauté, sur le Théatre du Palais Royal, devant la Duchesse d'Orléans. Elle fut reprise, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1728, sous le titre des *Noces de la Folie*, ou *Le Temple de Mémoire*, avec le même succès.

Quant aux *Enragés*, voici quel en est le sujet.

Un Médecin Anglois, qui soigne les personnes attaquées de la rage, pendant qu'elles prennent les bains de mer, s'est établi à Dieppe, dans une Hôtellerie, où il en vient un grand nombre, de tous côtés; tels qu'un Musicien, qui a la rage de la jalousie, qui maltraite sa femme, et que le Médecin guérit, en lui faisant boire d'excellent vin de Bourgogne; un Poëte satyrique, contre la rage duquel le Médecin déclare n'avoir point de remedes; un jeune garde-moulin, qui a la rage des femmes, et que le Médecin croit ne pouvoir mieux guérir qu'en le mariant. Mais Angélique, fille de M. Richard, Bourgeois, enrichi et fort avare, qui ne veut pas la marier, dans la crainte d'être obligé de lui donner une dot, est aimée d'un jeune homme, nommé Clitandre, qu'elle aime, et elle feint d'avoir été mordue d'un petit chien enragé, ainsi qu'Olivette, sa suivante, afin que son pere la mette entre les mains du Médecin, qui est des amis de Clitandre, et qui

se prête, ainsi que l'Hôtellier et sa femme, à un stratagême dont le résultat doit être l'union des deux amans. En effet, le Médecin fait accroire à M. Richard qu'il n'y a qu'un mari qui puisse guérir sa fille, et que, dans l'état où il la croit être, il ne connoît qu'un seul homme qui puisse, par la simplicité de son caractere, braver les suites de cette prétendue maladie et se charger d'épouser Angélique, moyennant une bonne dot. Cet homme est Clitandre, qui joue l'imbécille. M. Richard, pour sauver sa fille, est forcé de consentir à tout, et les deux amans sont unis. Olivette s'amuse, un moment, de sa feinte rage, en mordant Arlequin, valet de M. Richard, et que le Médecin, par plaisanterie, envoie prendre des bains de mer. La Piece est terminée par un Divertissement, que forme une troupe de Matelots et de Matelottes, rassemblée par l'Hôtelliere, pour célébrer les noces de Clitandre et d'Angélique.

Ces trois Pieces furent faites en société avec Fuzélier et d'Orneval, et la musique des airs neufs en fut composée par Gilliers.

La Reine des Péris, Parodie, en un acte, en prose et en vaudevilles, non représentée et non imprimée.

Cette Piece, qui fut faite en société avec d'Orneval, est la Parodie d'un Opera, du même titre, composé par Fuzélier, mis en musique par Aubert, et qui fut représenté en 1725. Le fonds du sujet en

est pris des *Contes Persans*, et, en langue Persanne, Péri veut dire Fée. Cette Parodie se trouve dans le manuscrit de la Bibliotheque du Roi.

Les Pélerins de la Mecque, Opera-Comique, en trois actes, en vers, en prose, en vaudevilles et en jargon, représenté, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré et Francisque, associés, à la Foire Saint-Laurent, en 1716, et imprimé dans le *Théatre de la Foire*.

Ali, Prince de Balsora, obligé de se soustraire, par la fuite, aux mauvais traitemens du Roi, son frere, a passé en Perse, où il est devenu amoureux de Rézia, fille du Sophi. Il lui a fait partager sa tendresse; mais le Sophi, voulant qu'elle épousât le grand Mogol, Ali s'est éloigné, et elle s'est fait passer pour morte, en se mettant en recherche d'Ali, sans savoir qu'elle route il avoit prise. Il est arrivé au Caire, avec Arlequin, son valet; et, se trouvant sans ressource, ils sont prêts à se mettre parmi des Calanders, qui vivent d'aumônes, lorsqu'une esclave de la Favorite du Sultan du Caire vient dire à Ali que sa maîtresse, qui l'a vu, au travers de sa jalousie, desire l'entretenir dans une maison séparée du Sérail, qu'elle a fait préparer à cet effet. Ali est informé de la mort de Rézia, mais il veut lui rester fidele, à jamais, et il refuse de se rendre à l'invitation. Cependant, Arlequin prend les clefs de la

maison et force son maître à y entrer, au moins, pour remercier la Favorite de la bonne volonté qu'elle lui montre. Deux belles femmes qu'Ali prend, l'une après l'autre, pour la Favorite, en recoivent un accueil froid, et l'assurance de la fidélité inviolable qu'il a jurée à la mémoire de sa maîtresse. Mais ces deux femmes ne sont que deux suivantes, envoyées pour l'éprouver, et la Favorite, qui paroît, enfin, n'est autre que Rézia, elle-même, qui, en courant après Ali, a été prise par un Corsaire, et vendue au Sultan du Caire, dont elle ess aimée, et qu'elle a su retenir jusques-là dans les bornes du respect auprès d'elle. Pendant que le Sultan est à la chasse, les deux amans se disposent à fuir ensemble; mais le retour précipité du Sultan les embarrasse, et ils vont se réfugier chez les Calanders, où se trouve une troupe de Pélerins, des deux sexes, qui est prête à partir pour la Meque, et avec laquelle ils se proposent de s'en aller. Le Sultan, furieux de l'évasion de Rézia, promet un riche présent à qui lui découvrira sa retraite; et un des Calanders, qui est de Balsora, auquel Ali s'est fait connoître et s'est confié, avec Rézia, a la lâcheté de les aller déceler. Le Sultan vient les chercher, lui-même, et veut les faire périr, lorsqu'entendant prononcer leurs vrais noms et apprenant qu'elle est leur naissance, il leur pardonne et les unit. Le Sultan donne au perfide Calander le prix de sa délation, et ordonne qu'il soit empalé, pour le punir d'avoir, par avarice, trahi le frere de son Roi; mais Ali et Rézia demandent et obtiennent

la grace de ce malheureux. Ils projettent de s'établir au Caire, à leur retour du pélerinage qu'ils vont faire de la Meque, et les Pélerins forment, avant le départ, un Divertissement, qui termine la Piece. Le premier et le second acte sont aussi terminés par chacun un Ballet, que forment des esclaves de Rézia, dans le premier, pour essayer de séduire Ali avant qu'il l'ait revue, et dans le second, pour célébrer sa constance à toute épreuve. Il y a au commencement du premier acte une scene épisodique, très-plaisante, d'un Peintre François, devenu fou, par la suite des mauvais traitemens que sa femme lui a fait essuyer, dont les accès se renouvellent chaque fois qu'il entend parler de mariage, et qui s'est retiré chez les Calanders, depuis qu'ils est veuf.

Cette Piece, qui fut faite en société avec Fuzélier et d'Orneval, et dont la musique des airs neufs étoit de Labbé, est pleine d'intérêt et de comique. Elle eut le plus grand succès et le mieux mérité, qui se soutint pendant six semaines, de suite, qu'elle excita l'empressement du Public dans sa nouveauté; ce qui lui valut l'honneur d'être jouée alors sur le Théatre du Palais Royal, devant la Duchesse d'Orléans. Elle fut reprise, au Théâtre de Ponteau, à la Foire Saint-Germain, en 1729, et fit encore le même plaisir.

Les Comédiens Corsaires, Prologue, en vers, en prose et en vaudevilles, suivi de *L'Obstacle*

favorable, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, et des *Amours déguisés*, autre Opera-Comique, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, représentés tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré et de Francisque, associés, à la Foire Saint-Laurent, en 1726; imprimés, avec un Avertissement au-devant du Prologue, dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

« L'idée du Prologue est heureuse et des plus jolies, dit l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, d'après l'Avertissement placé au-devant On y critiquoit le goût qui régnoit, depuis quelques années, dans les Pieces, tant Françoises qu'Italiennes, dans la plupart desquelles on voyoit le fonds et la forme des Divertissemens Forains. »

Un détachement des Comédiens François a été envoyé sur les côtes de Provence, et il y rencontre quelque Comédiens Italiens, qui reviennent d'Alger, où ils ont été, depuis peu, dans l'esclavage, s'étant laissés prendre en allant en Angleterre. Ces deux Troupes se liguent ensemble pour attaquer le vaisseau de l'Opera-Comique, près d'arriver à Marseille, où ce Spectacle Forain comptoit faire quelque séjour. Les Comédiens François et les Comédiens Ita-

Tiens montent sur le vaisseau qui a repassé ces derniers. Ils lâchent leur bordée aux Forains, sautent sur leur vaisseau, le sabre à la main, et les amenent prisonniers de guerre au Port, où il font l'inventaire de leurs habits et de leurs Pieces, dont ils s'emparent. Pour se modeler même sur eux dans le jeu de ces Pieces, ils les forcent à en représenter deux, en leur présence; et ce sont *L'Obstacle favorable* et *Les Amours déguisés*. Pendant que les Forains se préparent à jouer ces deux Pieces, les deux Troupes, Françoise et Italienne, célebrent leur victoire sur les Forains par des danses, qui terminent le Prologue.

L'Obstacle favorable roule sur la querelle qui existoit alors entre les Médecins et les Chirurgiens, et qui faisoit grand bruit dans le monde. M. Trousse-Galant, Médecin de Paris, a loué un Château, à quelque distance de cette Ville, et s'y est retiré, avec son fils, Valere, sa fille, Argentine, et sa niece, Nanette. Mais Argentine est aimée d'un jeune Chirurgien, aussi de Paris, nommé Dorante, qu'elle aime, Valere est également engagé, par une inclination réciproque, avec Spinette, sœur de Dorante, ainsi que Nanette avec Arlequin, Frater de Dorante. Cette retraite de M. Trousse-Galant, et la querelle qui divise les deux corps ôtent aux six amans l'espérance de se voir unis. Cependant, Spinette, déguisée en Paysan, vient se proposer pour Berger au Fermier du Château, qui la reçoit, et Dorante, vêtu en Espagnolette, suivi d'Arlequin, vêtu en

vieille Duegne, viennent aussi chez M. Trousse-Galant, sous le prétexte de se trouver, par hasard, auprès de son Château, et de vouloir le consulter sur un accident de grossesse qui arrive à la jeune Espagnolette, veuve depuis peu, en se rendant d'Espagne à Paris, avec sa mere, pour se mettre, l'une et l'autre, au service de quelques Dames. M. Trousse-Galant les retient, tous trois, chez lui, pour veiller, le prétendu Berger sur son fils, et les prétendues Duegnes sur sa fille et sur sa niece. Ce choix de surveillans n'est pas malheureux pour les six amans; mais ce qui accélere encore leur bonheur, c'est que le Médecin ordonne au Bailli, malade, des drogues qui le font mourir, et que deux Paysans, valets du Bailli, veulent ensuite assommer le Médecin. Il reçoit d'eux, en effet, un coup de bâton à la tête, et dont on lui fait craindre les suites dangereuses, s'il n'a promptement recours à un Chirurgien. Ce nom seul le met en fureur. Cependant, la peur de la mort l'inquiete, et il sent enfin l'utilité dont peuvent être les Chirurgiens. Dorante se fait connoître à lui, ainsi que sa sœur et Arlequin, mais en exigeant son consentement aux mariages des six amans, avant d'entreprendre de le guérir de sa blessure, qui n'est autre chose qu'une légere égratignure. Le Médecin se rend, et tout le monde est satisfait. Il y a dans cette Piece une scene épisodique, très-plaisante, d'un Maréchal du Village, et qui, ayant guéri d'une maladie le cheval du Médecin, refuse l'argent qu'il lui offre pour sa cure, en le traitant de confrere, et

en

en lui prouvant qu'avec moins de savoir que lui, moins de rense ignemens de la part de ses malades il a beaucoup plus de mérite à les guérir. Les gens du Village venant au Château faire le lendemain de noce de la niece du Fermier, forment des danses, qui ajoutent encore aux agrémens de la Piece et qui la terminent.

Voici quel est le sujet des *Amours déguisés.*

Vénus a ordonné une revue générale des amans, et a choisi pour Commissaire Mercure, qui fait Arlequin l'un de ses Aides-de-Camp. Les amans arrivent, de tous côtés, à Cythere, et l'on voit paroître, successivement, plusieurs personnages, des deux sexes, qui veulent que l'on croie qu'ils y sont venus malgré eux, et qui s'efforcent à déguiser leur amour, sous l'apparence de l'estime, de la pitié, de la reconnoissance, et même sous celle d'une haine simulée. Dans le nombre de ces personnages, la jeune Colette, qui aime, en secret, son cousin Léandre, duquel elle est aimée, sans mystere, veut cacher son amour sous le nom de l'amitié; mais Arlequin conseille à Léandre, son ancien maître, de feindre d'être amoureux d'une autre jeune personne; ce qui force Colette à avouer ses vrais sentimens et à convenir qu'elle ne demande pas mieux que d'épouser Léandre. Il vient à cette revue jusqu'à un Suisse ivre; mais celui-là déguise son amour d'une maniere toute contraire à celle des autres personnages, qui forment les scenes épisodiques de cette Piece. Il se dit épris des charmes d'une Cabaretiere, et Arlequin l'assure que c'est plutôt du vin de la Cabaretiere que d'elle.

même qu'il est amoureux. Les Amours terminent cette Piece par un Divertissement, composé de différens exercices et de danses.

Ces trois Pieces, faites en société avec Fuzélier et d'Orneval, et dont la musique des airs neufs étoit de Labbé, réussirent beaucoup, et furent jouées, toutes les trois, dans leur nouveauté, au Théatre du Palais Royal, devant la Duchesse d'Orléans. On les reprit au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1734, avec le même succès.

Les débris de la Foire Saint-Germain, Prologue, en prose et en vaudevilles, suivi des *Noces de Proserpine*, Parodie, en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés tous les deux le même jour, pour la premiere fois, par la Troupe d'Honoré, au Théatre de l'Opera, au Palais Royal, le 31 Mars 1727, et non imprimés.

L'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire* nous apprend que « la construction d'un nouveau Marché, dans l'enclos de la Foire Saint-Germain, ayant privé l'Opera-Comique de son Théatre à cette Foire, Honoré obtint, par grace, de jouer pendant la semaine de la Passion sur celui de l'Opera, au Palais Royal, et qu'il y donna ce Prologue, qui rouloit sur la démolition des Théatres Forains, et dans lequel le Dieu Momus, Protecteur des Baladins, leur offroit son secours

contre Mercure, Dieu des Marchands; mais que ces derniers l'emportant, ils chassoient du Préau les Arlequins et toute leur suite »

Les Nôces de Proserpine sont une Parodie de l'Opera de *Proserpine*, de Quinault et Lully, et dont on donna une reprise cette année-là.

Achmet et Almanzine, Opera-Comique, en trois actes, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1718; imprimé dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Soliman, Empereur des Turcs, a entendu dire à son grand Visir, Amulaki, tant de bien de la beauté de sa fille, Attalide, qu'il veut en faire sa Favorite. Amulaki ne pouvant se résoudre à se séparer de sa fille, sur le conseil de son fils, Achmet, fait venir un Marchand d'esclaves, qui lui en amene un grand nombre à choisir, et parmi lesquelles sont les deux plus belles qu'on puisse voir, Almanzine et Zélica. Mais Amulaki ne sait laquelle préférer des deux pour la présenter à l'Empereur, sous le nom d'Attalide. Achmet, devenu subitement amoureux d'Almanzine, qui éprouve aussi soudainement le même penchant pour lui, voulant se la réserver, vante tellement les charmes de Zélica que son pere la lui

donne, trompé sur ses vrais sentimens, et qu'il conduit Almanzine à l'Empereur. Celui-ci découvre la fourberie, par son premier Eunuque, qui reconnoît Almanzine pour la fille du Bacha de Babylonne, dernièrement mort. Soliman, furieux contre Amulaki, n'en est pas moins touché de la beauté d'Almanzine, qu'il garde, mais il ordonne qu'Attalide vienne la servir. Achmet profite de cette circonstance, et, sous le nom et les habits d'Attalide, il s'introduit auprès d'Almanzine, ainsi que Pierrot, son valet, qui, déguisé aussi en femme, se fait passer pour la nourrice d'Attalide. Pierrot trouve le moyen de faire sortir Achmet et Almanzine du Sérail, par le secours de son ancien camarade, Arlequin, devenu pêcheur, et dans la barque duquel ils descendent avec une échelle de corde. Soliman fait courir après eux. Attalide sachant le danger que court son frere, prend ses habits et se livre, sous son nom, au Sultan, qui apprenant la tendresse mutuelle des deux amans leur pardonne, ainsi qu'au Visir, et il se dédommage, avec le consentement de ce dernier, en gardant auprès de lui Attalide, pour laquelle il ressent aussi-tôt tout l'amour qu'il avoit d'abord conçu pour Almanzine. Chacun des trois actes est terminé par un Divertissement. La suite du Marchand d'esclaves forme le premier, devant le Visir; le second, qu'ordonne Soliman, est exécuté sous les fenêtres d'Almanzine, par des pêcheurs, amis d'Arlequin, sur le bord de la mer, et le troisieme est une mascarade, formée par es esclaves du Sérail, qui y exécutent une fête en l'honneur d'Attalide.

Cette Piece, faite en société avec Fuzélier et d'Orneval, et dont la musique des airs neufs étoit de Gilliers, eut soixante-huit représentations de suite dans sa nouveauté, avec les plus vifs applaudissemens, et un grand concours de Spectateurs, parmi lesquels se trouverent, plusieurs fois, des Princes et des Princesses du Sang, et beaucoup de Seigneurs et de Dames de la Cour. Elle fut reprise, au même Théatre, à la Foire Saint-Germain, en 1729, avec autant de succès. « L'intrigue en est adroitement conduite, les scenes agréablement dialoguées, et le dénouement très-intéressant. Elle est justement regardée comme le chef-d'œuvre de l'ancien Théatre de la Foire, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, celui des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, et Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre de l'Opera-Comique*.

La Pénélope Françoise, ou moderne, Parodie, en deux actes, en prose et en vaudevilles, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1728; imprimée dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Cette Piece, qui fut faite en société avec Fuzélier et d'Orneval, et dont les airs neufs étoient de Gilliers, est une espece de Parodie de la Tragédie de *Pé-*

lope, de l'Abbé Genest, jouée en 1684, et qui ne fut imprimée qu'en 1723.

Les Amours de Protée, Parodie, en un acte, en prose et en vaudevilles, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1728, et imprimée dans le *Théatre de la Foire.*

Cette Piece, faite en société avec d'Orneval, et dont les airs neufs étoient de Gilliers, est la Parodie de l'Opera-Ballet, du même titre, de Lafont, mis en musique par Gervais, représenté en 1720, et repris en 1728.

La Princesse de la Chine, Opera-Comique, en trois actes, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1729, et imprimé dans le *Théatre de la Foire.*

Noureddin, fils du dernier Roi de Visapour, et dont les États ont été envahis par l'Empereur du Mogol, s'est réfugié en Chine, avec son Écuyer, Pierrot, espérant y obtenir du service dans les armées. Mais sur la seule vue du portrait de la fille du Roi de la Chine, il en devient éperduement amoureux et la demande en mariage. On lui apprend que cette Princesse, voulant conserver sa liberté, a forcé

son pere à publier un Édit qui condamne à la mort tout Prince prétendant à sa main, s'il ne devine pas trois énigmes qu'elle lui proposera. L'exécution de ce cruel Édit a déja conduit vingt fils de Rois voisins au supplice, et cet exemple n'intimide point Noureddin. Il est présenté à la Princesse, et elle lui fait trois questions, qu'il a le bonheur de résoudre d'une maniere si satisfaisante qu'elle lui accorde sa main. Chacun des trois actes est terminés par un Divertissement. Des Bonzes demandant à leur Dieu d'éloigner tout Prince étranger de la rigueur de l'Édit exigé par la Princesse forment le premier; une troupe d'esclaves Chinois, des deux sexes, cherchant par leurs jeux à détourner Noureddin de son fatal dessein, forme le second, et un Ballet allégorique, qui célebre son triomphe et qui est exécuté par ces mêmes esclaves forme le dernier.

Cette Piece, dont le fonds est tiré des *Mille et un jour*, qui fut composée en société avec d'Orneval, et dont les airs neufs étoient de Gilliers, fut très-applaudie, et eut trente-six représentations de suite, dans sa nouveauté, à ce que nous apprennent les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire.*

Les Spectacles malades, Prologue, en vers, en prose et en vaudevilles, suivi du *Corsaire de Salé*, Piece en un acte, aussi en vers, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les deux le

même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1729; imprimés dans le *Théâtre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, un Charlatan qui a la réputation de découvrir toutes les maladies dans les yeux, est consulté par beaucoup de monde, et a chargé sa Gouvernante, qu'il a instruite de sa méthode, de recevoir en son absence les malades qui se présenteront, et d'en tirer la rétribution d'usage. On voit paroître successivement l'Opera, la Comédie Françoise, la Comédie Italienne et l'Opera-Comique, et les consultations roulent sur le mauvais régime où ces différens Spectacles sont réduits; c'est-à-dire les foibles Pieces nouvelles dont ils s'alimentent. Ce Prologue critique est terminé par un Divertissement, qu'exécutent les suivans, des deux sexes, de l'Opera-Comique, pour tenir lieu d'honoraires au prétendu Médecin.

Quant au *Corsaire de Salé*, voici quel en est le sujet.

Le Corsaire Pégelin a pris, dans sa derniere course, une jeune Espagnole, nommée Isabelle, et sa suivante Inès. Il est devenu amoureux d'Isabelle, et son valet, Pierrot, l'est aussi d'Inès, mais sans qu'ils osent l'avouer publiquement. Cependant ils les pressent si vivement de se rendre à leurs desirs qu'elles ont recours au poison pour se soustraire à cette vio-

lenee. Mais Zaïla, femme de Pégelin, ainsi que Balkis, suivante de Zaïla et femme de Pierrot, se doutant de l'infidélité de leurs époux, engagent le Corsaire à se défaire des deux Espagnoles, en les envoyant au Roi de Maroc. Sans convenir du motif qui l'en empêche, il s'en défend toujours, jusqu'à l'arrivée de D. Juan et de Mézettin, leurs amans, qui viennent pour les racheter; encore, dans le dessein qu'il a de les garder, fait-il monter à vingt mille écus le prix de leur rançon, que D. Juan ne peut acquitter. Mais Zaïla, qui a reçu, pendant l'absence de Pégelin, un écrin de la valeur de vingt-cinq mille écus, en pierreries, provenant du partage d'une prise faite par lui en commun avec un autre Corsaire, donne cet écrin, en secret, à D. Juan, pour payer la rançon des deux Espagnoles, qui, heureusement, au lieu de poison, n'ont pris, par hasard, que d'une liqueur nullement mal-faisante. Pégelin est forcé de les rendre; et, dès qu'elles sont parties, avec leurs amans, Zaïla lui découvre le stratagême qu'elle a employé pour les éloigner. Il en enrage tout bas, sans s'en plaindre; et tous les autres esclaves, des deux sexes, forment un Divertissement, pour célébrer le raccommodement des quatre époux et pour terminer la Piece.

Ces deux Pieces, qui furent faites en société avec d'Orneval, et dont la musique des airs neufs étoit de Gilliers, réussirent beaucoup, dans leur nouveauté. La seconde fut reprise, au même Théatre,

à la Foire Saint-Germain, en 1735, et avec le même succès.

Les Couplets en procès, Prologue, en prose et en vaudevilles, suivi de *La Reine du Bastan*, Pièce Héroï-Comique, en un acte, aussi en prose et en vaudevilles, représentés, tous les deux le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Germain, en 1730; imprimés dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, il est question de savoir si les vieux airs du Pont-Neuf continueront d'entrer à l'avenir dans les Opera-Comiques, concurremment avec les nouveaux airs qui s'y sont introduits récemment. L'affaire est plaidée, par des Avocats du Parnasse, devant des Juges du même Tribunal, qui, décidant que la concurrence doit avoir lieu, mettent les parties hors de Cour. Les vieux et les nouveaux airs se joignent, et forment un Ballet d'union qui termine le Prologue.

Dans la Piece, Almoraddin, fils du Roi d'Achem, a quitté les États de son pere, parce qu'il vouloit le marier, et que la crainte de n'être plus aimé pour lui seul par une épouse lui fait préférer de garder le célibat. Le vaisseau qu'il monte le conduit, avec

Pierrot, son valet, au Royaume du Barostan, gouverné par la jeune Reine Zélica, qui montre autant de répugnance que lui pour le mariage, et par la même délicatesse. Mais, ayant cédé au desir qu'ont ses sujets, de lui voir un époux, elle a promis de le choisir parmi les étrangers qui aborderont dans ses États; et se faisant passer pour une de ses suivantes, qu'elle fait passer pour elle, on lui présente Almoraddin, qui, sans se faire connoître pour l'héritier d'un trône, dédaigne la fausse Reine, et devient subitement amoureux de sa fausse suivante. Zélica éprouve aussi soudain le même penchant pour lui, et le lui avoue, en se découvrant pour la Reine et en lui faisant part du motif de son déguisement. Almoraddin, croyant devoir répondre à cette confidence par une semblable, ne cele plus son véritable sort. Il est uni à Zélica, et Pierrot à la fausse Reine. Les peuples du Barostan forment un Divertissement pour célébrer cette heureuse alliance et terminer la Piece.

Ces deux Pieces, faites en société avec d'Orneval, et dont les airs neufs étoient de Gilliers, eurent du succès dans leur nouveauté. La premiere fut reprise, seule, au même Théatre, à la Foire Saint-Laurent, en 1738, sous le titre de *La Bazoche du Parnasse*, et en 1760 MM. Favart et Anseaume y firent quelques changemens, et la redonnerent au Théatre de l'Opera-Comique, à la Foire Saint-Laurent, sous le titre du *Procès des Ariettes et des Vaudevilles*. La se-

conde fut reprise seulement au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1734.

L'Opera-Comique assiégé, Opera-Comique, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Germain, en 1730, et imprimé, avec un Avertissement, dans le *Théatre de la Foire*.

« Cette Piece, dit l'Avertissement placé au-devant, fut faite à l'occasion d'un nouveau procès que les Comédiens François intenterent à l'Opera-Comique, et dans lequel ils eurent le démenti. »

L'Opera-Comique, sans cesse attaqué par la Comédie Françoise, s'est retranché dans un Fort, qu'elle vient assiéger, avec la Comédie Italienne, qu'elle s'est alliée à cet effet. Elle fait commencer cette nouvelle attaque par la Chicanne, personnifiée, que repousse et fait prisonniere l'Opera, venu au secours de son cousin tributaire, l'Opera-Comique. Mais les troupes réunies des nouveaux héros et des sujets de la Comédie Françoise et de la Comédie Italienne fondent sur ce dernier, qui fait une sortie, et la Comédie Italienne, après l'avoir vaincu seule, tourne traiteusement ses armes contre son alliée, qu'elle met en déroute, et poursuit jusqu'à ce qu'elle se soit rendu maîtresse du champ de bataille; ce qui termine la Piece.

Cet

Cet Opera-Comique, fait en société avec d'Orneval, est rempli de traits plaisans contre la plupart des Pieces nouvelles jouées alors sur le Théatre François et sur le Théatre Italien, et il eut du succès.

L'Industrie, Prologue, en prose et en vaudevilles, suivi de *Zémine et Almanzor*, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, et des *Routes du Monde*, autre Opera-Comique, aussi en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1730; imprimés dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, Pierrot et son jeune frere Jacquot, Acteurs de l'Opera-Comique, sont magiquement transportés dans le Palais de la Déesse de l'Industrie, croyant aller dans celui de la Déesse de la Nouveauté, à laquelle on les a envoyés demander des Pieces nouvelles. En cherchant la Nouveauté, ils rencontrent, d'abord, la Déesse de l'Antiquité, ensuite celle de la Chronologie, et, enfin, l'Industrie, qui leur apprend que la Nouveauté est morte, il y a plus de quarante siecles, et que c'est elle qui la remplace depuis ce tems-là, et elle leur donne deux

Pieces, qui sont *Zémine et Almanzor* et *Les Routes du Monde*. Avant de les renvoyer pour jouer ces deux Pieces, elle leur fait prendre part à un Divertissement, qu'exécute une nombreuse troupe de Chevaliers, de sa suite, et qui termine le Prologue.

Dans la premiere Piece, dont le sujet est tiré de l'Histoire de Perse, Zémine, crue fille de Timur-Can, Roi d'Astracan, est au moment d'épouser le Visir Almanzor, qu'elle aime et dont elle est aimée. Mais Alinguer, Prince de Russie, qui est aussi amoureux de Zémine, et qui a appris qu'Almanzor tient soigneusement cachée, dans un cabinet secret, une fortune immense, qu'il a acquise aux dépens du Roi, fait part à ce dernier de cette découverte, afin de perdre son rival. Le Roi ordonne la recherche du trésor annoncé, mais on ne trouve dans le cabinet secret du Visir qu'un habit de Berger et une houlette, qu'il conservoit et se remettoit souvent sous les yeux pour se rappeler l'état où il s'est vu en naissant, et pouvoir le reprendre s'il venoit à être privé un jour de la faveur du Roi. Celui-ci, transporté de joie, embrasse Almanzor, et lui révele qu'il est son fils, que le desir de le rendre digne de régner l'a engagé à le faire élever d'abord dans l'état le plus abject, pour le faire passer successivement dans les plus importans de la vie civile et dans ceux de l'administration des affaires publiques. Timur-Can ajoute que Zémine est fille de l'Emir Abénazar, qui a bien voulu l'échanger, à sa naissance, contre Almanzor, dont, selon ses intentions, il s'est fait passer pour le pere,

sous le nom du pauvre Berger Kalem. Almanzor est uni à Zémine, de laquelle Pierrot, confident du jeune Prince, épouse une des suivantes; et une troupe de Bergers et de Bergeres vient terminer la Piece par un Divertissement.

On voit que le dénouement de cette Piece est le même que celui de la Comédie d'*Esope à la Cour*, de Boursault, insérée dans le tome neuvieme des Comédies du Théatre François de notre Collection, et que ce dénouement a été tiré de la Fable de La Fontaine intitulée *Le Berger et le Roi*.

Quant aux *Routes du Monde*, voici quel en est le sujet.

Léandre, au sortir de la jeunesse, est conduit par le Tems, personnifié, vers trois portiques qui ouvrent trois routes différentes, l'un celle de la Vertu, l'autre celle de la Fortune, et le dernier celle de la Volupté. Le tems lui fait connoître le terme de chacune de ces trois routes; et, après lui avoir donné de bons conseils, il l'abandonne à lui-même. La Débauche, sous le nom de la Galanterie, ne tarde pas à s'offrir aux yeux de Léandre; mais il la fuit, et la jeune Angélique, qu'il aime et de laquelle il est aimé, lui est amenée par l'Amour même, en dépit de son tuteur, qui avoit d'autres desseins sur elle, et l'Amour unit ces deux amans, malgré les efforts que vient inutilement tenter la Débauche, avec les Plaisirs libertins, de sa suite, pour éloigner l'Hymen et les Plaisirs innocens, qui l'accompagnent. La Sagesse, la Richesse et la Débauche exercent, tour-à-tour, leur

empire sur plusieurs personnages épisodiques qui se présentent, tels qu'une jeune personne, qui suit la premiere, malgré les sollicitations que lui font les deux autres pour obtenir d'elle la préférence; un jeune Paysan, qui se laisse d'abord tenter par la seconde, pour se donner ensuite à la troisieme, et un jeune Héritier, ainsi qu'une Coquette et sa jeune fille, qui se livrent, sans beaucoup de combats, à cette troisieme. La Piece est terminée par des danses, que forment les Plaisirs innocens, pour célébrer le mariage de Léandre et d'Angélique.

Ces trois Pieces, faites en société avec Fuzélier et d'Orneval, et dont la musique des airs neufs étoit de Gilliers, eurent beaucoup de succès, à ce que nous apprennent Des Boulmiers, dans son *Histoire de l'Opera-Comique*, et l'Auteur des *Mémoires pour servir à celle des Spectacles de la Foire.*

L'Indifférence, Prologue, en prose et en vaudevilles, suivi de *L'Amour Marin*, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, et de *L'Espérance*, autre Opera-Comique, aussi en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1730; imprimés tous les trois dans le *Théatre de la Foire*, et le dernier

seulement dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, quelques jeunes personnes qui n'ont point encore aimé, et quelques-unes qui ont à se plaindre de la légéreté de leurs amans, veulent se consacrer à l'Indifférence, qui les a accueillies dans son Palais; mais une troupe d'amans vient les retirer de ce lieu, peu fait pour elles; et afin de le leur faire oublier plus promptement les amans les conduisent dans un autre lieu où l'on se dispose à jouer devant elles les deux Pieces de *L'Amour Marin* et de *L'Espérance*. Les amans et les indifférentes forment des danses qui terminent ce Prologue, dans lequel il y a une scene d'un Philosophe Stoïcien qui se vante d'être inaccessible aux traits de l'adversité et à ceux des passions, et qu'une piquure d'épingle et une légere contrariété prouvent, cependant, qu'il n'est point exempt de colere.

Voici quel est le sujet de la premiere Piece.

Isabelle, fille d'Orgon, qui a quitté la Bretagne, sa Patrie, pour aller chercher fortune aux Indes, est restée sous la tutelle de son pere nourricier, et elle a inspiré de l'amour à Léandre, jeune Gentilhomme Breton, pour lequelle elle en ressent aussi. Mais Orgon revient en France, et, pendant la traversée, il l'a promise en mariage à un Capitaine de Vaisseau Amériquain, son compagnon de voyage. Dans le dessein de la soustraire à cet hymen fâcheux, on fait passer pour elle aux yeux d'Orgon,

qui ne l'a pas vue depuis son enfance, une jeune veuve, sœur de Léandre; et le Capitaine prenant de l'amour pour la veuve, on déclare à Orgon la supercherie, de laquelle il résulte un double mariage, que célebre une troupe de Matelots et de Matelotes, par des danses, qui terminent la Piece.

Quant à la seconde, c'est l'Espérance, personnifiée, donnant, sur un Port de Mer, ses audiences à plusieurs personnages, et faisant fuir loin d'eux la Crainte, aussi personnifiée. Ce sont un jeune Villageois qui comptoit être uni à une jeune Villageoise, qu'il aime, de laquelle il est aimé aussi, et qui a épousé, malgré elle, un vieux Procureur-Fiscal, qui desire avoir un héritier. L'Espérance les flatte, tous les trois, la jeune femme qu'elle sera bientôt veuve, le garçon qu'il l'épousera, en secondes noces, et le vieillard qu'il aura un successeur. Un Procureur au Châtelet, chargé des plaintes des prisonniers sur la durée de leur détention, et auxquels l'Espérance fait donner de nouveaux leurres. Une vieille Plaideuse, qui attend, depuis cinquante ans, le gain d'un procès, qu'elle a intenté à ses enfans, et qui voulant, ensuite, épouser le Rapporteur qui le lui fera gagner, craint d'être mécontente de lui. L'Espérance la rassure à ce dernier égard, et lui annonce encore la prochaine fin de son affaire. Un Joueur Gascon, qui, las d'espérer de réussir en jouant honnêtement, a pris le parti d'aider la Fortune à le favoriser, et que l'Espérance entretient dans la sécurité sur les suites de ses friponneries. Une jeune coquette, qui apprend

à l'Espérance qu'elle vaut presqu'autant qu'elle pour lui faire, chaque jour, un très-grand nombre de sujets. Un Paysan, que l'envie de s'enrichir fait se ruiner à la loterie, et auquel l'Espérance promet encore un gros lot pour le premier tirage, et, enfin, une troupe de Vignerons et de Vigneronnes, qui, faisant hommage à l'Espérance des prémices de leurs prochaines vendanges croient qu'elles en seront plus abondantes, et terminent la Piece par un Divertissement.

Ces trois Pieces furent faites en société avec Fuzélier et d'Orneval, et la musique des airs neufs en fut composée par Gilliers. On reprit la derniere, seule, au Théatre de Ponteau et de Vienne, associés, à la même Foire, en 1733.

Roger, Roi de Sicile, ou *Le Roi sans chagrin*, Opera-Comique, en trois actes, en vers, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1731, et imprimé dans le *Théatre de la Foire*.

Le Roi de Damas a quitté ses États, avec le Prince, son frere, qui a parié contre lui que dans le monde entier il n'y a pas un seul mortel parfaitement heureux. Ils voyagent ensemble, déguisés en Bijoutiers, pour voir le succès de leur gageure, et ils sont à Palerme, en Sicile, où, après avoir inutilement interrogé un très-grand nombre de personnages, des

deux sexes, comme dans tous les autres lieux qu'ils ont parcourus, ils s'adressent à Roger, surnommé le Roi sans chagrin, auquel ils se font connoître. Ils apprennent qu'un grand Cabaliste, qu'il chargea d'aller chercher la Reine à la Cour du Roi de Castille, son pere, étant devenu amoureux d'elle et s'en étant vu mépriser, avoit, pour s'en venger, jetté sur elle un charme qui l'empêche de pouvoir supporter la présence de Roger, et qui lui cause un chagrin qu'il n'ose faire paroître en public. Mais on découvre, dans ce tems même, qu'il y a dans un bois, non éloigné, un Géant armé et muni d'une phiole contenant le seul remede propre à détruire le charme de la Reine, si la phiole peut être ôtée des mains du Géant par un mari dont la femme n'aura rien à se reprocher, depuis trois années de mariage. Roger promet une grosse somme à qui obtiendra la phiole; et il se présente une foule de maris, de tous rangs, qui échouent dans cette périlleuse entreprise. Le seul Mézettin y réussit. C'est un Italien, qui après avoir épousé une Françoise l'a quittée, par jalousie, et s'est mis à la suite du Roi de Damas. Sa femme fidelle a couru le chercher de Royaume en Royaume, sans pouvoir le rencontrer; et, sous l'habit d'Arlequin, elle est entrée au service du Roi de Sicile, à titre de Bouffon. Ces deux époux se réunissent, bien satisfaits l'un de l'autre. Rien ne manque plus au bonheur de Roger, et le Roi de Damas a gagné sa gageure. Les peuples de Palerme, qui croyant Roger heureux, sans qu'il le fût en effet,

lui donnoient, à chaque instant, des fêtes, en avoient exécuté une à la fin du premier acte et une à la fin du second, s'empressent, avec bien plus de raison, à la fin du troisieme, à lui en donner une nouvelle, qui termine la Piece.

Cette Piece, faite en société avec d'Orneval, et dont les airs neufs étoient de Gilliers, fut favorablement reçue du Public, à ce que nous apprend l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire.*

La Tontine, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 20 Février 1732; imprimée, avec un Avertissement, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Voici, à-peu-près, l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Piece.

« Un Médecin avare vouloit marier sa fille à un vieux Apothicaire, avec lequel il a des liaisons d'intérêt, le valet de l'amant aimé de la fille imagine, de concert avec la suivante de celle-ci, un excellent moyen pour rompre les mesures du Médecin. Celui-ci a placé une somme d'argent à la Tontine, sur la tête d'un Paysan robuste, auquel il fait observer un régime très-rigoureux, qui lui déplaît beaucoup. Le valet met le Paysan dans le parti de l'amant, qui, sous un habit militaire, vient le réclamer

comme déserteur de son Régiment. Le Médecin, effrayé pour sa Tontine, accorde sa fille à l'amant en échange du Paysan, qui, cependant, pour sa récompense, passe au service des jeunes époux, chez lesquels il sera dispensé de son régime austere, et le valet est uni à la suivante. »

Cette Piece, qui n'eut que cinq représentations, avec peu de succès, fut reçue des Comédiens dès 1708, comme nous l'avons dit dans la Vie de Le Sage, et comme il le dit, lui-même, dans l'Avertissement placé au-devant; mais le Chevalier de Mouhy nous apprend, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, que « ce furent des raisons d'État qui empêcherent cette petite Comédie d'être jouée avant 1732. »

Les Désespérés, Prologue, en vers, en prose et en vaudevilles, suivi de *Sophie et Sigismond*, Opera-Comique, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, et de *La Sauvagesse*, autre Opera-Comique, aussi en un acte, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les trois le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Vienne, à la Foire Saint-Laurent, en 1732; imprimés, avec un Avertissement au-devant du dernier, dans le *Théatre de la Foire*, et les deux premiers seulement dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, qui renferme la Critique de la plupart des Pieces nouvelles que l'on donnoit alors aux Théatres de l'Opera, de la Comédie Françoise, de la Comédie Italienne et de l'Opera-Comique, des Acteurs de ces différens Théatres désespérés de leur décadence mutuele viennent en exprimer leurs plaintes chez un Cabaretier fameux, qui a mis pour inscription à la porte de son cabaret, *A la consolation.* Ils reprennent un peu de courage en buvant de ses vins; et les divers habitués de ce cabaret, des deux sexes, forment des danses, qui terminent le Prologue.

Dans la premiere Piece, le Prince Sigismond, fils du Roi de Hongrie, doit épouser une Princesse de Bohême, que l'on attend à Belgrade pour célébrer cet hymen; mais il aime Sophie, fille cadette d'un vieux Seigneur Hongrois, de laquelle il est aimé, et il veut s'unir clandestinement à elle, avant que la Princesse soit venue. Le pere de Sophie découvre ce complot; et, croyant que sa fille aînée en est l'objet, il va en prévenir le Roi, qui, par reconnoissance, lui promet de la marier à l'un des Princes ses favoris, et l'envoie, lui, au-devant de la Princesse de Bohême, pour hâter son arrivée. Pendant ce tems-là, le Roi ne connoissant ni la Princesse, ni Sophie, celle-ci lui est présentée pour l'autre, que les suivantes de Sophie et les valets de son pere, qui sont d'accord avec Sigismond, supposent arriver à l'instant de Bohême. Mais cette Princesse, qui est aimée d'un Prince de Russie, qu'elle aime, et par lequel elle s'est laissée enlever, envoie, de son côté, une de ses confidentes,

avec sa suite et sous son nom, pour apprendre cette nouvelle au Roi, qui ne sait rien de mieux à faire alors que d'unir Sigismond à Sophie. Les faux Bohémiens de la suite de Sophie, fausse Princesse de Bohême, célebrent cet heureux événement par des danses, qui terminent la Piece.

« La seconde Piece a été faite à l'occasion d'une fille sauvage qui fut trouvée en ce tems-là dans un bois des environs de la Rochelle, » dit l'Avertissement placé au-devant.

Une Dame Araminte, qui a des possessions dans nos Isles, est repassée en France, et y a amené une jeune sauvagesse, à laquelle elle a fait connoître notre langue et nos usages, en lui donnant le nom d'Angolette. Elle a pour elle la plus tendre amitié, et elle veut la marier; mais Angolette, ignorant avec qui, a de la répugnance pour cet engagement, et, s'étant enfuie, elle a été trouvée, dans un bois, par Clitandre, près du Château d'une Comtesse, mere de Clitandre, à laquelle il l'a présentée, et qui lui a donné asyle chez elle. Clitandre est devenu amoureux d'Angolette, qui éprouve le même sentiment pour lui. Mais la Comtesse a reçu des propositions de mariage pour son fils, de la part d'Araminte, son ancienne amie, sans savoir encore quelle est la personne qu'Araminte destine à Clitandre. Tout s'éclaircit; et cette personne n'est autre qu'Angolette, qu'Araminte fait son unique héritiere, et qui épouse Clitandre. La Piece est terminée par un Ballet, qu'exécutent de jeunes Paysans et de jeunes Paysannes, de la Comtesse, vêtus

tus en Sauvages, et qu'Angolette a imaginé d'ordonner, pour lui faire connoître les divertissemens des Sauvages parmi lesquels elle est née.

Ces trois Pieces furent faites en société avec d'Orneval, et la musique des airs neufs en fut composée par Gilliers.

La premiere Représentation, Prologue, en prose et en vaudevilles, suivi des *Mariages de Canada*, Opera-Comique, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, représentés, tous les deux le même jour, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1734; imprimés dans le *Théatre de la Foire*, et dans toutes les éditions postérieures des Œuvres de l'Auteur.

Dans le Prologue, la Premiere Représentation et l'Impression se disputant, devant Thalie, le droit de préséance, que chacune d'elles d'eux croit devoir mériter sur l'autre, sont mises d'accord par Apollon, qui veut voir, à l'avenir, régner entr'elles une bonne intelligence. Elles se trouvent contraintes à y consentir, et, pour sceller les préliminaires de ce traité, elles font exécuter des danses par leurs suivans à chacune, les Auteurs et les Comédiens, les Épiciers et les Beurrieres; et c'est ce Divertissement qui termine ce Prologue.

Dans la Piece, dont la scene est à Québec, en Canada, chez une Madame Bourdon, chargée de pourvoir de maris toutes les filles destinées à peupler la Colonie, Damis, jeune Parisien, amant de Lucile, que ses parens ont eu l'injustice d'y envoyer, l'y a suivie, et la cherche. Lucile, pour éviter d'être mariée, contre son gré, par Madame Bourdon, s'est fait passer pour l'épouse d'un certain Clitandre, de ses amis, qui se prête volontiers à ce stratagême; mais les deux amans se retrouvant s'unissent, enfin, ainsi que d'autres, de leur connoissance, qu'on a aussi séparés, malgré eux, et que le même lieu rassemble, par hasard. Mézettin, valet de Damis, y retrouve également sa femme, Colombine, de laquelle il s'étoit éloigné, depuis long-tems : il se réunit de même à elle; et les couples d'époux nouvellement mariés forment des danses qui terminent la Piece, dont la musique des airs neufs fut faite par Gilliers, ainsi que celle de quelques-uns de ceux du Prologue.

Le Rival dangereux, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1734, et non imprimé.

Les freres Parfaict, en donnant de cette Piece, à-peu-près, l'extrait suivant, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, nous apprennent qu'elle fut com-

posée sur un particulier, dont les Mémoires paroissoient alors nouvellement imprimés, et qui, se faisant appeler Marquis, passoit pour posséder le secret de la Pierre Philosophale. Un inconnu s'introduit, avec son valet, à titre de pensionnaires, chez un Procureur, de la fille duquel il est amoureux, et qui a un amant, qu'elle aime. Cet inconnu se montre si opulent et si prodigue qu'il ne tarde pas à être préféré par la fille, comme par son pere et par sa mere. Mais un Exempt et des Archers viennent l'enlever, sans qu'on sache où l'on le conduit, ni de quel crime il est accusé. Le premier amant reprend ses droits sur la fille du Procureur, ainsi que son valet sur la suivante, qui avoit été aussi un moment tentée par les richesses du valet de l'inconnu, et la Piece finit par un Divertissement, que celui-ci avoit fait préparer avant qu'on vînt l'arrêter.

Les deux Freres, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1734, et non imprimé.

Nous ignorons quel étoit le sujet de cette Piece, qu'aucun des Historiens des Théatres ne fait connoître que par le titre et la date de la représentation.

Elle ne se trouve point dans le manuscrit de la Bibliotheque du Roi, non plus que la précédente.

Les Amans jaloux, Comédie, en trois actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 21 Novembre 1735; imprimée, à Paris, la même année, chez Moreau, *in*-12.

Voici, à-peu-près, l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Piece.

« Araminte a promis sa fille Angélique au vieux Damis; mais Cléante, fils de Damis, aime Angélique et en est aimé. L'Olive, valet de Cléante, voyant qu'Araminte ne donne la préférence à Damis sur son fils qu'à cause de ses grandes richesses, et qu'un jeune amant qui seroit aussi riche que Damis se verroit préféré, à son tour, par elle, imagine d'engager le riche Éraste, ami de Cléante, à feindre de l'amour pour Angélique. Mais Cléante, qu'on n'a point prévenu de ce stratagême, non plus que Lucile, amante aimée d'Éraste, conçoit, ainsi que celle-ci, une extrême jalousie, le premier contre Éraste, et la seconde contre Angélique. Cependant, après des explications, les choses arrivent au point où le vieux Damis et Araminte consentent que Cléante, qui est avantagé par son pere du côté de la fortune, épouse Angélique, et Lucile est aussi unie à Éraste.

Cette Piece fut jouée devant le Roi, à Versailles, le 26 du même mois, à ce que nous apprend le *Mercure* de Novembre 1735. Elle eut peu de succès, à la Cour et à la Ville, et Le Sage ne s'en fit pas connoître alors pour l'Auteur ; mais les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, ont levé le voile de l'anonyme sous lequel elle est restée pendant plus de vingt ans.

L'Histoire de l'Opera-Comique, ou *Les Métamorphoses de la Foire*, Piece en trois actes, avec un Prologue, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1736, et non imprimée.

« L'intention de Le Sage en composant cette Piece fut de mettre sous les yeux du Public les différens changemens que les Spectacles de la Foire avoient éprouvés depuis leur établissement jusqu'alors, et c'est ce qu'il expose dans son petit Prologue, » disent les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, en donnant de cette Piece, à-peu-près, l'extrait suivant.

« Le premier acte contenoit une Parade et une Farce. Dans la Parade, intitulée *Arlequin Chirurgien de Barbarie*, on amene à Arlequin Scaramouche, Officier François, blessé à la bataille de Parme, d'un coup de fusil, dont la balle lui est restée dans l'un

des membres, sans qu'il sache lequel. Arlequin les lui coupe tous, pour ne pas manquer d'extirper le mal. On remporte Scaramouche ainsi mutilé, la Parade finit, et des Crieurs invitent les passans à entrer dans le jeu. Dans la Farce, qui a pour titre *Le Mensonge véritable*, le Docteur Balouard apprenant que Polichinelle, Négociant de Marseille, auquel il a promis sa fille, Isabelle, a perdu tout son bien, par un naufrage, ne veut plus la lui donner; mais Mézettin et Pierrot, pour servir Polichinelle, font courir le bruit qu'il vient de lui arriver un vaisseau chargé de diamans et de poudre d'or. Le Docteur renoue avec Polichinelle; et cette nouvelle, que ceux qui l'avoient répandue croyoient, eux-mêmes, fausse, est confirmée par le rapport du Capitaine du vaisseau. Mais, pendant qu'on célebre, par des danses, les noces de Polichinelle, un Huissier, qui paroît, signifie aux Forains un arrêt, qui ne leur permet de jouer que des Pieces en monologues. Pour se conformer à cet arrêt, ils commencent le second acte par la représentation d'une Piece de ce genre, intitulée *Pierrot, valet de Magicien*. En l'absence d'un Magicien, son maître, qui est allé au sabbat, Pierrot ouvre un grimoire et appelle des Diables, auxquels il commande de lui aller chercher son ami Arlequin, et de leur dresser une table bien servie. Mais, au moment où Pierrot et Arlequin vont se mettre à table, un second Huissier vient signifier aux Forains un nouvel arrêt, qui les réduit aux scenes muettes.

Pour s'y soumettre, ils achevent ce second acte en jouant, en pantomime, *Arlequin Orphée*, Parodie des Opera d'*Orphée*, mais autre que celle qui a pour titre *Arlequin Orphée le cadet*, et qui avoit été jouée en 1718. Le troisieme acte étoit composé d'une petite Piece, en vaudevilles, par écriteaux, intitulée *Ariane et Thésée* (qui étoit la Parodie de l'Opera du même titre, joué en 1707, dont les paroles sont de La Grange-Chancel et de Roi, et la musique de Mouret) et d'un petit Opera-Comique, en vaudevilles, chantés par les Acteurs, sous le titre des *Ennemis réconciliés*. L'idée de ce petit Opera-Comique, où par ordre de Jupiter, qui veut ramener le bonheur parmi les hommes, la Concorde, personnifiée, entreprend d'accorder entr'eux les êtres les plus divisés d'intérêt, et y réussit, en partie, étoit de Le Sage aussi, mais elle fut mise en action et en couplets par Panard. »

« Ces trois actes furent peu favorablement reçus du Public, » à ce que nous apprend l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire.*

Le Mari préféré, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1736, et imprimé dans le *Théatre de la Foire.*

Madame Simon, femme d'un Banquier, fort riche,

mais avare, ayant perdu au jeu, et, sur sa parole, une somme considérable, qu'elle n'ose lui demander, se trouve très-embarrassée, lorsqu'un Financier et un Baron Allemand, qui cherchent, depuis longtems, l'un et l'autre, à lui plaire, et qui ont été les témoins de sa perte, lui écrivent, chacun de son côté, un Billet galant, pour lui proposer de la réparer. Blessée de cette proposition, elle chasse, à coups de bâton, le valet porteur du Billet du Financier, et congédie ingnominieusement de chez elle le Maître à chanter de sa fille, qui s'est rendu l'agent du Baron. Elle veut ensuite déchirer les deux Billets; mais sa suivante lui donne l'idée de les montrer à son mari, en lui offrant de le choisir par préférence pour acquitter sa dette, et en lui promettant de ne plus jouer. Il y consent; et, pour prouver à sa femme qu'il veut désormais se charger, lui même, du soin de ses plaisirs il la mene au Bal de l'Opera, lequel succede à l'action de la Piece, et la termine, par les danses de ses mascarades.

Cette Piece, dont la musique de quelques airs neufs étoit de Gilliers, eut peu de succès, à ce que nous apprend Des Boulmiers, dans son *Histoire de l'Opera-Comique.*

Les Vieillards rajeunis, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1738, et non imprimé.

Cette Piece est une espece de Parodie de *La Fontaine de Jouvence*, Opera-Comique, de Carolet et de Dupuis, joué, en 1721, au Théatre de Lalauze, à la Foire Saint-Laurent, et qui n'eut point de succès.

Des scenes épisodiques de plusieurs vieillards, de l'un et de l'autre sexe, venant boire de l'eau de la merveilleuse Fontaine, pour se rajeunir, font le sujet de cette Piece de Le Sage, de laquelle les freres Parfaict donnent, à-peu-près, l'extrait suivant, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris.*

« Jupiter accorde la propriété de rajeunir les vieillards à une Fontaine d'un Village, près de Paris, à la priere de Théreze, dont il est devenu amoureux, et qui est une jeune Bergere de ce Village; mais il veut qu'avant de boire de cette eau chacun de ceux qui se présenteront à la Fontaine renonce au défaut auquel il est le plus enclin, et il charge Momus de distribuer l'eau à ce prix. Presque tous ceux qui se présentent préferent de ne point rajeunir à la contrainte de se corriger. Cependant, quelques-uns se corrigent, et l'on voit paroître, successivement, le vieux Bailli du Village, venant, avec sa jeune épouse, qui veut le faire boire; mais, sachant qu'il s'amuse à conter fleurettes aux jeunes et jolies solliciteuses, elle le fait renoncer à la galanterie, pour toute autre femme qu'elle, et le menace de la peine du tallion s'il lui est infidele après son rajeunissement. Le Ménétrier du même Village, au-

trefois l'un des violons de la Comédie Françoise de Paris, et qui n'a jamais bu d'eau, aime mieux rester vieux que de boire seulement une goutte de celle qui pourroit le rajeunir. Une vieille Fermière, veuve, qui veut épouser son jeune valet, qu'elle aime, vient en boire, pour tâcher de lui plaire; mais il lui fait promettre de ne plus recevoir si souvent, quand elle sera rajeunie et qu'il l'aura épousée, les visites du Magister du Village. Une jeune fille vient prier Momus d'empêcher son vieux tuteur de boire de cette eau, parce qu'elle lui a dit qu'elle ne refusoit de l'épouser qu'à cause de sa vieillesse, quoiqu'en effet ce soit parce qu'elle aime mieux son petit-fils que lui; mais Momus proposant au tuteur, qui est avare, d'abandonner ses biens avant de boire de l'eau rajeunissante, ce vieillard préfere ses richesses à l'avantage de rajeunir, ce qui rend à la pupille l'espérance d'épouser le petit-fils du tuteur. Un débauché, que plusieurs infirmités tourmentent et veillissent, et qui se voyant, à regret, forcé de renoncer à la débauche, pour rajeunir, ne sent pas plutôt son rajeunissement opéré qu'il retourne à la source de tous ses maux. Enfin, Momus voyant que la plupart des vieillards qui viennent à la Fontaine tiennent plus à leurs vicieuses habitudes qu'au desir de rajeunir, et craignant que la propriété de son eau ne soit presqu'inutile, avec la restriction que Jupiter a mise à sa distribution, se détermine à la donner, pour un jour seulement, sans con-

dition ; ce qui rend bien contens tous les vieillards des environs, que l'on voit, avec empressement, profiter de cette indulgence, et, redevenus jeunes, former des danses, qui terminent la Piece.

Le Neveu supposé, Opera-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, en 1738, et non imprimé.

Voici, à-peu-près, l'extrait que les freres Parfaict donnent de cette Piece, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*.

« Clitandre, fils de M. Oronte, est amoureux d'Agathe, que l'on croit fille de Madame Olivier, Concierge du Château du Comte d'Orimont. Pour voir sa maîtresse avec plus de facilité, Clitandre se fait passer pour le neveu du Bailli du village d'Orimont, et Du Bois, son valet, qui passe pour un de ses amis, fait, en même-tems, l'amour à Julie, véritable niece de Madame Olivier. Cette intrigue se dénoue de cette maniere. Agathe est reconnue pour fille de M. d'Orimont, qui s'est engagé, de promesse, avec M. Oronte à la donner en mariage à Clitandre, et l'union de ces deux amans se réalise à l'arrivée des deux peres au Château. Du Bois obtient aussi

Julie, et les deux noces forment un Divertissement, qui termine la Piece.

Le Sage fit cette Piece et la précédente en société avec Fromaget, mais elles eurent, l'une et l'autre, peu de succès, à ce que nous apprennent les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire.*

On s'appercevra, sans doute, que le nombre des Pieces Foraines que nous venons de faire connoître pour être de Le Sage, en totalité, ou en partie, excede, de quelques-unes, celui que, d'après plusieurs Historiens des Théatres, nous avons, dans sa Vie, annoncé lui appartenir; mais d'autres de ces Historiens, que nos recherches nous ont mis à portée de consulter les lui attribuant, en entier; ou le désignant comme y ayant travaillé, nous n'avons pas cru devoir omettre d'en faire mention dans le Catalogue complet de ses Ouvrages dramatiques.

CRISPIN
RIVAL
DE SON MAITRE,
COMÉDIE,
EN UN ACTE, EN PROSE,
DE LE SAGE.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

SUJET

DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

VALERE, qui aime Angélique, fille de M. Oronte, Bourgeois de Paris, et qui en est aimé, apprend qu'elle est promise à un jeune homme de Province, que l'on attend pour l'épouser. Crispin, valet de Valere, rencontre, en effet, La Branche, son ancien ami, qui est le valet du prétendu d'Angélique, mais qui est envoyé à Paris, pour retirer la parole de M. Orgon, pere de Damis, son maître, parce que celui-ci s'est subitement marié, à Chartres, depuis peu de jours, avec une jeune personne, de condition, qu'il aimoit, en secret, et de laquelle il étoit également aimé. Crispin imagine de se faire passer pour Damis, d'épouser Angélique et de s'enfuir avec sa dot, dont il promet la moitié à La Branche, qui doit le seconder dans l'exécution de ce projet. Mais M. Orgon vient, lu

même, sur les pas de La Branche, trouver M. et Madame Oronte, afin de s'excuser auprès d'eux de l'impossibilité où est Damis de s'unir à leur fille ; ce qui découvre la fourberie des deux valets, que l'on pardonne, en accordant Angélique à Valere.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

CETTE petite Piece, qui est restée au Théatre, où elle reparoît souvent, et où on la revoit toujours avec plaisir, fut jouée à la suite de *D. César Ursin*, Comédie du même Auteur, au même Théatre et le même jour, mais avec un succès bien différent.

« Autant le Public avoit paru indisposé contre *D. César Ursin*, autant il accueillit *Crispin Rival de son Maître*, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Cette justice étoit due à cette Piece, qui est extrêmement jolie, quoique le sujet n'en soit pas d'une grande invention, mais l'enchaînement des scenes et la vivacité du dialogue entraînent l'esprit des Spectateurs. On y trouve un grand fonds

de comique ; quelquefois un peu bas, mais beaucoup plus souvent critique et plein de finesse. Ces deux Pieces furent jouées, devant le Roi, à la Cour, dans leur nouveauté, et elles y éprouverent un tout autre sort qu'à la Ville. On parut satisfait de *D. César Ursin*, et *Crispin rival* ne sembla qu'une Farce. On peut concilier ces jugemens, qui paroissent si contraires, en observant qu'en général l'esprit de la Cour est tout différent de celui de la Ville. *D. César Ursin* est bien écrit, l'intrigue en est soutenue et singuliere. C'en étoit assez pour mériter l'indulgence des Spectateurs de la Cour. *Crispin rival* ne présente qu'un petit événement, qui ne peut intéresser que par la force du comique régnant dans cette Piece, du commencement à la fin ; et de-là cet événement et ce comique parurent déplacés avec le ton mesuré qui étoit alors le dominant à la Cour. A la Ville le vrai et le sentiment l'emportent sur la politique : ainsi ces deux Pieces furent jugées avec équité ; et, depuis, l'Auteur en convenoit avec ses amis. »

CRISPIN
RIVAL
DE SON MAITRE,
COMÉDIE,
EN UN ACTE, EN PROSE,
DE LE SAGE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 15 Mars 1707.

PERSONNAGES.

M. ORONTE, Bourgeois de Paris.

Madame ORONTE, sa femme.

ANGÉLIQUE, leur fille, promise à Damis.

VALERE, amant d'Angélique.

M. ORGON, pere de Damis.

LISETTE, suivante d'Angélique.

CRISPIN, valet de Valere.

LA BRANCHE, valet de Damis.

La Scene est à Paris.

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.

AH! te voilà, bourreau?

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALERE.

Coquin!

CRISPIN.

Laissons-là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous?

VALERE.

De quoi je me plains? traître! Tu m'avois demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir?

CRISPIN.

Parbleu ! Monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre !

VALERE.

Je voudrois bien savoir d'où tu peux venir ?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un Chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALERE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de Province par sa maniere de jouer.

VALERE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent ; et tu dois être en état de m'en prêter ?

CRISPIN.

Non, Monsieur. Nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon ; il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALERE.

Le bon fonds de garçon que voilà ! Écoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé ; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence !

VALERE.

Je suis dans un grand embarras !

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils ? Ce gros Marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie, auroit-il obtenu Sentence contre vous ?

VALERE.

Non.

CRISPIN.

Ah ! j'entends. Cette généreuse Marquise qui alla, elle-même, payer votre Tailleur, qui vous avoit fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui ?

VALERE.

Ce n'est point cela, Crispin. Je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh ! oh !... Hé de qui par aventure ?

VALERE.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue. Peste ! la jolie figure ! Son pere, si je ne me trompe, est un Bourgeois, qui demeure en ce logis et qui est très-riche ?

VALERE.

Oui ; il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique !

VALERE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour !... Mais, où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle sait vos sentimens ?

VALERE.

Depuis huit jours, que j'ai un libre accès chez son pere, j'ai si bien fait qu'elle me voit d'un œil favorable ; mais Lisette, sa femme-de-chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Hé que vous a-t-elle dit cette désespérante Lisette ?

VALERE.

Que j'ai un rival, que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de Province, qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Hé qui est ce rival ?

VALERE.

C'est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le tems qu'elle me disoit cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer, sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas si-tôt propriétaires des trois belles maisons de M. Oronte.

VALERE.

Va trouver Lisette, de ma part. Parle-lui ; après cela nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis.

(*Il s'en va.*)

SCENE II.

CRISPIN, *seul.*

QUE je suis las d'être valet !... Ah ! Crispin, c'est ta faute ! Tu as toujours donné dans la bagatelle ; tu devrois présentement briller dans la Finance.... Avec l'esprit que j'ai, morbleu ! j'aurois déja fait plus d'une banqueroute !

SCENE III.

LA BRANCHE, CRISPIN.

LA BRANCHE, *à part.*

N'EST-CE pas là Crispin ?

CRISPIN, *à part.*

Est-ce-là La Branche que je vois ?

LA BRANCHE, *à part.*

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN, *à part.*

C'est La Branche, ou je meure !... (*A La Branche.*) L'heureuse rencontre !... Que je t'embrasse, mon cher !... (*Ils s'embrassent.*) Franchement, ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque Arrêt de la Cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi ! mon ami, je l'ai échappé belle, depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer ; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu !... Qu'avois-tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un Marchand étranger, pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n'entendoit pas le François, il crut que je lui demandois la bourse. Il crie au voleur. Le guet vient : on me prend pour un fripon ; on me mene au Châtelet. J'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage sans la niece d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai ?

LA BRANCHE.

On étoit furieusement prévenu contre moi ! mais

cette bonne amie se donna tant de mouvement qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissans amis !

LA BRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois ! Tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers ?

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu ! Je me suis remis dans le service... Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non, je suis, comme toi, un fripon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi. Mais je sers un maître sans bien ; ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je demeure à Chartres ; j'y sers un jeune homme appellé Damis. C'est un aimable garçon : il aime le jeu, le vin, les femmes ; c'est un homme universel. Nous faisons ensemble toutes sortes de débauches. Cela m'amuse ; cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LA BRANCHE.

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Assurément ! Mais, dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? Où vas-tu ?

LA BRANCHE, *lui montrant la maison de M. Oronte.*

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique promise à ton maître ?

LA BRANCHE.

M. Orgon, pere de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours. J'y étois avec lui. Nous allâmes voir M. Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêterent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE.

Oui, le contrat est déja signé des deux peres et de Madame Oronte. La dot, qui est de vingt mille écus, en argent comptant, est toute prête. On n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah ! parbleu ! cela étant, Valere, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs ?

LA BRANCHE.

Quoi ! ton maître ?...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Il est amoureux de cette même Angélique ; mais puisque Damis...

LA BRANCHE, *l'interrompant aussi.*

Oh ! Damis n'épousera point Angélique : il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Hé quelle ?

LA BRANCHE.

Pendant que son pere le marioit ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune personne, avec qui il avoit fait les choses de maniere qu'au retour du bon homme Orgon il s'est fait, en secret, une assemblée de parens. La fille est de condition ; Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh ! cela change la these.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noce de mon maître tous faits. J'ai ordre de les emporter à Chartres, aussitôt que j'aurai vu M. et Madame Oronte, et retiré la parole de M. Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de M. Orgon ?

LA BRANCHE.

C'est ce qui m'amene à Paris... (*Voulant s'éloigner ;*

pour entrer chez M. Oronte.) Sans adieu, Crispin. Nous nous reverrons.

CRISPIN, *le retenant.*

Attends, La Branche, attends, mon enfant. Il me vient une idée... Dis-moi un peu : ton maître est-il connu de M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! si tu voulois, il y auroit un beau coup à faire... Mais, après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LA BRANCHE.

Non, non, tu n'as qu'à dire. Une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrois faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Mon maître ? Fi donc ! voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique ! Je lui destine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malpeste ! tu as raison, cela n'est pas mal imaginé, au moins !

CRISPIN.

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour!

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'est bien dit!

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LA BRANCHE.

J'y consens!

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien!

CRISPIN.

Et je disparoîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissemens.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article?

CRISPIN.

Pourquoi?

LA BRANCHE.

Tu parles de disparoître, avec la dot, sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh! nous disparoîtrons ensemble.

LA BRANCHE.

A cette condition-là, je te sers de croupier.... Le coup, je l'avoue, est un peu hardi; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses.... Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de-quelque Province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du Royaume. Qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractere est M. Oronte.

LA BRANCHE.

C'est un Bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et Madame Oronte?

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain qu'elle croit, dans le même moment, le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour...

LA BRANCHE, *l'interrompant.*

Tu peux te servir de ceux de mon maître.... (*Examinant la taille de Crispin.*) Oui, justement, tu es, à-peu-près, de sa taille.

CRISPIN.

Peste ! il n'est pas mal fait !

LA BRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez M. Oronte... Allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valere, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir, de quelques jours, chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

(*Il s'en va d'un côté et La Branche de l'autre.*)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

OUI, Lisette, depuis que Valere m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, et je sens que si j'épouse Damis il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valere !

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !... Entre dans ma situation, Lisette. Que dois-je faire ? Conseille-moi, je t'en conjure !

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils; l'un d'oublier Valere, et l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour suivre le premier; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second. Cela est embarrassant, comme vous voyez?

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu me désesperes.

LISETTE.

Attendez... Il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience.... Oui, allons trouver votre mere.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire?

LISETTE.

Avouons lui tout. Elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse; flattons-la, caressons-la. Dans le fonds, elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être M. Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette; mais je crains...

(*Elle hésite.*)

LISETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Tu connois ma mere? son esprit a si peu de fermeté!

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier. N'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti... (*Voyant approcher Madame Oronte.*) Mais, je la vois... Retirez-vous, pour un moment. Vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

(*Angélique se retire au fond du Théatre.*)

SCENE V.

Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, *dans le fond*; LISETTE.

LISETTE, *à part, sans faire semblant de voir Madame Oronte.*

IL faut convenir que Madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris!

Madame ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette!

LISETTE, *avec une feinte surprise.*

Ah! Madame, je ne vous voyois pas... Ces paroles, que vous venez d'entendre, sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec Mademoiselle Angélique, au sujet de son mariage. « Vous avez,

» lui disois-je, la plus judicieuse de toutes les meres, » la plus raisonnable ! »

Madame ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble gueres aux autres femmes. C'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

Madame ORONTE.

Je n'ai ni entêtement, ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mere du monde. Je mets en fait que si votre fille avoit de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination !

Madame ORONTE.

Moi, la contraindre ? moi, gêner ma fille ? à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentimens ! Dites-moi, Lisette, auroit-elle de l'aversion pour Damis ?

LISETTE.

Eh ! mais....

(*Elle hésite.*)

Madame ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, Madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Madame ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur ?

LISETTE.

Oh ! Madame, c'est la regle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme, qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez M. Oronte la premiere fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un Officier, qui mourut au siége de Candie.

Madame ORONTE.

Il est vrai ; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épousé M. Oronte.

LISETTE.

Eh ! bien, Madame, Mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siége de Candie.

Madame ORONTE.

Hé qui est donc le Cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire ?

LISETTE.

C'est ce jeune Gentilhomme qui vient jouer chez vous, depuis quelques jours.

Madame ORONTE.

Qui, Valere ?

LISETTE.

Lui-même.

Madame ORONTE.

A propos, vous m'en faites souvenir : il nous regardoit hier, Angélique et moi, avec des yeux si

passionnés... Etes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux?

LISETTE, *faisant signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, Madame; il me l'a dit lui-même, et il m'a chargée de vous prier, de sa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, *s'approchant, à Madame Oronte.*

Pardonnez, Madame, si mes sentimens ne sont pas conformes aux vôtres, mais vous savez...

Madame ORONTE, *l'interrompant.*

Je sais bien qu'une fille ne regle pas toujours les mouvemens de son cœur sur les vues de ses parens; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines : en un mot, j'agrée la recherche de Valere.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, Madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés !

LISETTE, *à Madame Oronte.*

Ce n'est pas assez, Madame; M. Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur....

Madame ORONTE, *l'interrompant.*

Oh ! n'ayez point d'inquiétude là-dessus. Je prends

Valere sous ma protection : ma fille n'aura point d'autre époux que lui ; c'est moi qui vous le dis... (*Appercevant M. Oronte.*) Mon mari vient. Vous allez voir de quel ton je vais lui parler !

SCENE VI.

M. ORONTE, Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

Madame ORONTE, *à son mari.*

Vous venez fort à propos, Monsieur : j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille avec Damis.

M. ORONTE.

Ah ! ah ! peut-on savoir, Madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

Madame ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valere la demande. Il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis ; mais il est Gentilhomme, et, en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE, *bas.*

Bon !

M. ORONTE, *à sa femme.*

J'estime Valere, et, sans faire attention à son peu

de bien, je lui donnerois très-volontiers ma fille si je le pouvois avec honneur; mais cela ne se peut pas, Madame.

Madame ORONTE.

D'où vient, Monsieur?

M. ORONTE.

D'où vient? Voulez-vous que nous manquions de parole à M. Orgon, notre ancien ami? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui?

Madame ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas.*

Courage! ne mollissez point!

M. ORONTE, *à sa femme.*

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire?

Madame ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *à part.*

Adieu! la girouette va tourner!

M. ORONTE, *à sa femme.*

Vous êtes trop raisonnable, Madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage!

Madame ORONTE.

Oh! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, *à part.*

Mort de ma vie ! est-ce là une femme ? elle ne contredit point !

M. ORONTE.

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valere ?

LISETTE, *ironiquement.*

Oui, vraiement, voilà un amant bien protégé !

M. ORONTE, *voyant paroître La Branche.*

J'apperçois le valet de Damis.

SCENE VII.

LA BRANCHE, M. ORONTE, Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LA BRANCHE, *à M. et à Madame Oronte.*

TRÈS-HUMBLE serviteur à M. et à Madame Oronte... (*A Angélique.*) Serviteur très-humble à Mademoiselle Angélique... (*A Lisette.*) Bon jour, Lisette.

M. ORONTE.

Hé bien, La Branche, quelle nouvelle ?

LA BRANCHE.

M. Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres. Il marche sur mes pas ; j'ai pris les devans pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, *à part.*

O Ciel !

M. ORONTE, *à La Branche.*

Je l'attendois avec impatience... Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en sommes doit-il faire ces façons-là ?

LA BRANCHE.

Oh ! Monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familiérement avec vous. C'est le garçon de France qui a les meilleures manieres ; quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien !

Madame ORONTE.

Est-il poli, est-il sage ?

LA BRANCHE.

S'il est sage, Madame ? Il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris ! Tudieu ! c'est une tête bien sensée !

M. ORONTE.

Et M. Orgon n'est-il pas avec lui ?

LA BRANCHE.

Non, Monsieur. De vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bonhomme !

LA BRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ... Voici une Lettre qu'il vous écrit.

(*Il tire une Lettre de sa poche et la donne à M. Oronte.*)

M. ORONTE,

M. ORONTE, *prenant la Lettre et en lisant le dessus.*

« A M. Craquet, Médecin, dans la rue du Sé-» pulchre ».

LA BRANCHE, *reprenant la Lettre.*

Ce n'est point cela, Monsieur.

M. ORONTE, *riant.*

Voilà un Médecin qui loge dans le quartier de ses malades !

LA BRANCHE, *tirant plusieurs Lettres de sa poche, et en lisant les adresses.*

J'ai plusieurs Lettres, que je me suis chargé de rendre à leurs adresses... Voyons celle-ci... (*Il lit.*) « A M. Bredouillet, Avocat au Parlement, rue des » Mauvaises Paroles »... Ce n'est point encore cela : passons à l'autre... (*Il lit.*) « A M. Gourmandin, » Chanoine de... » Ouais ! je ne trouverai point celle que je cherche... (*Il lit.*) « A M. Oronte ».. Ah ! voici la Lettre de M. Orgon... (*Il donne cette derniere Lettre à M. Oronte.*) Il l'a écrite d'une main si tremblante que vous n'en reconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnoissable !

LA BRANCHE.

La goutte est un terrible mal !... Le Ciel vous en veuille préserver, aussi bien que Madame Oronte, Mademoiselle Angélique, Lisette, et toute la compagnie !

M. ORONTE, *ouvrant la Lettre et la lisant.*

« Je me disposois à partir avec Damis ; mais la

» goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme ma » présence n'est point absolument nécessaire à Paris, » je n'ai pas voulu que mon indisposition retardât » un mariage, qui fait ma plus chere envie, et » toute la consolation de ma vieillesse. Je vous en- » voie mon fils; servez-lui de pere, comme à votre » fille. Je trouverai bon tout ce que vous ferez ».

» De Chartres,

» Votre affectionné serviteur,

ORGON.

(*Après avoir lu.*)

Que je le plains !... (*Voyant paroître Crispin, vêtu des habits de Damis.*) Mais, qui est ce jeune homme qui s'avance? Ne seroit-ce point Damis?

LA BRANCHE.

C'est lui-même... (*A Madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, Madame? N'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur?

Madame ORONTE.

Il n'est pas mal fait, vraiement!

SCENE VIII.

CRISPIN, M. ORONTE, Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA BRANCHE.

CRISPIN, *à La Branche.*

LA Branche!

LA BRANCHE.

Monsieur?

CRISPIN, *montrant M. Oronte.*

Est-ce là M. Oronte, mon illustre beau-pere?

LA BRANCHE.

Oui; vous le voyez, en propre original.

M. ORONTE, *à Crispin, en l'embrassant.*

Soyez le bien-venu, mon gendre; embrassez-moi.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser... (*Montrant Madame Oronte.*) Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme... (*Lui montrant Angélique.*) Voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malpeste! la jolie famille! Je ferois volontiers ma femme de l'une et ma maîtresse de l'autre!

Madame ORONTE.

Cela est trop galant !... (*Bas, à Lisette.*) Il paroît avoir de l'esprit, Lisette.

LISETTE, *bas.*

Et du goût même !

CRISPIN, *à Madame Oronte.*

Quel air ! quelle grace ! quelle noble fierté ! Ventrebleu ! Madame, vous êtes toute adorable !.. Mon pere me le disoit bien : « Tu verras Madame Oronte; » c'est la Beauté la plus piquante ! »

Madame ORONTE.

Fi donc !

CRISPIN.

« La plus désag... Je voudrois, disoit-il, qu'elle » fût veuve; je l'aurois bientôt épousée ! »

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu ! bien obligé !

Madame ORONTE, *à Crispin.*

Je l'estime infiniment M. votre pere... Que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce ! Il se promettoit bien de danser la bourée avec Madame Oronte !

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage; car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui !

M. ORONTE.

Eh ! mais toutes les conditions sont arrêtées entre

nous et signées. Il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot?.. Oui, c'est fort bien dit!... (*A La Branche.*) La Branche... (*A M. Oronte.*) Permettez que je donne une commission à mon valet... (*A La Branche.*) Va chez le Marquis... (*Bas.*) Va-t'en arrêter des chevaux pour cette nuit... Tu m'entends?... (*Haut.*) et tu lui diras que je lui baise les mains.

LA BRANCHE, *sortant.*

J'y vole.

SCENE IX.

M. ORONTE, Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN.

M. ORONTE, *à Crispin.*

REVENONS à votre pere. Je suis très-affligé de son indisposition; mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de son procès?

CRISPIN, *embarrassé, et appelant.*

La Branche!

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému! qu'avez-vous?

CRISPIN, *à part.*

Maugrebleu de la question !... (*A M. Oronte.*) J'ai oublié de charger La Branche... (*A part.*) Il devoit bien me parler de ce procès-là !

M. ORONTE.

Il reviendra... Hé bien, ce procès a-t-il, enfin, été jugé ?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci ! l'affaire en est faite !

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné ?

CRISPIN.

Avec dépens ?

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure !

Madame ORONTE.

Le Ciel en soit loué !

CRISPIN.

Mon pere avoit cette affaire à cœur ; il auroit donné tout son bien aux Juges, plutôt que d'en avoir le démenti !

M. ORONTE.

Ma foi ! cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en réponds !... Mais la Justice est une si belle chose qu'on ne sauroit trop l'acheter !

M. ORONTE.

J'en conviens... Mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine !

CRISPIN.

Oh ! cela n'est pas concevable ! Il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes !

M. ORONTE.

Qu'appellez-vous de tous les hommes ? il m'a dit que sa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie étoit une femme, d'accord ; mais cette femme avoit dans ses intérêts un certain vieux Normand, qui lui donnoit des conseils. C'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon pere... Mais, changeons de discours ; laissons-là les procès : je ne veux m'occuper que de mon mariage, et du plaisir de voir Madame Oronte.

M. ORONTE.

Eh ! bien, allons, mon gendre, entrons : je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, *à Madame Oronte, en lui présentant sa main pour sortir.*

Madame ?

Madame ORONTE, *à Angélique.*

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille, Damis a du mérite !

(*M. et Madame Oronte entrent chez eux, avec Crispin.*)

SCENE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

HÉLAS! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de M. Damis; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Ah! Lisette, tu sais mes sentimens, montre-toi sensible à mes peines!

LISETTE, *pleurant aussi.*

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur!

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chere Lisette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conseil, et je vous vois si affligée que vous ne manqueriez pas de le suivre!

SCENE XI.

VALERE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

VALERE, *à part, dans le fond, sans voir d'abord Angélique.*

CRISPIN m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, qu'il méditoit un stratagême; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude!

LISETTE, *à Angélique, en appercevant Valere.*

Valere vient.

VALERE, *à part, en appercevant aussi Angélique.*

Je ne me trompe point... C'est elle-même... (*A Angélique.*) Belle Angélique, de grace! apprenez-moi, vous-même, ma destinée? Quel sera le fruit... (*Voyant Angélique et Lisette en pleurs.*) Mais, quoi! vous pleurez l'une et l'autre!

LISETTE.

Eh! oui, Monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé!

VALERE.

Qu'est-ce que j'entends?

LISETTE.

Et dès ce soir il épouse ma maîtresse!

VALERE.

Juste Ciel!

LISETTE.

Si, du moins, après son mariage elle demeuroit à Paris; passe encore! Vous pourriez quelquefois tous deux pleurer vos déplaisirs; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément!

VALERE.

J'en mourrai... Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enleve ce que j'ai de plus cher au monde?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALERE.

Damis?

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALERE.

Je connois tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALERE.

Ah! si nous n'avons que ce Damis à craindre nous devons nous rassurer

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valere?

VALERE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique; Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon!

ANGÉLIQUE, *à Valere.*

Vous vous moquez, Valere ? Damis est ici, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE, *à Valere.*

Il est, en ce moment, au logis, avec M. et Madame Oronte.

VALERE.

Damis est de mes amis; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit... J'ai sa Lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALERE.

Qu'il s'est marié, secrétement, à Chartres, avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrétement ? .. Oh ! oh ! approfondissons un peu cette affaire. Il me paroît qu'elle en vaut bien la peine!.. Allez, Monsieur, allez quérir cette Lettre et ne perdez point de tems.

VALERE.

Dans un moment je suis de retour.

(*Il s'en va*)

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

ET nous, ne négligeons point cette nouvelle. Je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage ! Elle nous servira, du moins, à faire suspendre, pour quelque tems, votre mariage... (*A Angélique, en voyant paroître Oronte, qui a apperçu Valere s'éloigner.*) Je vois venir M. Oronte: pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à Madame votre mere.

(*Angélique rentre.*)

SCENE XIII.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

VALERE vient de vous quitter, Lisette ?

LISETTE.

Oui, Monsieur. Il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole !

M. ORONTE.

Hé quoi ?

LISETTE.

LISETTE.

Par ma foi ! Damis est un plaisant homme de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une !

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette ?

LISETTE.

Damis est marié : il a épousé, secrétement, une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon ! cela se peut-il, Lisette ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, Monsieur. Damis l'a mandé, lui-même, à Valere, qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je !

LISETTE.

Non, Monsieur, je vous assure. Valere est allé querir la Lettre. Il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu dis.

LISETTE.

Eh ! Monsieur, pourquoi ne le croirez-vous pas ? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon tems !

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces

petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant, la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites, qui ne seront pas fort agréables pour vous!

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention!

LISETTE.

Comment! quelque attention? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois, du moins, être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison... (*Apperoevant La Branche.*) Je vois paroître le valet de Damis; il faut que je le sonde finement... Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, *à part, en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit se confirmer!

SCENE XIV.

M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE.

APPROCHE, La Branche; viens-çà. Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh ! Monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie !

M. ORONTE.

J'en suis bien aise !... Ecoute : ton maître a la mine d'un vert galant ?

LA BRANCHE.

Tudieu ! c'est un joli homme ! Les femmes en sont folles ! Il a un certain air libre, qui les charme !... M. Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles, pour le moins !

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité !

LA BRANCHE.

Que dites-vous ?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité. Je sais tout : je sais que Damis est marié; qu'il a épousé une fille de Chartres.

LA BRANCHE, *à part.*

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles?... Je vois qu'on m'a dit vrai: tu es un fripon!

LA BRANCHE.

Moi, Monsieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir, comme complice d'un projet si criminel!

LA BRANCHE.

Quel projet, Monsieur? Que je meure si je comprends...

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître! mais si tu ne me fais, tout-à-l'heure, un aveu sincere de toutes choses je vais te mettre entre les mains de la Justice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, Monsieur; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler?.. (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! Qu'on me fasse venir un Commissaire.

LA BRANCHE.

Attendez, Monsieur; point de bruit! Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse

pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissons-nous, tous deux, de sang froid. Ça, qui vous a dit que mon maître étoit marié?

M. ORONTE.

Qui? il l'a mandé, lui-même, à un de ses amis, à Valere.

LA BRANCHE.

A Valere, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valere, oui. Que répondias-tu à cela?

LA BRANCHE, *riant.*

Rien... Parbleu! le trait est excellent!... (*A part.*) Ah! ah! M. Valere, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTE.

Comment! qu'est ce que cela signifie?

LA BRANCHE, *riant.*

On nous l'avoit bien dit, qu'il nous régaleroit, tôt ou tard, d'un plat de sa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez?

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premiérement, ce Valere aime Mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LA BRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts. Elle entre dans toutes

les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est-elle qui vous aura débité ce mensonge là ?

M. ORONTE.

Il est vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jettés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valere même montre une Lettre supposée, qu'il dit avoir reçue de mon maître, et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *à part.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LA BRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valere.

M. ORONTE, *à part.*

Hon ! hon ! ce raisonnement est assez raisonnable !

LA BRANCHE.

Mais, ma foi ! les trompeurs seront trompés ! M. Oronte est homme d'esprit, homme de tête ; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer !

M. ORONTE.

Non, parbleu !

LA BRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes

les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival !

M. ORONTE.

Je t'en réponds !.. Je vois bien que ton maître n'est point marié... Admirez un peu la fourberie de Valere ! Il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connoissent seulement pas ?

LA BRANCHE.

Sans doute... Malpeste ! Monsieur, que vous êtes pénétrant ! Comment ! rien ne vous échappe !

M. ORONTE.

Je ne me trompe gueres dans mes conjectures... (*Voyant paroître Crispin.*) J'apperçois ton maître ; je veux rire avec lui de son prétendu mariage !.. (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

LA BRANCHE, *riant aussi.*

Hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! hé !

SCENE XV.

CRISPIN, M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE, *à Crispin, en riant.*

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous ? Que cela est plaisant ! On m'est venu donner avis, mais avis comme d'une chose assurée, que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrétement une fille de Chartres. Ah ! ah ! ah ! ah ! est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant ?

LA BRANCHE, *riant, et faisant des signes à Crispin.*

Hé ! hé ! hé ! hé ! il n'y a rien de si plaisant !

CRISPIN.

Ho ! ho ! ho ! ho ! cela est tout-à-fait plaisant !

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, seroit assez sot pour donner là-dedans; mais moi, serviteur !

LA BRANCHE.

Oh ! diable, M. Oronte est un des plus gros génies !

CRISPIN.

Je voudrois savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule ?

LA BRANCHE.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme, appelé Valere.

CRISPIN, *faisant l'étonné.*

Valere ? Qui est cet homme-là ?

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, Monsieur, qu'il ne le connoît pas... (*A Crispin.*) Eh ! là, c'est ce jeune homme que tu sais... Que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah ! oui, oui, je m'en souviens : à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de M. Oronte, et que ses créanciers font des vœux très-ardens pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiement, ils n'ont qu'à s'y attendre !

LA BRANCHE.

Il n'est pas sot ce Valere, il n'est, parbleu ! pas sot !

M. ORONTE.

Je ne suis pas bête, non plus, je ne suis, palsembleu ! pas bête ; et, pour le lui faire voir, je vais, de ce pas, chez mon Notaire.. (*A Damis.*) Ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant ; mais voulez-vous prendre, pour cette somme, ma maison du fauxbourg saint-Germain ? Elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre ; mais, entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

L'argent, comme vous savez, est plus portatif?

M. ORONTE.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une Terre, auprès de Chartres ; je voudrois bien l'acheter.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Ah ! Monsieur, la belle acquisition ! Si vous aviez vu cette Terre-là, vous en seriez charmé !

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Du moins, Monsieur, du moins. Comment! sans parler du reste, il y a deux étangs, où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujons!

M. ORONTE, *à Crispin.*

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion! Ecoutez, j'ai chez mon Notaire cinquante mille écus, que je réservois pour acheter le Château d'un certain Financier, qui va bientôt disparoître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ah! quelle bonté, M. Oronte! Je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnoissance... mon cœur... enfin, j'en suis tout pénétré!

LA BRANCHE.

M. Oronte est le Phœnix des beaux-peres!

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent... Mais je rentre auparavant, pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valere vont se pendre!

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent! Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ah ! ah ! ah ! que cela sera plaisant !

LA BRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui sera tout-à-fait drôle !

(*M. Oronte s'en va.*)

SCENE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connoisse Damis.

LA BRANCHE.

Il se connoissent si bien qu'ils s'écrivent, comme tu vois ? Mais, graces à mes soins, M. Oronte est prévenu contre Valere, et j'espere que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, *voyant paroître Valere.*

O Ciel !

LA BRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici !

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-tems !

SCENE XVII.

VALERE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALERE, *à part, dans le fond, et tenant une Lettre à la main.*

JE puis, avec cette Lettre, entrer chez M. Oronte... (*Appercevant Crispin, qu'il ne reconnoît pas d'abord.*) Mais, je vois un jeune homme. Seroit-ce Damis? Abordons-le : il faut que je m'éclaircisse... (*Reconnoissant Crispin.*) Juste Ciel ! c'est Crispin !

CRISPIN

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de M. Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous !

VALERE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagême pour moi, mon cher Crispin !

CRISPIN.

Pourquoi ?

VALERE.

Je sais le nom de mon rival : il s'appelle Damis. Je n'ai rien à craindre ; il est marié.

CRISPIN.

Damis marié ?.. (*Montrant La Branche.*) Tenez, Monsieur, voilà son valet, que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ses nouvelles.

VALERE.

VALERE.

Seroit-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable ? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes ?

(*Il lit la Lettre qu'il tient à la main, et qui est de Damis.*)

« De Chartres.

» Vous saurez, cher ami, que je me suis marié en » cette ville, ces jours passés. J'ai épousé secrétement » une fille de condition. J'irai bientôt à Paris, où » je prétends vous faire, de vive voix, tout le dé- » tail de ce mariage. »

DAMIS.

LA BRANCHE.

Ah ! Monsieur, je suis au fait. Dans le tems que mon maître vous a écrit cette Lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage ; mais M. Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au pere de la fille, et a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALERE.

Damis n'est donc point marié ?

LA BRANCHE.

Bon !

CRISPIN, *à Valere.*

Eh ! non.

VALERE.

Ah ! mes enfans, j'implore votre secours ! ... (*A*

Crispin.) Quelle entreprise as-tu formée, Crispin ? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-tems dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement ? Que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y sera que dans deux jours. Je veux, avant ce tems-là, dégoûter M. et Madame Oronte de son alliance.

VALERE.

De quelle maniere ?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déja fait beaucoup d'extravagances : je tiens des discours insensés ; je fais des actions ridicules, qui révoltent, à tout moment, contre moi le pere et la mere d'Angélique. Vous connoissez le caractere de Madame Oronte ? Elle aime les louanges ; je lui dis des duretés, qu'un petit-maître n'oseroit dire à une femme de robe.

VALERE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Hé bien, je ferai et dirai tant de sottises qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALERE.

Et Lisette entre-t-elle dans ce stratagême ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur ; elle agit de concert avec nous.

VALERE.

Ah ! Crispin, que ne te dois-je pas ?

CRISPIN, *lui montrant La Branche.*

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là si je joue bien mon rôle !

LA BRANCHE, *à Valere.*

Ah ! Monsieur, que vous avez-là un domestique adroit ! C'est le plus grand fourbe de Paris ! . . . Il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la vérité ; et, si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALERE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnoissance ; je vous promets. . .

CRISPIN, *l'interrompant.*

Eh ! Monsieur, laissez-là les promesses ! Songez que si l'on vous voyoit avec nous, tout seroit perdu. Retirez-vous, et ne paroissez point ici d'aujourd'hui.

VALERE.

Je me retire donc... Adieu, mes amis ; je me repose sur vos soins.

LA BRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, Monsieur. Eloignez-vous vîte ; abandonnez-nous votre fortune.

VALERE.

Souvenez-vous que mon sort. . .

CRISPIN, *l'interrompant.*

Que de discours !

VALERE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je!

(*Valere s'en va.*)

SCENE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

ENFIN, il est parti!

CRISPIN.

Je respire!

LA BRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude!... Je mourois de peur que M. Oronte ne nous surprît avec ton maître!

CRISPIN.

C'est ce que je craignois aussi... Mais, comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LA BRANCHE, *regardant dans l'éloignement.*

Oui.

CRISPIN.

Bon !... Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres !

LA BRANCHE, *regardant toujours au loin, et avec distraction.*

Le chemin de Flandres ? ... Oui, c'est fort bien raisonné ! J'opine aussi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention ?

LA BRANCHE, *de même.*

Je regarde... Oui... non... Ventrebleu ! seroit-ce lui ?

CRISPIN.

Qui, lui ?

LA BRANCHE, *de même.*

Hélas ! voilà toute sa figure !

CRISPIN.

La figure de qui ?

LA BRANCHE, *de même.*

Crispin, mon pauvre Crispin ! c'est M. Orgon !

CRISPIN.

Le pere de Damis ?

LA BRANCHE.

Lui-même !

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

LA BRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot !

CRISPIN, *regardant du côté d'où vient M. Orgon.*

Il vient ici !.. Il va entrer chez M. Oronte, et tout va se découvrir !

LA BRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible... Va m'attendre à l'auberge... Ce que je crains le plus, c'est que M. Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.

(*Crispin s'éloigne.*)

SCENE XIX.

M. ORGON, LA BRANCHE.

M. ORGON, *à part, sans voir d'abord La Branche.*

JE ne sais quel accueil je vais recevoir de M. et de Madame Oronte.

LA BRANCHE, *à part.*

Vous n'êtes pas encore chez eux !.. (*A M. Orgon.*) Serviteur à M. Orgon !

M. ORGON.

Ah ! je ne te voyois pas, La Branche !

LA BRANCHE.

Comment ! Monsieur, c'est donc ainsi que vous surprenez les gens ? Qui vous croyoit à Paris ?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de tems après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que

je parlasse, moi-même, à M. Oronte, et qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le ministere d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois ! Si bien donc que vous allez trouver M. et Madame Oronte ?

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LA BRANCHE.

Rendez graces au Ciel de me rencontrer ici, à propos, pour vous en empêcher !

M. ORGON.

Comment ! les as-tu déja vus, toi, La Branche?

LA BRANCHE.

Eh ! oui, morbleu ! je les ai vus. Je sors de chez eux. Madame Oronte est dans une colere horrible contre vous !

M. ORGON.

Contre moi ?

LA BRANCHE.

Contre vous... « Hé, quoi ! a-t-elle dit, M. Orgon » nous manque de parole ? Qui l'auroit cru ? Ma » fille désormais ne doit plus espérer d'établisse- » ment ! »

M. ORGON.

Quel tort cela peut il faire à sa fille ?

LA BRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colere entende raison ?

c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnemens bourgeois... « On ne » croira point dans le monde, a-t-elle dit, que » Damis ait été obligé d'épouser une fille de Char- » tres ; on dira plutôt que M. Orgon a approfondi » nos biens, et que, ne les ayant pas trouvés solides, » il a retiré sa parole. »

M. ORGON.

Fi ! donc, peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LA BRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens !... Elle a les yeux dans la tête... elle ne connoît personne... Elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes !

M. ORGON.

Et M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Oh ! pour M. Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui... Il m'a seulement donné deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, La Branche ! Peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ? et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi. Je leur ai dit que M. votre fils, ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparoit à vous faire un

procès, que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison ?

LA BRANCHE.

Bon ! rendus ? ils sont bien en état de se rendre ! Si vous m'en croyez, Monsieur, vous retournerez à Chartres, tout-à-l'heure.

M. ORGON, *voulant entrer chez M. Oronte.*

Non, La Branche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses que...

LA BRANCHE, *l'interrompant et le retenant.*

Vous n'entrerez pas, Monsieur, je vous assure ! Je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens !

LA BRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison ; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LA BRANCHE.

Cependant, Monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira ; vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non... Viens, La Branche : je les verrai demain.

LA BRANCHE.

Je marche sur vos pas...

(*M. Orgon s'en va.*)

SCENE XX.

LA BRANCHE, *seul.*

OU plutôt je vais trouver Crispin... Nous voilà, pour le coup, au-dessus de toutes les difficultés !... Il ne me reste plus qu'un petit scrupule, au sujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un associé ; car, enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient, de droit, toute entiere. Comment tromperai-je Crispin ? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique... Ce sera sa femme, une fois. Il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide. Mais, non ; rejettons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourroit bien, quelque jour, avoir sa revanche. D'ailleurs, ce seroit aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens... (*Voyant paroître M. Oronte, avec Lisette.*) Voici

M. Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son Notaire... Quel bonheur d'avoir éloigné d'ici M. Orgon !

(*Il s'en va.*)

SCENE XXI.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, Monsieur, Valere est honnête homme, et vous devez approfondir...

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valere; et je suis fâché que vous n'ayiez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi ! Monsieur, vous vous imaginez...

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi, je suis le plus pauvre génie du monde !.. Allez, Lisette, dites à Valere qu'il ne sera jamais mon gendre. C'est de quoi il peut assurer Messieurs ses créanciers !

(*Il s'en va.*)

SCENE XXII.

LISETTE, *seule.*

QUAIS ! que signifie tout ceci ? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration !

SCENE XXIII.

VALERE, LISETTE.

VALERE, *à part, sans voir d'abord Lisette.*

QUOIQUE m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé, avec tant de soin, de ne point paroître ici ; car, enfin, au lieu de détruire son stratagême, je pourrois l'appuyer.

LISETTE.

Ah ! Monsieur...

VALERE.

Hé ! bien, Lisette ?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-tems !... Où est la lettre de Damis ?

VALERE,

VALERE, *tirant une Lettre de sa poche, et la lui montrant.*

La voici... Mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagême ?

LISETTE.

Quel stratagême ?

VALERE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin ? Qu'est-ce que c'est que ce Crispin ?

VALERE.

Eh ! parbleu ! c'est mon valet !

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALERE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette ! Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, Monsieur.

VALERE.

Ah ! c'en est trop ; je perds patience : je suis au désespoir !

SCENE XXIV.

Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, VALERE, LISETTE.

Madame ORONTE, *à Valere.*

JE suis bien aise de vous trouver, Valere, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des Lettres?

VALERE.

Supposer? moi, Madame? Qui peut m'avoir rendu ce mauvais office auprès de vous?

LISETTE, *à Madame Oronte.*

Eh! Madame, M. Valere n'a rien supposé. Il y a de la manigance en cette affaire... (*Appercevant venir M. Oronte et M. Orgon.*) Mais, voici M. Oronte qui revient. M. Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCENE XXV.

M. ORONTE, M. ORGON, Madame ORONTE, VALERE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. ORONTE, *à M. Orgon.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, M. Orgon!

M. ORGON.

C'est ce qu'il faut éclaircir, M. Oronte!

M. ORONTE, *à sa femme.*

Madame, je viens de rencontrer M. Orgon, en allant chez mon Notaire. Il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole. Damis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends?

M. ORGON, *à Madame Oronte.*

Il est vrai, Madame; et quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez....

M. ORONTE, *à sa femme.*

M. Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

Madame ORONTE.

Cependant, il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur!

M. ORONTE.

Et La Branche, ce même valet qui étoit ici avec vous, il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON.

La Branche, dites-vous? Ah! le pendart! Je ne m'étonne plus s'il m'a, tout-à-l'heure, empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez, tous deux, dans une colere épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

Madame ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, *à part.*

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut!

VALERE, *à part.*

Mon traître se seroit-il joué de moi?

M. ORONTE, *voyant paroître La Branche et Crispin.*

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCENE XXVI et derniere.

CRISPIN, LA BRANCHE, M. ORONTE, Madame ORONTE, M. ORGON, VALERE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

CRISPIN, *à M. Oronte, sans voir d'abord, Valere et M. Orgon.*

HÉ bien, M. Oronte, tout est-il prêt?.. Notre mariage... (*Appercevant Valere et M. Orgon.*) Ouf! qu'est-ce que je vois?

LA BRANCHE, *bas, en appercevant aussi Valere et M. Orgon.*

Ahie! nous sommes découverts : sauvons-nous.

(*Il veut se sauver, avec Crispin, mais Valere court à eux et les arrête.*)

VALERE.

Oh! vous ne nous échapperez pas, Messieurs les marauds! et vous serez traités comme vous le méritez.

(*Valere prend Crispin au collet; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de La Branche.*)

M. ORONTE, *à Crispin et à La Branche.*

Ah! ah! nous vous tenons, fourbes!

M. ORGON, *à La Branche, en montrant Crispin.*

Dis-nous, méchant! qui est cet autre fripon, que tu fais passer pour Damis?

VALERE.

C'est mon valet.

Madame ORONTE.

Un valet? juste Ciel! un valet!

VALERE.

Un perfide! qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices!

CRISPIN.

Doucement, Monsieur, doucement! ne jugeons point sur les apparences!

M. ORGON, *à La Branche.*

Et toi, Coquin! voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne?

LA BRANCHE.

Allons, Monsieur, allons, bride en main, s'il vous plaît! ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi! tu voudrois soutenir que tu n'es pas un maître fripon?

LA BRANCHE, *feignant de pleurer.*

Je suis un fripon! fort bien! Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection!

VALERE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord, non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat?

CRISPIN, *avec un fort emportement.*

Scélérat! fourbe! Que diable, Monsieur, vous me prodiguez des épithetes qui ne me conviennent point du tout!

VALERE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traitres?

M. ORONTE, *à La Branche et à Crispin.*

Que direz-vous pour vous justifier, misérables?

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

La Branche vous expliquera la chose, en deux mots.

LA BRANCHE.

Parle, Crispin; fais leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle, toi-même, La Branche: tu les auras bientôt désabusés.

LA BRANCHE.

Non, non, tu débrouilleras mieux le fait!

CRISPIN, *à M. Oronte et à Valere.*

Eh ! bien, Messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, M. et Madame Oronte, de l'alliance de M. Orgon, et les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon maître ; mais, au lieu de les rebuter par mes manieres impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire. Ce n'est pas ma faute, une fois !

M. ORONTE.

Cependant, si on t'avoit laissé faire, tu aurois poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille ?

CRISPIN.

Non, Monsieur. Demandez à La Branche : nous venions ici vous découvrir tout.

VALERE.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir. Puisque Damis est marié, il étoit inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh ! bien, Messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocens, faites-nous donc graces comme à des coupables. Nous implorons votre bonté !

(*Il se jette aux genoux de M. Oronte.*)

LA BRANCHE, *se jettant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence !

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Franchement, la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies; pardonnez-nous celle-ci, à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie!

LA BRANCHE.

Eh ! Monsieur, laissez-vous toucher! Nous vous en conjurons par les beaux yeux de Madame Oronte !

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante !

Madame ORONTE, *à son mari.*

Ces pauvres garçons me font pitié ! je demande grace pour eux !

LISETTE, *à part.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON, *à La Branche et à Crispin.*

Vous êtes bien heureux, pendards ! que Madame Oronte intercede pour vous !

M. ORONTE, *à La Branche et à Crispin.*

J'avois grande envie de vous faire punir ; mais,

puisque ma femme le veut, oublions le passé. Aussi bien je donne aujourd'hui ma fille à Valeré, il ne faut songer qu'à se réjouir... On vous pardonne donc; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *se relevant.*

Oh! Monsieur, nous vous le promettons!

LA BRANCHE, *se relevant aussi.*

Oui, Monsieur... Nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise que nous renonçons à toutes les fourberies!

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit; mais il en faut faire un meilleur usage, et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires... (*A La Branche.*) J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commission.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, Monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, Monsieur, de mériter, par ma complaisance, toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-tems... Entrons... (*A M. Orgon.*) J'espere que M. Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille ?

M. ORGON.

J'y veux danser, avec Madame Oronte.

(*Il donne la main à Madame Oronte, et Valere à Angélique, pour rentrer chez M. Oronte.*)

FIN.

TURCARET,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR LE SAGE.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

SUJET DE TURCARET.

M. TURCARET, riche Financier, est amoureux d'une jeune veuve, coquette, prétendue Baronne, qui espere l'épouser ; et il se ruine avec elle, en cadeaux, qu'elle prodigue à un jeune Chevalier, Petit-Maître, dissipateur, qu'elle aime, et dont elle croit être aimée. Mais une Revendeuse à la Toilette, nommée Madame Jacob, sœur de M. Turcaret, qui la laisse dans la misere, découvre, par hasard, à la Baronne qu'il est marié, et qu'il tient sa femme en Province, avec une modique pension, qu'il lui paye très-mal ; et cette Madame Turcaret, que l'on croit fort loin, est à Paris, où elle se fait passer pour une veuve Comtesse, et où elle se trouve en liaison d'amourette avec un Marquis, Petit-Maître, ami du Chevalier. Tous ces personnages se rencontrent chez la Ba-

ronne, et le mari et la femme, qui ne s'attendoient-là ni l'un, ni l'autre, sont très-étonnés du motif qui y attire chacun d'eux. Comme leurs torts sont semblables, ils sont forcés de se les pardonner mutuellement. Mais les folles dépenses de M. Turcaret ont tellement altéré sa fortune qu'il se trouve accablé de dettes et que ses créanciers obtiennent l'ordre de sa détention; ce qui détruit toutes les spéculations de sa femme, de la Baronne, du Chevalier et du Marquis. L'un des valets de M. Turcaret, profitant de son trouble et de son embarras, s'empare de quelques-uns de ses effets et l'abandonne, pour s'unir à l'une des suivantes de la Baronne, tandis que Madame Jacob, oubliant les mauvais traitemens qu'elle a reçus de son frere, va employer ses protections pour le secourir dans son malheur.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

TURCARET.

» DEUX causes, étrangeres au mérite de cette Comédie en suspendirent le plein succès, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Le froid excessif qu'il fit au commencement de l'année 1709, qui força de fermer les Spectacles pendant quelque tems, et les murmures de beaucoup de personnes qui trouvoient trop de ressemblances dans les portraits de cette Piece. Mais la reprise qui en fut faite, au moment où le froid se relâcha, la fit rentrer dans ses droits, et elle est, et sera toujours, au nombre de celles que le Public reverra avec le plus de plaisir. »

Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*, et le Chevalier de Mouhy, dans son

Abrégé de l'Histoire du Théatre François, nous apprennent que « Le Sage avoit d'abord fait cette Piece en un acte, et qu'il l'avoit présentée aux Comédiens pour qu'il la jouassent, sous le titre d'*Etrennes*, le premier Janvier 1708 ; mais qu'ils l'avoient refusée, en observant qu'ils n'étoient point dans l'usage de recevoir de nouveautés depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâques. On ajoute que Le Sage, forcé de la retirer alors, et voyant que le sujet en pouvoit fournir plusieurs actes, l'étendit jusqu'à cinq, et la donna en 1709, telle qu'on la voit aujourd'hui. »

Il y avoit joint, pour les premieres représentations, une sorte de Critique, en forme de Prologue et d'Épilogue, dialogués entre Asmodée, ou le Diable Boiteux, et D. Cléofas, l'un des principaux personnages de son Roman imité de l'Espagnol, de Louis Vélez de Guévara ; mais on l'a supprimée, dès la premiere reprise qui fut faite de la Piece.

TURCARET,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR LE SAGE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 14 Février 1709.

PERSONNAGES.

M. TURCARET, Traitant, amoureux de la Baronne.

Madame TURCARET, épouse de M. Turcaret.

Madame JACOB, Revendeuse à la Toilette, et sœur de M. Turcaret.

LA BARONNE, jeune veuve coquette.

LE CHEVALIER, } Petits-Maîtres.
LE MARQUIS, }

M. RAFLE, Commis de M. Turcaret.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.

MARINE, } suivantes de la Baronne.
LISETTE, }

JASMIN, petit laquais de la Baronne.

FRONTIN, valet du Chevalier.

M. FURET, fourbe.

La Scene est à Paris, chez la Baronne.

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier deux cents pistoles?

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE, *l'interrompant.*

Non, Madame, je ne puis me taire ; votre conduite est insupportable !

LA BARONNE.

Marine!

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout !

LA BARONNE.

Hé ! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser ?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous ; et, cependant, je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un Colonel étranger, qui a été tué en Flandres, l'année passée. Vous aviez déja mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, et il ne vous restoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret, le Traitant. Cela n'est-il pas vrai, Madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez gueres, quoique vous ayiez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis ; M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable. Je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir c'est que vous soyiez coiffée d'un petit Chevalier joueur, qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du Traitant. Hé ! que prétendez-vous faire de ce Chevalier ?

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer ; car il n'est pas de ces Chevaliers qui sont consacrés au célibat et obligés de courir au secours de Malthe. C'est un Chevalier de Paris ; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh ! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudiere, je le crois un grand Comédien ; et ce qui me confirme dans mon opinion c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable ! et tu conclus de là ?

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes, qui s'entendent pour vous duper ; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déja du tems que vous les connoissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir bru-

quement sa foi ; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous qu'il dispose de votre bourse, comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du Chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentimens, et je conviendrai, de bonne foi, que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément, et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayiez chassé de chez vous ; car, enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE.

Hé! quoi?

MARINE.

M. Turcaret saura que vous voulez conserver le Chevalier pour ami; et il ne croit pas lui qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présens, et il ne vous épousera point ; et si vous êtes réduite à épouser le Chevalier ce sera un fort mauvais mariage, pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien. Il faut prévoir l'avenir. Envisagez, dès-à-présent, un établissement solide. Profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité, on en parlera un

peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, et vous trouverez alors quelque Gentilhomme capricieux, ou mal-aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cede à tes raisons, Marine : je veux me détacher du Chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois, à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est-là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser, ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins, des débris de sa fortune de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante ; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le Chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE, *voyant paroître Frontin.*

Son valet vient ; faites-lui un accueil glacé. Commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCENE II.

FRONTIN, LA BARONNE, MARINE.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Je viens de la part de mon maître et de la mienne, Madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN, *à Marine.*

Et Mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer ?

MARINE, *d'un air brusque.*

Bon jour et bon an.

FRONTIN, *à la Baronne, en lui présentant un billet.*

Ce billet, que M. le Chevalier vous écrit, vous instruira, Madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas, à la Baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet des mains de Frontin.*

Cela n'engage à rien, Marine.... Voyons, voyons ce qu'il me demande.

MARINE, *à part.*

Sotte curiosité !

LA BARONNE, *lisant.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une Comtesse. » Je vous l'envoie et vous le sacrifie. Mais vous ne » devez point me tenir compte de ce sacrifice, ma

» chere Baronne. Je suis si occupé, si possédé de vos » charmes que je n'ai pas la liberté de vous être infi- » dele. Pardonnez, mon adorable, si je ne vous en » dis pas davantage; j'ai l'esprit dans un accablement » mortel. J'ai perdu cette nuit tout mon argent, et » Frontin vous dira le reste ».

LE CHEVALIER.

MARINE, *à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que Madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avoit, d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole: voilà le reste. Oh! diable il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître!

LA BARONNE.

Où est le portrait?

FRONTIN, *lui donnant un portrait.*

Le voici.

LA BARONNE, *examinant le portrait.*

Il ne m'a point parlé de cette Comtesse-là, Frontin?

FRONTIN.

C'est une conquête, Madame, que nous avons faite, sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette Comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une Comtesse de lansquenet!

FRONTIN, *à la Baronne.*

Elle agaça mon maître. Il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette Comtesse-là est quelque Dame Normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh! que non, vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices! Vous en connoissez bien le prix!

FRONTIN, *à la Baronne.*

Savez-vous bien, Madame, que cette derniere nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le Chevalier? En arrivant au logis il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithetes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette Comtesse, Frontin? N'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, Madame; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté réguliere; mais elle est assez piquante, ma foi! elle est assez piquante!... Or, je voulus d'abord re-

présenter à mon maître que tous ses juremens étoient des paroles perdues ; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin ?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien ; car elle a le teint si beau que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans ?

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente... (*A la Baronne.*) Mon maître donc, après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage ; il demande ses pistolets.

LA BARONNE, *à Marine.*

Ses pistolets, Marine, ses pistolets !

MARINE.

Il ne se tuera point, Madame, il ne se tuera point !

FRONTIN, *à la Baronne.*

Je les lui refuse.... Aussi-tôt il tire brusquement son épée !

LA BARONNE, *à Marine.*

Ah ! il s'est blessé, Marine, assurément !

MARINE.

Hé ! non, non, Frontin l'en aura empêché !

FRONTIN, *à la Baronne.*

Oui... Je me jette sur lui, à corps perdu... « M. le » Chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous faire ? Vous

» passez les bornes de la douleur du lansquenet. Si » votre malheur vous fait haïr le jour, conservez-» vous, du moins, vivez pour votre aimable Baronne. » Elle vous a jusqu'ici tiré généreusement de tous vos » embarras; et soyez sûr, ai-je ajouté, seulement pour » calmer sa fureur, qu'elle ne vous laissera point dans » celui-ci ».

MARINE, *bas, à la Baronne.*

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN, *à la Baronne.*

« Il ne s'agit que de mille écus, une fois. M. Tur-» caret a bon dos : il portera bien encore cette » charge-là ».

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin?

FRONTIN.

Hé bien, Madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance! il s'est laissé désarmer comme un enfant; il s'est couché et s'est endormi!

MARINE, *ironiquement.*

Le pauvre Chevalier!

FRONTIN, *à la Baronne.*

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la Comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur le champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, Madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire

fonds sur moi, et que n'étant point en argent comptant.....

(*Elle veut tirer son diamant de son doigt pour le lui donner.*)

MARINE, *la retenant.*

Hé! Madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *à Frontin, en remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.*

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune!

FRONTIN, *à la Baronne.*

Ah! qu'il sera fâché lui... (*A part.*) Maugrebleu de la soubrette!

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.*

Que je sens vivement son affliction, Frontin!

FRONTIN, *à la Baronne.*

C'en est donc fait, Madame, vous ne verrez plus M. le Chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille! Nous allons tout-à-l'heure prendre la poste.

LA BARONNE, *bas, à Marine.*

Prendre la poste, Marine!

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer!

FRONTIN, *à la Baronne.*

Adieu, Madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant de son doigt.*

Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.*

Non, non, va-t-en vîte lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner!.... (*A Frontin, en lui donnant son diamant.*) Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné; va le mettre en gages, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie.... (*A Marine, avec ironie.*) Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction.

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, Messieurs les fripons!

(*Frontin sort.*)

SCENE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

TU vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter?

MARINE.

Non, Madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Hé! que m'importe, après tout, que

votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, Madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer; ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre : je suis entraînée par un penchant si tendre que je ne puis y résister!

MARINE.

Un penchant tendre? Ces foiblesses vous conviennent-elles? Eh ! fi ! vous aimez comme une vieille Bourgeoise!

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine ! puis-je ne pas savoir gré au Chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice !... Que vous êtes facile à tromper ! Mort de ma vie ! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on ? de sa grande mère, peut-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Non, j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait et l'examinant à son tour.*

Attendez... Ah ! justement c'est ce colosse de Provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine... Cette Comtesse-là n'est pas mal faite !

MARINE, *rendant le portrait à la Baronne.*

A-peu-près comme M. Turcaret. Mais si la Comtesse étoit femme d'affaires on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole !

LA BARONNE, *voyant paroître Flamand.*

Tais-toi, Marine ; j'apperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE.

Oh ! pour celui-ci, passe : il ne nous apporte que de bonnes nouvelles... (*Regardant venir Flamand, et le voyant chargé d'un petit coffre.*) Il tient quelque chose ; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

SCENE IV.

FLAMAND, LA BARONNE, MARINE.

FLAMAND, *à la Baronne, en lui présentant un petit coffre.*

M. TURCARET, Madame, vous prie d'agréer ce petit présent.... (*A Marine.*) Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien venu, Flamand ! j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *à Marine, en lui montrant le coffre.*

Considère, Marine ; admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat !

MARINE.

Ouvrez, ouvrez ; je réserve mon admiration pour le

le dedans. Le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, *ouvrant le coffret.*

Que vois-je ? un billet au porteur ! L'affaire est sérieuse !

MARINE.

De combien, Madame ?

LA BARONNE, *examinant le billet.*

De dix mille écus.

MARINE, *bas.*

Bon ! voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE, *regardant dans le coffret.*

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE, *examinant le second billet.*

Non ; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE,

Des vers de M. Turcaret ?

LA BARONNE, *lisant.*

A Philis... Quatrain... (*Interrompant sa lecture.*) Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un Auteur qui envoie de si bonne prose !

LA BARONNE.

Les voici ; écoute.

(*Elle lit.*)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
» Et soyez assurée que mon ame

» Conservera toujours une éternelle flâme,
» Comme il est certain que trois et trois font six ».

MARINE.

Que cela est finement pensé!

LA BARONNE.

Et noblement exprimé! Les Auteurs se peignent dans leurs ouvrages.... Allez porter ce coffre dans mon cabinet, Marine.

(*Marine sort.*)

SCENE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

IL faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, Madame, et du bon encore!

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce Conseiller, que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout; mais depis que je sis chez M. Turcaret, je sis devenu délicat, oui!

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût!

FLAMAND, *voyant paroître M. Turcaret.*

Le voici, Madame, le voici.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

M. TURCARET, MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, M. Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Oh! oh!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voitures, ni les Pavillons n'en ont fait de pareils?

M. TURCARET.

Vous plaisantez, apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout!

M. TURCARET.

Sérieusement, Madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde !

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque Auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien ! Les Auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi : on ne sauroit les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité si je serois capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, Monsieur; il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE, *à M. Turcaret.*

Votre prose, Monsieur, mérite aussi des complimens : elle vaut bien votre poésie, au moins !

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée et approuvée par quatre Fermiers-Généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie !

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Pour moi, je n'approuve point votre prose, Monsieur; et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez?

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étois en colere contre vous!

M. TURCARET.

Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment dix mille écus? Ah! si j'avois su cela, je vous l'aurois renvoyé sur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai!

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu; vous ne le rendrez point.

MARINE, *à part.*

Oh! pour cela, non!

LA BARONNE, *à Turcaret.*

Je suis plus offensée du motif que de la chose même!

M. TURCARET.

Hé ! pourquoi ?

LA BARONNE.

En m'acçablant tous les jours de présens, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous ?

M. TURCARET.

Quelle pensée ! Non, Madame, ce n'est point dans cette vue que....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Mais vous vous trompez, Monsieur ; je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET, *à part.*

Qu'elle est franche ! qu'elle est sincere !

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressemens, qu'à vos soins.

M. TURCARET, *à part.*

Quel bon cœur !

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET, *à part.*

Elle me charme... (*A la Baronne.*) Adieu, charmante Philis !

LA BARONNE.

Quoi ! vous sortez si-tôt ?

M. TURCARET.

Oui, ma Reine. Je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un

homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai, dès que je pourrai m'échapper.

(*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déja de retour !

MARINE, *à M. Turcaret, en lui faisant la révérence.*

Adieu, Monsieur. Je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtems que je ne t'ai rien donné... (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens ; je donne sans compter, moi.

MARINE, *prenant l'argent.*

Et moi, je reçois de même, Monsieur. Oh ! nous sommes tous deux des gens de bonne foi !

(*M. Turcaret sort.*)

SCENE VII.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

IL s'en va fort satisfait de nous, Marine !

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, Madame !... L'excellent sujet ! il a de l'argent, il est

prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois?

MARINE, *appercevant le Chevalier et Frontin.*

Oui; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret!

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA BARONNE, MARINE.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

JE viens, Madame, vous témoigner ma reconnoissance. Sans vous j'aurois violé la foi des joueurs: ma parole perdoit tout son crédit, et je tombois dans le mépris des honnêtes gens!

LA BARONNE.

Je suis bien aise, Chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, *à part.*

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine... (*A la Baronne, avec ironie.*) Madame, j'ai aussi quelques graces à lui rendre. Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh ! oui, merci de ma vie ! je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela !

LA BARONNE.

Taisez-vous, Marine. Vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas ?

LE CHEVALIER.

Eh ! Madame, laissez-là parler ; j'aime les gens francs et sinceres !

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas !

LE CHEVALIER, *à la Baronne, ironiquement.*

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs ; elle a des réparties brillantes qui m'enlevent !... (*A Marine, ironiquement.*) Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; et je veux vous en donner des marques... (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches.*) (*A Frontin, ironiquement.*) Frontin, la premiere fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, *à Marine, ironiquement.*

C'est de l'argent comptant !

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent... Eh ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre !

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine !

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois !

LA BARONNE.

Vous perdez le respect !

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusement !

MARINE, *à la Baronne.*

Je ne puis me contraindre, Madame ; je ne puis voir tranquillement que vous soyiez la dupe de Monsieur, et que M. Turcaret soit la vôtre !

LA BARONNE.

Marine ! . . .

MARINE, *l'interrompant.*

Eh ! fi, fi ! Madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main, pour dissiper de l'autre ! La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, et M. le Chevalier tout le profit !

LA BARONNE.

Oh ! pour cela, vous êtes trop insolente ; je n'y puis plus tenir !

MARINE.

Ni moi non plus !

LA BARONNE.

Je vous chasserai !

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, Madame. Je me donne mon congé, moi-même. Je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un Financier !

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente ! et ne paroissez jamais devant moi, que pour me rendre vos comptes !

MARINE.

Je les rendrai à M. Turcaret, Madame; et s'il est assez sage pour m'en croire vous compterez aussi tous deux ensemble!

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

VOILA, je l'avoue, une créature impertinente! Vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Oui, Madame, vous avez eu raison ! Comment donc ! mais c'est une espece de mere que cette servante-là !

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles!

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils ? elle vous auroit gâtée, à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire; mais,

je suis une femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colere, elle allât donner à M. Turcaret des impressions qui ne conviendroient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Oh ! diable, elle n'y manquera pas ! Les soubrettes sont comme les bigottes; elles font des actions charitables, pour se venger !

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter ? Je ne la crains point J'ai de l'esprit ; M. Turcaret n'en a gueres Je ne l'aime point, et il est amoureux. Je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, Madame ! il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais, je songe que ce n'est pas assez de nous être débarassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, Madame ?

LA BARONNE.

Le laquais de M. Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service ; et je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner

gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs ?... Je vous vois venir, Madame; cela me regarde.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre Traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte... (*A Frontin.*) N'est-ce pas ?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention ! On ne pouvoit rien imaginer de mieux !.... (*A part.*) Par ma foi ! M. Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole !

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus; je veux changer cet effet-là de nature : il en faut faire de l'argent. Je ne connois personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin. Je vais vous remettre le billet; retirez ma bague : je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, Madame; et vous n'avez rien à craindre de nôtre probité.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Je ne perdrai point de tems, Madame; et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment; je vais vous donner le billet.

(*Elle passe dans son cabinet.*)

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

UN billet de dix mille écus! La bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes pour en rencontrer de pareilles! Savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de Comtesse, qui n'a pas le sou!

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la Baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus, sur votre parole, et que son dia-

mant est en gage. Le lui rendrez-vous, Monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer!

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité!.... Je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je serois un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle, à si bon marché!

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon! j'ai fait un jugement téméraire; je croyois que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh! non. Si jamais je me brouille ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le Traitant.

FRONTIN.

Fort bien ! A ces sentimens généreux je reconnois mon maître !

LE CHEVALIER, *voyant revenir la Baronne.*

Paix, Frontin ; voici la Baronne.

SCENE XI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA BARONNE, *au Chevalier, en lui donnant le billet au porteur.*

ALLEZ, Chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendez ma bague, le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, Madame, va vous la rapporter incessamment.... Mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manieres généreuses, je vous fasse connoître que....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Non ; je vous le défends : ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien !

LA BARONNE, *en s'en allant.*

Sans adieu, Chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *en s'en allant aussi.*

Pourrois je m'éloigner de vous sans une si douce espérance?

SCENE XII.

FRONTIN, *seul.*

J'ADMIRE le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres: cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *donnant le diamant à la Baronne.*

JE n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, Madame ; Voilà votre diamant. L'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine. Elle a sérieusement pris son parti. J'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte. Elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme-de-chambre ; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main. C'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous la faut. Elle verroit tout aller sans dessus-dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caracteres-là. Tu la connois particuliérement ?

FRONTIN.

Très-particuliérement. Nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier ?

FRONTIN.

Comme à moi-même. Elle est sous ma tutelle : j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert, sans doute, actuellement?

FRONTIN.

Non ; elle est sortie de condition, depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Hé ! pour quel sujet ?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui menent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses : un mari et une femme qui s'aiment ; des gens extraordinaires. Enfin, c'est une maison triste : ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est ?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude, de ma connoissance, qui, par charité, retire des femmes de-

chambre, hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès-aujourd'hui. Je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, Madame, ou vous l'amener, moi même. Vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez-là d'un fort joli sujet!

FRONTIN.

Je vous en réponds! Aussi je la destine pour l'Opera. Mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut-là que de toutes faites.

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

(*Frontin sort.*)

SCENE II.

LA BARONNE, *seule.*

CETTE fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale... (*Voyant en-*

ser M. Turcaret, qui paroît en colere.) Mais je vois M. Turcaret.... Ah ! qu'il paroît agité ! Marine l'aura été trouver.

SCENE III.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET, *tout essoufflé.*

OUF ! je ne sais par où commencer, perfide !

LA BARONNE, *à part.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale ! j'ai appris de vos nouvelles ! On vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement !

LA BARONNE.

Le début est agréable, et vous employez de fort jolis termes, Monsieur !

M. TURCARET.

Laissez-moi parler ; je veux vous dire vos vérités.... Marine me les a dites.... Ce beau Chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire. Vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter-là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, Monsieur, j'aimerois le Chevalier?

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une fort jolie personne!... Ne vous a-t-elle dit que cela, Monsieur?

M. TURCARET,

Ne me répondez point, félone! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point!... Parlez, qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? Montrez-le, tout-à-l'heure, montrez-le moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, Monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé! sur quel ton, morbleu! prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas quitte pour des reproches! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat; je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme: j'aime de bonne foi; je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un Abbé, je vous en avertis!

(*Il entre dans la chambre de la Baronne.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, *seule.*

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possédé !... Oh ! bien, faites, Monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira ; je ne m'y opposerai point, je vous assure.... Mais... qu'entends-je ?... Ciel ! quel désordre !... Il est effectivement devenu fou.... M. Turcaret, M. Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportemens !

SCENE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Me voilà à demi soulagé ! J'ai déja cassé la grande glace et les plus belles porcelaines !

LA BARONNE.

Achevez, Monsieur. Que ne continuez-vous ?

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, Madame !... Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi !... Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende !

LA BARONNE.

Que je vous le rende? et si je l'ai aussi donné au Chevalier ?

M. TURCARET.

Ah ! si je le croyois ?

LA BARONNE.

Que vous êtes fou ! En vérité, vous me faites pitié ! ;

M. TURCARET, *à part.*

Comment donc ! au lieu de se jetter à mes genoux et de me demander grace, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort !

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah ! vraiement, je voudrois bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela !

LA BARONNE.

Je le ferois si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Hé ! que me pourriez-vous dire, traîtresse ?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien.... Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET, *essayant de se modérer.*

Eh ! bien, parlez, Madame, parlez ; je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Ecoutez-moi donc.... Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine....

M. TURCARET,

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Un faux rapport ? Ventrebleu ! ce n'est point...

LA BARONNE, *l'interrompant à son tour.*

Ne jurez pas, Monsieur ; ne m'interrompez pas : songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais.... Il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

M. TURCARET.

Oui ; pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire ; c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disoit-elle, à tous » momens, que de voir la veuve d'un Colonel songer » à épouser un M. Turcaret ; un homme sans nais- » sance, sans esprit, de la mine la plus basse ?... »

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités ; cette Marine-là est une impudente !

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un époux entre » vingt personnes de la premiere qualité, lorsque » vous refusez votre aveu même aux pressantes ins- » tances de toute la famille d'un Marquis, dont vous » êtes adorée, et que vous avez la foiblesse de sacri- » fier à ce M. Turcaret ? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible !

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, Monsieur. Ce Marquis est un jeune homme, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin, le Chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures, pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit ; et que si j'avois eu quelque chose à me reprocher je n'aurois pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion ? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit ?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord ; mais....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Mais, mais vous avez tort.... Elle vous a donc dit, entr'autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter ?

M. TURCARET.

Oh ! oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au Chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert !

LA BARONNE.

Hé ! si je vous montrois, tout-à-l'heure, ce même diamant, que diriez-vous ?

M. TURCARET.

Oh ! je dirois en ce cas-là que.... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE, *lui montrant son diamant.*

Le voilà, Monsieur. Le reconnoissez-vous ? Voyez le fonds que l'on doit faire sur le rapport de certains valets !

M. TURCARET.

Ah ! que cette Marine-là est une grande scélérate ! Je reconnois sa friponnerie et mon injustice. Pardonnez-moi, Madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi !

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon !

M. TURCARET.

Je l'avoue !

LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

M. TURCARET.

Hélas ! non.... Que je suis malheureux !

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible ?

M. TURCARET.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe?

M. TURCARET.

J'en conviens.... (*A part.*) Ah! Marine, coquine de Marine!... (*A la Baronne.*) Vous ne sauriez-vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venu conter!... Elle m'a dit que vous et M. le Chevalier, vous me regardiez comme votre vache à lait; et que si aujourd'hui pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit; c'est un fait constant: je n'invente rien, moi!

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foiblesse de la croire un seul moment?

M. TURCARET.

Oui, Madame; j'ai donné là-dedans, comme un franc sot!... Où diable avois-je l'esprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET, *se jettant à genoux.*

Si je m'en repens?... Je vous demande mille pardons de ma colere!

LA BARONNE, *le relevant.*

On vous la pardonne. Levez-vous, Monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins

d'amour, et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté!... Il faut avouer que je suis un grand brutal!

LA BARONNE.

Mais, sérieusement, Monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le Chevalier?

M. TURCARET.

Non, Madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Eloigner d'ici cet homme-là. Consentez-y, Madame; j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Hé! quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une Direction, en Province.

LA BARONNE.

Une Direction?

M. TURCARET.

C'est ma maniere d'écarter les incommodes.... Ah! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits Directeurs en ma vie! J'en ai envoyés jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais, vous ne songez pas que mon cousin, le

Chevalier, est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas !... Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf ! j'étouffe d'amour et de joie ! Vous me dites cela d'une maniere si naïve que vous me le persuadez..... Adieu, mon adorable, mon tout, ma Déesse !... Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire ! Votre grande glace n'étoit pas tout-à-fait nette, au moins ! et je trouvois vos porcelaines assez communes !

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies !

M. TURCARET.

Bagatelle !... Tout ce que j'ai cassé ne valoit pas plus de trois cents pistoles.

(Il veut s'en aller, et la Baronne l'arrête.)

LA BARONNE.

Attendez, Monsieur ; il faut que je vous fasse une priere auparavant.

M. TURCARET.

Une priere ? Oh ! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une Commission, pour l'amour de

moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais. C'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déja poussé si je lui avois trouvé quelque disposition ; mais il a l'esprit trop bonace : cela ne vaut rien pour les affaires !

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un, dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout. Je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin, le Chevalier ; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, Madame ; et vous promets de le faire Commis au premier jour.

SCENE VI.

FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE.

FRONTIN, *à la Baronne.*

MADAME, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoissez bien en physionomie!

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infaillible.... (*A Frontin.*) Approche, mon ami. Dis-moi un peu; as-tu déja quelques principes?

FRONTIN.

Qu'appellez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de Commis; c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriser?

FRONTIN.

Pas encore, Monsieur; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais, du moins, l'arithmétique? Tu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur; je sais même faire des parties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la sonde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique?

FRONTIN.

Eh! oui, d'une écriture que vous connoissez... là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justemens; c'est ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Quelle ingénuité!... Ce garçon-là, Madame, est bien niais!

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos Bureaux.

M. TURCARET.

Oh! qu'oui, Madame, oh! qu'oui D'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine, que l'on ne manque gueres d'attrapper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes!

M. TURCARET, *à Frontin.*

Oh! ça, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, Monsieur, comme mon nouveau maître.... Mais, en qualité d'ancien laquais de M. le Chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé; il vous donne, et à Madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très-volontiers!

FRONTIN.

Je vais ordonner, chez Fite (1), toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instrumens.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Madame; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surêne pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles?

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, Madame. Il y aura huit Concertans, quatre Italiens, de Paris, trois Chanteuses et deux gros Chantres.

M. TURCARET.

Il a, ma foi, raison; ce n'est pas trop! Ce repas sera fort joli!

---

(1) Traiteur célebre du tems.

FRONTIN.

Oh ! diable, quand M. le Chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, Monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu !... (*A Frontin.*) Eh ! bien, nous verrons cela tantôt... (*A la Baronne.*) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amenerai ici M. Gloutonneau, le Poëte : aussi bien je ne saurois manger si je n'ai quelque bel-esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet Auteur apparemment est fort brillant dans la conversation ?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange et pense beaucoup !... Peste ! c'est un homme bien agréable !... Oh ! çà, je cours chez Dautel (1) vous acheter...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ; ne vous jettez point dans une dépense...

---

(1) Fameux Bijoutier d'alors.

M. TURCARET, *l'interrompant à son tour.*

Eh ! fi ! Madame, fi ! vous vous arrêtez à des minuties ! Sans adieu, ma Reine !

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

(*M. Turcaret sort.*)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

ENFIN, te voilà en train de faire ta fortune !

FRONTIN.

Oui, Madame ; et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amenera-t-on cette fille ?

FRONTIN.

Je l'attends ; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(*Elle passe dans sa chambre.*)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

FRONTIN, *seul.*

COURAGE ! Frontin, courage ! mon ami ; la fortune t'appelle. Te voilà chez un homme d'affaires, par le canal d'une coquette. Quelle joie ! l'agréable perspective ! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... (*Voyant paroître Lisette.*) Mais, j'apperçois ma pupille.

SCENE IX.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

TU sois la bien venue, Lisette !... On t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe et sur tout ce qui s'y doit passer : tu n'as qu'à te regler là-dessus. Souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la Baronne a pour le Chevalier. C'est-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN, *voyant arriver le Chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE, *examinant le Chevalier.*

Je ne l'avois point encore vu... Ah ! qu'il est bien fait, Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette !

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Frontin, sans voir d'abord Lisette.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (*Appercevant Lisette*) Mais, que vois-je ? quelle est cette Beauté brillante ?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à Madame la Baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur : il y a long-tems que nous nous connoissons. Je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! C'est faire son éloge en un mot ! Elle est, parbleu ! charmante... M. le répondant, je me plains de vous !

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ! Vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres. Vous n'êtes pas un ami sincere !

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, Monsieur...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

La confiance pourtant doit être réciproque. Pourquoi m'avoir fait mystere d'une si belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi ! Monsieur, je craignois...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, que diable ! vous m'entendez de reste !

LE CHEVALIER, *à part.*

Le maraud ! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là ?... (*A Frontin.*) Frontin, M. Frontin, vous avez

le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même ; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis !... Ah ! la piquante représentation ! l'adorable Grisette !

LISETTE, *à part.*

Que les jeunes Seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là !

LISETTE, *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses !... Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Faisons un troc, Frontin ; cede-moi cette fille là, et je t'abandonne ma vieille Comtesse ?

FRONTIN.

Non, Monsieur ; j'ai les inclinations roturieres : je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin !... (*A Lisette.*) Oui, belle Lisette, vous méritez...

LISETTE, *l'interrompant.*

Treve de douceurs, M. le Chevalier. Je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue : vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

(*Elle passe dans la chambre de la Baronne.*)

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

PARLONS de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la Baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis!

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déja prêté de l'argent, mais il n'est plus à Paris. Des affaires, qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement: ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un Agent-de-change, qui te donneroit de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai; mais que direz-vous à Madame la Baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gages; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison ; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce tems-là, cours chez ton Agent-de-change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras. Je vais t'y attendre aussi-tôt que j'aurai parlé à la Baronne.

(*Il entre dans la chambre de la Baronne.*)

SCENE XII.

FRONTIN, *seul.*

JE ne manque pas d'occupation, Dieu merci ! Il faut que j'aille chez le Traiteur, de là chez l'Agent-de-change ; de chez l'Agent-de-change au logis, et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante !... Mais, patience ! après quelque tems de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit !... Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

HÉ bien, Frontin, as-tu commandé le souper ? fera-t-on grand'chere ?

FRONTIN.

Je vous en réponds, Madame ! Demandez à Lisette de quelle maniere je régale pour mon compte, et jugez par-là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE, *à la Baronne.*

Il est vrai, Madame ; vous pouvez vous en fier à lui !

FRONTIN, *à la Baronne.*

M. le Chevalier m'attend. Je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas ; et puis je viendrai ici prendre possession de M. Tursaret, mon nouveau maître.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, Madame!

LA BARONNE.

Il me paroît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette!

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir faire!

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile!

LISETTE.

Je serois bien heureuse, Madame, si mes petits talens pouvoient vous être utiles!

LA BARONNE.

Je suis contente de vous... Mais, j'ai un avis à vous donner; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincere.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Jé vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, Madame?

LA BARONNE.

Oui; vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le Chevalier.

LISETTE.

Eh! pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables!

LA BARONNE.

J'avoue que le Chevalier me paroît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un Chevalier fidele et sincere; on n'en voit gueres comme cela!

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une Comtesse.

LISETTE.

Une Comtesse?

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la premiere jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois Messieurs les Chevaliers: une vieille Dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que lui ai confié. Que je lui trouve de bonne-foi !

LISETTE.

Cela est admirable !

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule !

LISETTE.

Mais, mais voilà un Chevalier unique en son espece !

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'apperçois M. Turcaret.

SCENE III.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

JE viens, Madame... (*Appercevant Lisette.*) Oh ! oh ! vous avez une nouvelle femme-de-chambre ?

LA BARONNE.

Oui, Monsieur Que vous semble de celle-ci ?

M. TURCARET, *examinant Lisette.*

Ce qu'il m'en semble ? Elle me revient assez ; il faudra que nous fassions connoissance.

LISETTE.

La connoissance sera bientôt faite, Monsieur.

LA BARONNE.

Vous savez qu'on soupe ici ? Donnez ordre que

nous ayions un couvert propre et que l'appartement soit bien éclairé.

(*Lisette sort.*)

SCENE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

JE crois cette fille-là fort raisonnable !

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré... Je viens, Madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux Ils sont d'un goût exquis ! je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, Monsieur ; vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, graces au Ciel ; et sur-tout en bâtiment. Vous verrez, vous verrez l'Hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un Hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déja acheté la place, qui contient quatre arpens, six perches, neuf toises, trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas-là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle !

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique ! Je ne veux pas qu'il y manque un zéro : je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeste ! je n'ai garde de faire quelque chose de commun, je me ferois siffler de tous les gens d'affaires !

LA BARONNE.

Assurément !

M. TURCARET, *voyant entrer le Marquis.*

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE, *bas.*

C'est ce jeune Marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts. Je me passerois bien de ses visites ; elles ne me font aucun plaisir.

SCENE V.

LE MARQUIS, M. TURCARET, LA BARONNE.

LE MARQUIS, *à part.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le Chevalier !

M. TURCARET, *à part.*

Ah ! morbleu ! c'est le Marquis de la Tribaudiere... La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS,

LE MARQUIS, *à part.*

Il y a près de deux jours que je le cherche.... (*Appercevant M. Turcaret.*) Eh ! que vois-je ?... Oui... Non... Pardonnez-moi... Justement... c'est lui-même, M. Turcaret... (*A la Baronne.*) Que faites-vous de cet homme-là, Madame ? Vous le connoissez ?.... Vous empruntez sur gages ? Palsembleu ! il vous ruinera !

LA BARONNE.

M. le Marquis !...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Il vous pillera, il vous écorchera ; je vous en avertis. C'est l'usurier le plus Juif ! il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *à part.*

J'aurois mieux fait de m'en aller !

LA BARONNE, *au Marquis.*

Vous vous méprenez, M. le Marquis. M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, Madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes. Il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, M. le Marquis... (*A la Baronne.*) Il est badin, Madame, il est badin ! Ne le connoissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE.

Oui; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé? Morbleu! Madame, personne ne sauroit vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, Monsieur? Oh! je ferois bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme?

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, Madame. Je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Il a raison : cela est fort clair; il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois. J'avois un brillant de cinq cents louis; on m'adressa à M. Turcaret. M. Turcaret me renvoya à un de ses Commis, à un certain M. Ra .. ra... Rafle. C'est celui qui tient son Bureau d'usure. Cet honnête M. Rafle me prêta, sur ma bague, onze cents trente-deux livres six sols huit deniers. Il me prescrivit un tems pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi; le tems est passé; mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

M. le Marquis, M. le Marquis, ne me confondez point avec M. Rafle, je vous prie. C'est un fripon, que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la Justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant : je ne l'ai jamais vu, ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante. C'étoit un des plus beaux brillans ! Il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur, à-peu-près, comme .. (*Regardant le diamant de la Baronne.*) Eh !.... le voilà, Madame. Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment ?

LA BARONNE.

Autre méprise, Monsieur. Je l'ai acheté assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, Madame. Il a des revendeuses à sa disposision et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur ! Monsieur !...

LA BARONNE, *au Marquis.*

Vous êtes insultant, M. le Marquis !

LE MARQUIS.

Non, Madame ; mon dessein n'est pas d'insulter : je suis trop serviteur de M. Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il étoit laquais de mon

grand pere; il me portoit sur ses bras. Nous jouyons tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus!

M. TURCARET.

Je me souviens... je me souviens,.. Le passé est passé; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE, *au Marquis.*

De grace, M. le Marquis, changeons de discours! Vous cherchez M. le Chevalier?

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, Madame; aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet: je ne le trouve nulle part. Ce coquin se débauche; il devient libertin!

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie!... Pour moi, je ne change point: je mene une vie réglée; je suis toujours à table, et l'on me fait crédit chez Fite et chez La Morliere, (1) parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les Traiteurs!

---

(1) Autre Traiteur du tems.

LE MARQUIS.

Non, Madame; ni pour les Traitans... (*A M. Turcaret.*) N'est-ce pas, M. Turcaret? Ma tante, pourtant, veut que je me corrige; et, pour lui faire accroire qu'il y a déja du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis. Elle sera toute étonnée de me trouver si raisonnable; car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, M. le Marquis, c'est une nouveauté que de vous voir autrement. Vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété!

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris. Nous avons bu jusqu'au jour; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeûn devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence!

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable!.... Dites au Chevalier qu'il se rende un peu à ses amis. Prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai... (*A M. Turcaret.*) Adieu, M. Turcaret. Je n'ai point de rancune, au moins!... (*Lui présentant la main.*) Touchez-là: renouvellons notre ancienne amitié. Mais dites un peu à votre ame damnée, à ce M. Rafle, qu'il me traite plus humainement la premiere fois que j'aurai besoin de lui!

(*Il sort.*)

SCENE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

VOILA une mauvaise connoissance, Madame ! C'est le plus grand fou, et le plus grand menteur que je connoisse !

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup !

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien !

LA BARONNE.

Je m'en suis apperçue !

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens !

LA BARONNE.

Vous avez bien raison !

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites que je n'ai pas eu la force de répondre ! Ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement. J'ai admiré votre modération !

M. TURCARET.

Moi, usurier ? quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus M. Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages!.... Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément !

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été laquais de son grand pere ! Rien n'est plus faux ; je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai... le beau reproche ! Il y a si long-tems !... Cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute !

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grace que vous me faites !

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite !

M. TURCARET.

Vous vous moquez !

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur !

M. TURCARET.

Oh ! point du tout !

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manieres d'une personne de condition pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas !

SCENE VII.

FLAMAND, M. TURCARET, LA BARONNE.

FLAMAND, *à M. Turcaret.*

MONSIEUR...

M. TURCARET.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il est là-bas, qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui ? butor !

FLAMAND.

Ce Monsieur que vous savez . . là, ce Monsieur... Monsieur... chose...

M. TURCARET.

Monsieur chose ?

FLAMAND.

Eh ! oui, ce Commis que vous aimez tant. Dès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussi-tôt

vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est M. Rafle, apparemment ?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, Monsieur; c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver; qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé ?

M. TURCARET.

Oui; et c'est pour cela qu'il vient ici. Il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Eh ! non, non... (*A Flamand.*) Faites-le monter, Flamand.

(*Flamand sort.*)

SCENE VIII.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous ?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, Madame !

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation. Je vous laisse... N'oubliez pas la priere que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déja donnés pour cela. Vous serez contente.

(*La Baronne rentre dans sa chambre.*)

SCENE IX.

M. RAFLE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

DE quoi est-il question, M. Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici? Ne savez-vous pas bien que quand on vient chez les Dames ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître: parlez?

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau.*

Premiérement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf, par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle, le Président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là !... Laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante !

M. RAFLE, *après avoir regardé de nouveau dans son bordereau.*

Ce Caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cents mille écus...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante !

M. TURCARET.

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard !

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide !... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une Caisse ?

M. RAFLE.

Oui, Monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs, des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la Compagnie, et que vous prendrez son parti si l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les regles; il n'y a rien de plus juste. Voilà un garçon raisonnable! Vous lui direz, M. Rafle, que je le protégerai, dans toutes ses affaires.... Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, *après avoir encore regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une Direction que vous lui avez fait avoir à Valogne....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Hé bien?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs.... Dans le fond, il est trop bon!

M. TURCARET.

Trop bon! trop bon! Hé pourquoi diable, s'est-il donc mis dans les affaires?... Trop bon! trop bon!

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu! lettre inutile!

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit: l'emploi me reviendra; je le donnerai à un autre, pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé, comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts? Je mériterois d'être cassé, à la tête de la Compagnie!

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots.... Je lui ai déja fait réponse, et lui ai mandé, tout net, qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu!

M. RAFLE, *regardant pour la derniere fois dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête Serrurier, de ma connoissance, a amassés par son travail et par ses épargnes?

M. TURCARET.

Oui, oui; cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher. Je serai au logis dans un quart-d'heure. Qu'il apporte l'espece. Allez, allez.

M. RAFLE, *faisant quelques pas pour sortir et revenant.*

J'oublioís la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Parlez bas, M. Rafle, parlez bas !

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Je la rencontrai hier, dans un fiacre, avec une maniere de jeune Seigneur, dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres, que vous lui donnez pour la tenir en Province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Oh ! ventrebleu ! M. Rafle, qu'elle le soit ! Défaisons-nous promptement de cette créature-là ! Vous lui porterez, dès aujourd'hui, les cinq cents pistoles du Serrurier ; mais qu'elle parte, dès demain.

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Oh ! elle ne demandera pas mieux ! Je vais chercher le Bourgeois et le mener chez vous.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous m'y trouverez.

(*M. Rafle sort.*)

SCENE X.

M. TURCARET, *seul.*

MALPESTE ! ce seroit une sotte aventure si Madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison : elle me perdroit dans l'esprit de ma Baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf !

SCENE XI.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

MADAME m'a envoyée savoir, Monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant. Ce sont des bagatelles, dont de pauvres diables de Commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCENE XII.

FRONTIN, M. TURCARET, LISETTE.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

JE suis ravi, Monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne. Quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien!

M. TURCARET.

Tu ne seras point de trop. Approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, et je

veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile !

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Oh ! pour cela non ! Je ne sais pas, Monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né, mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manieres.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes !

M. TURCARET.

Comment le sais-tu ?

LISETTE.

Depuis le tems que je suis ici, je n'entends dire autre chose à Madame la Baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne sauroit cacher sa foiblesse ; elle vous aime si tendrement !... Demandez, demandez à Lisette ?

LISETTE.

Oh ! c'est vous qu'il en faut croire, M. Frontin !

FRONTIN.

Non, je ne comprends pas, moi-même, tout ce que je sais là-dessus ; et ce qui m'étonne davantage,

c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que M. Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment ! comment l'entends-tu ?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, Monsieur, manquer d'attention pour certaines choses...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Oh ! parbleu ! je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE.

Oh ! non ; je suis sûre que Monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par-là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Cependant Monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

M. TURCARET.

Explique-toi donc ?

FRONTIN.

Oui ; mais ne trouverez-vous point mauvais qu'en serviteur fidele et sincere je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert ?

M. TURCARET.

Parle ?

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que Madame la Baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas?

FRONTIN.

Non, Monsieur.... (*A Lisette.*) Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention!

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence....

M. TURCARET.

Mais, encore?

FRONTIN

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayiez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Ah! pour cela, Monsieur, il a raison! Vos Commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t'elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh! Monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent!

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître. La plupart des femmes sont plus sensibles à

la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, Monsieur, est de fort bon sens! Elle ne parle pas mal, au moins!

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot, non plus, que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens, de moment en moment, que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous!

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, Monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à Madame la Baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc ! Monsieur, il ne faut pas que vous paroissiez là-dedans, vous ; il ne seroit pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à Madame la Baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangere, mais fidelle. Je connois deux ou trois Selliers, qui ne savent point encore que je suis à vous, si vous voulez je me chargerai du soin...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Volontiers. Tu me parois assez entendu ; je m'en rapporte à toi.... (*Lui donnant sa bourse.*) Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN, *prenant la bourse.*

Je n'y manquerai pas, Monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne ; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Non, Monsieur ; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon !

FRONTIN.

Oh ! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Oh ! va te promener, avec tes fautes d'attention !... Ce coquin-là me ruineroit, à la fin !... Tu diras, de ma part, à Madame la Baronne qu'une affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

CELA ne commence pas mal !

LISETTE.

Non, pour Madame la Baronne ; mais pour nous ?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder. Je les gagnerai bien sur l'équipage ; serrons-les. Ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui ; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN

Peut-on les savoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un Financier soit contraire à la modestie, car, depuis le peu de tems que j'y suis, il me vient des idées de grandeur, que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que nous ayions ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Mais, donne-moi donc le tems de m'enrichir!

LISETTE.

Je te donne trois ans; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage ... C'est assez, ma Princesse: je vais ne rien épargner pour vous mériter; et si je manque d'y réussir ce ne sera pas faute d'attention.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

LISETTE, *seule.*

Je ne saurois m'empêcher d'aimer ce Frontin : c'est mon Chevalier, à moi ; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUE fais-tu ici ? Ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton Agent-de-change ? Est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur ; mais il n'étoit pas en fonds : il n'avoit pas chez lui toute la somme. Il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez ?

LE CHEVALIER.

Eh ! garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ?... La Baronne est là-dedans ? Que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient, avec Lisette, d'un carosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne, qui lui plaît, et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne ? Quelle folie ?

FRONTIN.

Oui ; mais tout cela se doit faire aux dépens de M. Turcaret. Quelle sagesse !

LE CHEVALIER.

Cela change la these !

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne. Elle ne savoit comment engager à cela M. Turcaret ; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle maniere t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagême ?

FRONTIN.

Oh ! qu'oui, Monsieur ; c'est mon fort que l'attention. J'ai tout cela dans ma tête ; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé.... un faux exploit....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Mais, prends-y garde, Frontin, M. Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui. C'est le plus habile, le plus intelligent Ecrivain !...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose !

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du Roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire !

FRONTIN.

Je sais où le trouver, à coup sûr ; et nos machines seront bientôt prêtes.... Adieu ; voilà M. le Marquis qui vous cherche.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

AH ! palsambleu ! Chevalier, tu deviens bien rare ! On ne te trouve nulle part. Il y a vingt-quatre heures que je te cherche, pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé ! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la premiere confidence ? Tu deviens bien discret !

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé ! Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-foiblement, comme tu sais ? C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison, peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement !

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous oc-

cupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi.... Elle m'avoit donné son portrait; je l'ai perdu. Un autre s'en pendroit: (*Faisant le geste de montrer quelque chose qui n'a nulle valeur.*) je m'en soucie comme de cela!

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens tu dois te faire adorer!... Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une Comtesse, de Province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce tems-ci il y a des heures de bal. C'est-là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connoissance de bal?

LE MARQUIS.

Justement. J'y allai l'autre jour, un peu chaud de vin: j'étois en pointe; j'agaçois les jolis masques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches.. J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Jeune, sans doute?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas?

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS.

Oh! pour de l'esprit c'est un prodige! Quel flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmerent!

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle, avec sa compagnie: je lui offris mes services; et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son Hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni, apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, Hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien : autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait, que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit. Je lui ai fait réponse. Elle m'attend aujourd'hui, mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui; mais si j'y vais aussi, cela paroîtra bien empressé! La conjoncture est délicate! Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien Bourgeois! qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle, avec ta Baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici? Je t'amene ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la Baronne...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! la Baronne s'accommodera fort de cette femme-là. Il est bon même qu'elles faſſent connoiſſance : nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta Comteſſe ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi, tête-à-tête, dans une maiſon?...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Des difficultés? Oh! ma Comteſſe n'eſt point difficultueuſe ; c'eſt une perſonne qui ſait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Eh! bien, amène-là, tu nous feras plaiſir.

LE MARQUIS.

Tu en ſeras charmé, toi. Les jolies manieres! Tu verras une femme vive, pétulante, diſtraite, étourdie, diſſipée et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendroit pas pour une femme de Province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait! Nous verrons ſi tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

(*Le Marquis ſort.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

Cette charmante conquête du Marquis est apparemment une Comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la Baronne.

SCENE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc-là seul, Chevalier? Je croyois que le Marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, Madame... Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de Marquis est amoureux d'une femme de Province, d'une Comtesse, qui loge en chambre garnie. Il est allé la prendre chez elle, pour l'amener ici. Nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, Chevalier, les avez-vous priés à souper?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir. Il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du Marquis le divertira mal! Vous ne savez pas qu'ils se connoissent? Ils ne s'aiment point! Il s'est passé tantôt entr'eux une scene ici...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi. M. Turcaret est un bon sot!

LA BARONNE, *voyant entrer M. Turcaret.*

Taisez-vous; je crois que le voici... Je crains qu'il ne vous ait entendu!

SCENE V.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en l'embrassant.*

M. TURCARET veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main?

M. TURCARET, *avec embarras.*

Le plaisir de cette vivacité-là... Monsieur, sera....

bien réciproque. L'honneur que je reçois, d'une part, joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... (*Montrant la Baronne.*) avec Madame, fait en vérité que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là !

LA BARONNE.

Vous allez, Monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi M. le Chevalier ; et vous ne finirez ni l'un, ni l'autre.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Ma cousine a raison ; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la Musique ?

M. TURCARET.

Si je l'aime ? malepeste ! je suis abonné à l'Opera !

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde !

M. TURCARET.

C'est la mienne !

LE CHEVALIER.

La Musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement ! Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie !

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon !

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Oui, vraiment !... Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là !... (*Voulant*

sortir.) Oh ! parbleu ! puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais, moi-même, donner ordre...

M. TURCARET, *l'arrêtant.*

Je ne souffrirai point cela, M. le Chevalier ! Je ne prétends point que pour une trompette...

LA BARONNE, *bas, à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, Monsieur....

(*Le Chevalier sort.*)

SCENE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Et quand nous pouvons être seuls quelques momens ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, Madame !

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas ? Mon cousin le Chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Je lui suis bien obligé !

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Il me paroît fort bon garçon !

SCENE VII.

SCENE VII.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE, *à Lisette.*

QU'Y a-t-il, Lisette ?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque... (*Bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

SCENE VIII.

M. FURET, FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. FURET, *à la Baronne et à Lisette.*

QUI de vous deux, Mesdames, est la maîtresse de céans ?

LA BARONNE.

C'est moi. Que voulez-vous ?

M. FURET.

Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous Madame,

et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, *à part.*

Voilà un plaisant original!

LISETTE, *à M. Furet.*

Sans tant de façons, Monsieur, dites-nous, au préalable, qui vous êtes?

M. FURET.

Je suis Huissier à verge, à votre service; et je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un Huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent!

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Voulez-vous, Madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que....

M. FURET, *l'interrompant.*

Tout beau, Monsieur! D'honnêtes Huissiers, comme moi, ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministere d'une façon si obligeante que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un Exploit de ma main. (*Tirant un papier de sa poche*) En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, Monsieur) que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à Madame... sous votre bon plaisir, Monsieur.

LA BARONNE.

Un Exploit à moi ?... (*A Lisette.*) Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, Madame ? Je n'y connois rien : je ne sais lire que des billets doux... (*A Frontin.*) Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la Baronne.*

C'est pour une Obligation que défunt M. le Baron de Porcandorf, votre époux,..

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Feu mon époux, Monsieur ? Cela ne me regarde point ; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, Monsieur, l'Acte étant signé par Madame...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

L'Acte est donc solidaire ?

M. FURET.

Oui, Monsieur, très solidaire, et même avec déclaration d'emploi... Je vais vous en lire les termes ; ils sont énoncés dans l'Exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'Acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lisant son Exploit.*

« Pardevant, &c. furent présens, en leurs personnes, haut et puissant Seigneur, Georges-Guillaume de Porcandorf, et Dame Agnès-Ildegonde de la Dolinvilliere, son épouse, de lui duement autorisée à l'effet des Présentes, lesquels ont reconnu devoir à Eloy-Jérôme Poussif, Marchand de Chevaux, la somme de dix mille livres... »

LA BARONNE, *l'interrompant.*

De dix mille livres?

LISETTE.

La maudite Obligation!

M. FURET, *continuant à lire son Exploit.*

« Pour un équipage, fourni par ledit Poussif, consistant en douze mulets, quinze chevaux Normands, sous poil roux, et trois bardeaux d'Auvergne, ayant tous crins, queue et oreilles, et garnis de leurs bâts, selles, brides et licols... »

LISETTE, *l'interrompant.*

Brides et licols? Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point... (*A M. Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET, *achevant de lire son Exploit.*

« Au paiement desquels dix mille livres, lesdits débiteurs ont obligé, affecté et hypothéqué généralement tous leurs biens, présens et à venir, sans division, ni discussion, renonçant auxdits droits;

» et, pour l'exécution des Présentes, ont élu domi-
» cile chez Innocent-Blaise Le Juste, ancien Procu-
» reur au Châtelet, demeurant rue du Bout du monde.
» Fait et passé, &c »

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'Acte est-il en bonne forme, Monsieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire, que la somme.

M. FURET.

Que la somme, Monsieur? Oh! il n'y a rien à redire à la somme! Elle est fort bien énoncée!

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Cela est chagrinant!

LA BARONNE.

Comment! chagrinant? Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari! Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injustice!... (*A M. Turcaret.*) N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet Acte-là, M. Turcaret?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'Acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, Monsieur. Je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentimens!

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur, que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe; payons, Madame. Ne soutenons pas un procès, contre l'avis de M. Turcaret!

LA BARONNE.

Le Ciel m'en préserve ! Je vendrois plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Vendre ses meubles, ses bijoux ! et pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme!

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Non, Madame, vous ne vendrez rien. Je me charge de cette dette là; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez ! Je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, Monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, Madame ; je vais, tout de ce pas, y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame !... (*A M. Furet.*) Suis-nous, Sergent : on va te payer.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Ne tardez pas, au moins. Songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela ; et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

(*Il sort, avec M. Furet et Frontin.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

ET nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole ! Les habiles fripons que Messieurs Furet et Frontin ! et la bonne duppe, que M. Turcaret !

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette !

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau !

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie ! point de pitié indiscrette ! Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne !

LA BARONNE.

Je sens naître, malgré moi, des scrupules !

LISETTE.

Il faut les étouffer !

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre !

LISETTE.

Il n'est pas encore tems d'en avoir, et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaire que le regret d'en avoir manqué l'occasion !

SCENE X.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, *à la Baronne.*

C'EST de la part de Madame Dorimene.

LA BARONNE.

Faites entrer.

(*Jasmin sort.*)

SCENE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir ; mais....

SCENE XII.

Madame JACOB, LA BARONNE, LISETTE.

Madame JACOB, *à la Baronne.*

Je vous demande pardon, Madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme Madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à Madame Dorimene. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard, mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est ?

Madame JACOB.

Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une Fermiere des Regrats. Elle ne l'a mise

que deux fois. La Dame en est dégoûtée : elle la trouve trop commune; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serois pas fâchée de voir cette coiffure.

Madame JACOB.

Je vous l'apporterai, dès que je l'aurai, Madame. Je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas. Madame est généreuse.

Madame JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; et j'ai, Dieu merci ! d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, *à Madame Jacob.*

Vous en avez bien la mine !

Madame JACOB.

Eh ! vraiement, si je n'avois pas d'autres ressources comment pourrois-je élever mes enfans, aussi honnêtement que je fais ? J'ai un mari, à la vérité; mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé que faites-vous donc, Madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille ?

Madame JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne Dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes : ils ne produisent pas tant que les autres ; mais, voyez-vous ? je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait !

Madame JACOB.

J'ai marié, depuis quatre mois, un jeune Mousquetaire avec la veuve d'un Auditeur des Comptes. La belle union ! Ils tiennent tous les jours table ouverte ; ils mangent la succession de l'Auditeur, le plus agréablement du monde !

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties !

Madame JACOB.

Oh ! tous mes mariages sont heureux... (*A la Baronne.*) Et si Madame étoit dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet !

LA BARONNE.

Pour moi, Madame Jacob ?

Madame JACOB.

C'est un Gentilhomme Limousin. La bonne pâte de mari ! Il se laissera mener par une femme comme un Parisien !

LISETTE, *à la Baronne.*

Voilà encore un bon hasard, Madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter ;

je ne veux pas si-tôt me marier ; je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE, *à Madame Jacob.*

Oh ! bien, je le suis, moi, Madame Jacob. Mettez-moi sur vos tablettes.

Madame JACOB.

J'ai votre affaire. C'est un gros Commis, qui a déja quelque bien, mais peu de protection. Il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! Voilà mon fait.

LA BARONNE, *à Madame Jacob.*

Vous devez être riche, Madame Jacob ?

Madame JACOB.

Hélas ! hélas ! je devrois faire dans Paris une figure... je devrois rouler carrosse, ma chere Dame, ayant un frere, comme j'en ai un, dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frere dans les affaires ?

Madame JACOB.

Et dans les grandes affaires encore ! Je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire... Il n'est pas que vous n'en ayiez ouï parler ?

LA BARONNE, *avec étonnement.*

Vous êtes sœur de M. Turcaret ?

Madame JACOB.

Oui, Madame ; je suis sa sœur, de pere et de mere même !

LISETTE,

LISETTE, *étonnée aussi.*

M. Turcaret est votre frere, Madame Jacob ?

Madame JACOB.

Oui, mon frere, Mademoiselle, mon propre frere ; et je n'en suis pas plus grande Dame pour cela... Je vous vois toutes deux bien étonnées. C'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne ?

LISETTE.

Eh ! oui, c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement !

Madame JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est ! il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance !

LISETTE, *à Madame Jacob.*

Ah ! le mauvais frere !

Madame JACOB.

Aussi mauvais frere que mauvais mari. N'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui !

LA BARONNE.

Ils faisoient donc mauvais ménage ?

Madame JACOB.

Ils le font encore, Madame : ils n'ont ensemble aucun commerce ; et ma belle-sœur est en Province.

LA BARONNE.

Quoi ! M. Turcaret n'est pas veuf ?

Madame JACOB.

Bon ! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension, à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Lisette ?

LISETTE, *bas.*

Par ma foi ! Madame, voilà un méchant homme !

Madame JACOB.

Oh ! le Ciel le punira, tôt ou tard ; cela ne lui peut manquer ! J'ai déja ouï dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans ses affaires ?

Madame JACOB.

Eh ! le moyen qu'il n'y en ait pas ; c'est un vieux fou, qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne. Il jette tout par les fenêtres, dès qu'il est amoureux ; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas, à la Baronne.*

A qui le dit-elle ? qui le sait mieux que nous ?

Madame JACOB, *à la Baronne.*

Je ne sais à qui il est attaché présentement ; mais il a toujours quelques Demoiselles qui le plument, qui l'attrapent, et il s'imagine les attraper lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas-là un grand sot ? Qu'en dites-vous, Madame ?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui ; cela n'est pas tout-à-fait....

Madame JACOB, *l'interrompant.*

Oh ! que j'en suis aise ! Il le mérite bien, le malheureux ! il le mérite bien ! Si je connoissois sa maîtresse, j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer !... (*A Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant, Mademoiselle ?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, Madame Jacob.

Madame JACOB, *à la Baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins ; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion je me sens si pénétrée que je ne puis me taire.... Adieu, Madame ; si-tôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, Madame, cela ne presse pas !

(*Madame Jacob sort.*)

SCENE XIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

HÉ bien, Lisette ?

LISETTE.

Hé bien, Madame ?

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la Toilette ?

LISETTE.

Auriez-vous cru vous qu'il eût eu une vraie femme en Province ?

LA BARONNE.

Le traître ! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, et je le croyois, de bonne foi.

LISETTE.

Ah ! le vieux fourbe !... (*Voyant rêver la Baronne.*) Mais, qu'est-ce donc que cela ?... Qu'avez-vous ?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie ! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret !

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser ? Le scélérat ! il a une femme ; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui ; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, Madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets ; mettons M. Turcaret à feu et à sang : rendons-le, enfin, si misérable qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, et redevenir frere de Madame Jacob.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule.*

LA bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi ! Nous avons déja soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'Acte solidaire. Courage ! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable !

SCENE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

IL me semble que M. Turcaret devroit bien être de retour, Lisette !

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire... (*Voyant entrer Flamand, sans le reconnoître*

d'abord, parce qu'il n'est plus en livrée.) Mais, que veut ce Monsieur ?

SCENE III.

FLAMAND, LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE, *à Lisette.*

POURQUOI laisse-t-on entrer sans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, Madame; c'est moi.

LISETTE, *à la Baronne, en reconnoissant Flamand.*

Eh ! c'est Flamand, Madame ! Flamand sans livrée ! Flamand l'épée au côté ! Quelle métamorphose !

FLAMAND.

Doucement, Mademoiselle, doucement ! On ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus Laquais de M. Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi, oui ! je suis présentement dans les affaires, dà ! et, par ainsi, il faut m'appeler M. Flamand, entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raison, M. Flamand ! Puisque vous êtes devenu Commis, on ne doit plus vous traiter comme un Laquais.

FLAMAND, *montrant la Baronne.*

C'est à Madame que j'en ai l'obligation; et je viens ici tout exprès pour la remercier. C'est une bonne

Dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne Commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens!

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, M. Flamand!

FLAMAND.

Je suis Capitaine-Concierge de la porte de Guibrai. J'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là!

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Oh! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichissent tretous. M. Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, M. Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître!

LISETTE, *à Flamand.*

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme, comme lui.

FLAMAND, *à la Baronne.*

Je vous enverrai, Madame, de petits présens, de fois à autres.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh ! que si fait ! Je sais bien comme les Commis en usent avec les Demoiselles qui les placent !... Mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car dans les Commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous ?

LISETTE.

Cela est désagréable ?

FLAMAND, *à la Baronne.*

Par exemple, le Commis que l'on révoque aujourd'hui, pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine Dame que M. Turcaret a aimée et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, Madame, de me faire révoquer aussi !

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, M. Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, Madame !

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, *s'approchant de la Baronne.*

Mettez toujours de ce beau rouge, pour lui donner dans la vue....

LISETTE, *le repoussant.*

Allez, M. le Capitaine-Concierge; allez à votre porte de Guibrai... Nous savons ce que nous avons à

faire... Oui, nous n'avons pas besoin de vos conseils... Non, vous ne serez jamais qu'un sot. C'est moi qui vous le dis, dà ! entendez-vous?

(*Flamand sort.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

VOILA le garçon le plus ingénu...

LISETTE, *l'interrompant.*

Il y a pourtant long-tems qu'il est Laquais; il devroit bien être déniaisé !

SCENE V.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, *à la Baronne.*

C'EST M. le Marquis, avec une grosse et grande Madame.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

C'EST sa belle conquête. Je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image !

SCENE VII.

LE MARQUIS, Madame TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

JE viens, ma charmante Baronne, vous présenter une aimable Dame; la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très-disposée à cette union... (*Bas, à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le Chevalier m'a sacrifié.

Madame TURCARET.

Je crains, Madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de Province.

LA BARONNE.

Ah ! vous n'avez point l'air provincial, Madame; et nos Dames le plus de mode n'ont pas des manieres plus agréables que les vôtres !

LE MARQUIS, *en montrant Madame Turcaret.*

Ah ! palsambleu ! non. Je m'y connois, Madame; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le Seigneur de France du meilleur goût?

Madame TURCARET.

Vous êtes trop poli, M. le Marquis ! Ces flatteries-là pourroient me convenir en Province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes, dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la premiere qui ait porté des prétintailles dans la ville de Valogne !

LISETTE, *à part.*

Quelle folle !

LE BARONNE.

Il est beau de servir de modele à une ville comme celle-là !

Madame TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied ! j'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Comment un petit Paris? Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de Cour ?

Madame TURCARET, *à la Baronne.*

Oh ! je ne vis pas comme une Dame de campagne, au moins. Je ne me tiens point enfermée dans un Château ; je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville ; et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens !

LISETTE.

C'est une façon de Collége pour toute la basse Normandie !

Madame TURCARET, *à la Baronne.*

On joue chez moi : on s'y rassemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutance, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caën ! j'y donne aussi quelquefois des Fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité, mais ils tirent les viandes si à propos qu'un tour de broche de plus ou de moins elles seroient gâtées !

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chere !... Ma foi ! vive Valogne pour le rôti !

Madame

Madame TURCARET.

Et pour les bals ? Nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit ! Cela est d'une propreté ! les Dames de Valogne sont les premieres Dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien ?

LISETTE.

Madame se déguise en Amour, peut-être ?

Madame TURCARET.

Oh ! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en Déesse, apparemment, en Grace ?

Madame TURCARET.

En Vénus, ma chere, en Vénus !

LE MARQUIS, *ironiquement.*

En Vénus ? Ah ! Madame, que vous êtes bien déguisée !

LISETTE, *à Madame Turcaret.*

On ne peut pas mieux !

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, Madame TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

MADAME, nous aurons tantôt le plus ravissant concert.... (*A part, en appercevant Madame Turcaret.*) Mais, que vois-je ?

Madame TURCARET, *à part.*

O Ciel !

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Je m'en doutois bien !

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Est-ce là cette Dame dont tu m'as parlé, Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui ; c'est ma Comtesse. Pourquoi cet étonnement !

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu ! je ne m'attendois pas à celui-là !

Madame TURCARET, *à part.*

Quel contre-tems !

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Explique toi, Chevalier ? Est-ce que tu connoîtrois ma Comtesse ?

LE CHEVALIER.

Sans doute. Il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ?... Ah ! l'infidelle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable ! elle a donc des portraits à donner à tout le monde ?

SCENE IX.

Madame JACOB, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, Madame TURCARET, LISETTE.

Madame JACOB, *à la Baronne.*

MADAME, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre tems, Madame Jacob ! Vous me voyez en compagnie.

Madame JACOB.

Je vous demande pardon, Madame ; je reviendrai une autre fois.... (*Appercevant Madame Turcaret.*) Mais, qu'est-ce que je vois ? Ma belle-sœur ici ! Madame Turcaret !

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret ?

LA BARONNE, *à Madame Jacob.*

Madame Turcaret ?

LISETTE, *à Madame Jacob.*

Madame Turcaret ?

LE MARQUIS, *à part.*

Le plaisant incident !

Madame JACOB, *à Madame Turcaret.*

Par quelle aventure, Madame, vous rencontré-je en cette maison ?

Madame TURCARET, *à part.*

Payons de hardiesse.... (*A Madame Jacob.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

Madame JACOB.

Vous ne connoissez pas Madame Jacob ?... Tredame ! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frere, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître ?

LE MARQUIS.

Vous n'y penséz pas, Madame Jacob ! savez-vous bien que vous parlez à une Comtesse ?

Madame JACOB.

A une Comtesse ? Hé dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa Comté ? Ah ! vraiement, j'aime assez ces gros airs-là !

Madame TURCARET.

Vous êtes une insolente, ma mie !

Madame JACOB.

Une insolente, moi ! je suis une insolente ?...

Jour de Dieu ! ne vous y jouez pas ! S'il ne tient qu'à dire des injures je m'en acquitterai aussi bien que vous.

Madame TURCARET.

Oh ! je n'en doute pas ; la fille d'un Maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises !

Madame JACOB.

La fille d'un Maréchal ? Pardi ! voilà une Dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance ! Vous avez apparemment oublié que M. Briochais, votre pere, étoit Pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, Madame la Comtesse, puisque Comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux.... Mon frere rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris ! Je voudrois, par plaisir, qu'il vînt ici tout-à-l'heure !

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, Madame ; nous attendons à souper M. Turcaret.

Madame TURCARET, *à part.*

Aie !

LE MARQUIS, *à Madame Jacob.*

Et vous souperez aussi avec nous, Madame Jacob ; car j'aime les soupers de famille !

Madame TURCARET, *à part.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison !

LISETTE, *à part.*

Je le crois bien !

Madame TURCARET, *à part, voulant sortir.*

J'en vais sortir tout-à-l'heure.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayiez vu M. Turcaret.

Madame TURCARET.

Ne me retenez point, M. le Marquis, ne me retenez point !

LE MARQUIS.

Oh ! palsembleu ! Mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point ; comptez là-dessus !

LE CHEVALIER.

Eh ! Marquis, cesse de l'arrêter !

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés, tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, Marquis, de grace ! laissez-là sortir.

LE MARQUIS.

Priere inutile ! Tout ce que je puis faire pour vous, Madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnoisse pas.

LISETTE, *voyant arriver M. Turcaret.*

Ah ! par ma foi ! voici M. Turcaret.

Madame JACOB, *à part.*

J'en suis ravie !

Madame TURCARET, *à part.*

La malheureuse journée !

LA BARONNE, *à part.*

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi ?

LE MARQUIS, *à part.*

Je suis au comble de la joie !

SCENE X.

M. TURCARET, Madame TURCARET, LA BARONNE, Madame JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

J'AI renvoyé l'Huissier, Madame, et terminé.... (*A part, en appercevant sa sœur.*) Ah !... En croirai-je mes yeux ? Ma sœur ici ?... (*Appercevant sa femme.*) et, qui pis est, ma femme ?

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, M. Turcaret ?.. (*Montrant Madame Turcaret.*) Vous voyez une belle Comtesse, dont je porte les chaînes ! Vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier Madame Jacob ?

Madame JACOB, *à M. Turcaret.*

Ah ! mon frere !

M. TURCARET.

Ah ! ma sœur !... (*A part.*) Qui diable les a amenées ici ?

LE MARQUIS.

C'est moi, M. Turcaret ; vous m'avez cette obligation-là !... Embrassez ces deux objets chéris... (*A la Baronne et au Chevalier.*) Ah ! qu'il paroît ému ! J'admire la force du sang et de l'amour conjugal !

M. TURCARET, *à part.*

Je n'ose la regarder ; je crois voir mon mauvais génie !

Madame TURCARET, *à part.*

Je ne puis l'envisager sans horreur !

LE MARQUIS, *à M. et à Madame Turcaret.*

Ne vous contraignez point, tendres époux ! laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir, après dix années de séparation !

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, Monsieur, à rencontrer ici Madame Turcaret ; et je conçois bien l'embarras où vous êtes... Mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf ?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf ? Eh ! parbleu ! sa femme m'a dit aussi qu'elle étoit veuve ! Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs !

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée ?

M. TURCARET, *interdit.*

J'ai cru, Madame... qu'en vous faisant accroire

que... je croyois être veuf... Vous croiriez que... je n'aurois point de femme... (*A part.*) J'ai l'esprit troublé ; je ne sais ce que je dis !

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, Monsieur ; et je vous pardonne une tromperie que vous avez cru nécessaire pour vous faire écouter. Je passerai même plus avant. Au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec Madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui, moi, Madame ? Oh ! pour cela non ! Vous ne la connoissez pas ; c'est un démon ! J'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol !

Madame TURCARET.

Oh ! Monsieur, ne vous en défendez pas tant ! Je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins ; et je ne viendrois point à Paris troubler vos plaisirs si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites, pour me tenir en Province.

LE MARQUIS, *à M. Turcaret.*

Pour la tenir en Province !.. Ah ! M. Turcaret, vous avez tort ; Madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance !

Madame TURCARET.

Il m'en est dû cinq. S'il ne me les donne pas je ne pars point ; je demeure à Paris, pour le faire enrager ! J'irai chez ses maîtresses faire un charivari !... et je commencerai par cette maison-ci ; je vous en avertis !

M. TURCARET, *à part.*

Ah ! l'insolente !

LISETTE, *à part.*

La conversation finira mal !

LA BARONNE, *à Madame Turcaret.*

Vous m'insultez, Madame !

Madame TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci ! j'ai des yeux ; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison. Mon mari est la plus grande dupe !...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Quelle impudence ! Ah ! ventrebleu ! coquine ! sans le respect que j'ai pour la compagnie...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'on ne vous gêne point, M. Turcaret ! Vous êtes avec vos amis ; usez-en librement.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en se mettant entre lui et sa femme.*

Monsieur,..

LA BARONNE, *à Madame Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi !

SCENE XI.

JASMIN, M. TURCARET, Madame TURCARET, LA BARONNE, Madame JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE,

JASMIN, *à M. Turcaret.*

IL y a dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte deux Gentilshommes, qui se disent de vos associés. Ils veulent vous parler d'une affaire importante.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

M. TURCARET, Madame TURCARET, LA BARONNE, Madame JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à Madame Turcaret.*

AH! je vais revenir... Je vous apprendrai, impudente! à respecter une maison...

Madame TURCARET, *l'interrompant.*

Je crains peu vos menaces!

(*M. Turcaret sort.*)

SCENE XIII.

Madame TURCARET, LA BARONNE, Madame JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Madame Turcaret.*

CALMEZ votre esprit agité, Madame; que M. Turcaret vous retrouve adoucie !

Madame TURCARET.

Oh ! tous ses emportemens ne m'épouvantent point !

LA BARONNE.

Nous allons l'appaiser en votre faveur.

Madame TURCARET.

Je vous entends, Madame. Vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnoissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins ?

LA BARONNE.

La colere vous aveugle. Je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne M. Turcaret : je ne veux le revoir de ma vie.

Madame TURCARET.

Cela est trop généreux !

LE MARQUIS, *au Chevalier, en montrant la Baronne.*

Puisque Madame renonce au mari, de mon côté, je renonce à la femme. Allons, renonces-y aussi, Chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même !

SCENE XIV.

SCENE XIV.

FRONTIN, Madame TURCARET, LA BARONNE, Madame JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

O MALHEUR imprévu! ô disgrace cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN.

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cents mille écus, que leur emporte un Caissier qu'il a cautionné... Je venois ici, en diligence, pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard: ses créanciers se sont déja assurés de sa personne.

Madame JACOB, *à part.*

Mon frere entre les mains de ses créanciers?... Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur. Je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur!

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

Madame TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

Madame TURCARET, *à part.*

ET moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme!

(*Elle sort.*)

SCENE XVI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *au Chevalier.*

NOUS envisagions le plaisir de le ruiner; mais la Justice est jalouse de ce plaisir-là : elle nous a prévenus!

LE MARQUIS.

Bon! bon! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires!

FRONTIN.

J'en doute. On dit qu'il a follement dissipé des biens immenses... Mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étois

chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Hé ! bien ?

FRONTIN.

Hé ! bien, Monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si, par hasard, je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers... (*Montrant la Baronne.*) Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de Madame, que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? juste Ciel !

FRONTIN.

Il m'en ont pris encore un autre, de dix mille francs, que M. Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé ! pourquoi, maraud ! n'as-tu pas dit que tu étois à moi ?

FRONTIN.

Oh ! vraiement, Monsieur, je n'y ai pas manqué ! J'ai dit que j'appartenois à un Chevalier ; mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possede plus ; je suis au désespoir !

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet. Je vois

par-là que mon brillant n'a point été mis en gage ; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah ! Chevalier, je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé !... (*Regardant Lisette.*) J'ai chassé Marine parce qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est... Adieu ; je ne veux de ma vie entendre parler de vous !

(*Elle se retire dans l'intérieur de son appartement.*)

SCENE XVII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, *riant, au Chevalier, qui a l'air tout déconcerté.*

AH ! ah ! ma foi ! Chevalier, tu me fais rire ! Ta consternation me divertit... Allons souper chez le Traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Vous suivrai-je, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Non ; je te donne ton congé. Ne t'offre plus jamais à mes yeux.

(*Il sort, avec le Marquis.*)

SCENE XVIII et derniere.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

ET nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. vive l'esprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé!

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déja touché l'argent; il est en sûreté: j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens!

LISETTE.

J'y consens!

FRONTIN.

Voilà le regne de M. Turcaret fini; le mien va commencer!

FIN.